

**LA PLACE DE L'ÉCRITURE**

**DANS LE TRAVAIL SOCIAL**

*1*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

**PEPS No 44 - 40 F - octobre/décembre 93**



DOSSIER

LAPLACE ŒL'ÉCRITURE DANSLE TRAVAIL SOCIAL

**7 17**

**Introduction Le chef de service :**

**son rôle dans l'écrit professionnel**

PRATIQUE D'ÉCRITURE Alain FREYTES

|  |  |
| --- | --- |
| **8**  **A toi d’écrire maintenant !**  Françoise ULM  **10**  **Souvenirs de formateur**  Françoise COLLANTIERS  **11** | **18**  **Le journal d’itinérance**  René BARBIER  L'ART D'ECRIRE  **22**  **Noir sur blanc**  Annick RELIER |

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| **Regard sur un article**  Isabelle BILAS-BRIQUET | **12** | **Mes Écritures**  Michel TALEGHANI | **24** |

**L’écriture comme “pratique de suture”**

Jean Luc DUMONT

**13**

**ECRIRE EN IMAGES**

Marc GINOT

**14**

**Accéder au plaisir d'écrire**

Bernadette JOST

**27**

**Ecrire autrement**

Georges LAPASSADE interviewé par Damien MABIALA

**29**

**A la recherche de ...**

Laurent DEFOSSE

ARTS ET CULTURES

**5**

**Au risque de vous plaire sur grand écran...**

Guy JOUANNET

RELATION EDUCATIVE

**30**

**Casino rural**

Hélène COIFFET

TOXICOMANIES

**34**

**La réduction des risques :
  
une histoire difficile**

Jean-Jacques DELUCHEY

**38**

**Ethnographie et recherche action chez les consommateurs de drogues**

Mohammed TOUSSIRT

**42**

**La lepénalisation de la drogue**

Charles SEGALEN

RUBRIQUES

**44**

**La revue des livres**

**46**

**Infos - Brèves - Annonces**

COUVERTURE

**Prochain trimestriel PEPS**

PEPS no 44 octobre-décembre 1993



*OSER ECRIRE...*

L’écriture, ouplutôtl’acted’écrireestencoreunedesstratégieslesplus sures pour rendre compte de sa pratiqueprofessionnelle.

Ellepeutdevenirunvecteuridentitaire... pour les plus démunis, ceux

dont onparleparfois et qui échappent aux critères d’attributions des aides publiques ouprivées... Jeveuxparlerdes S.D.F.

Plusieurs journauxsont désormais disponibles.

Deux ont retenu mon attention : «MACADAM JOURNAL» et «LE REVERBERE».

Le premier, journal des gens de la rue se présente comme un espace

classiqued’informationsquiaborde, pardesdossiersconstruits, laréalitédes gens «du dehors». D’allureplus esthétique, on le déguste facilement.

Le «REVERBERE», métaphore de cette lumière jaunâtre qui éclaire les sansabris, témoignages, critiquesacidesduPolitiqueetdesarhétoriquequi, letempsdugrandfroid,met«lamisèreàl’abri des regards».Ilveutsefaire l’écho, de façonpolémique etparfois pamphlétaire, de ces gens silencieux dontlaparoletropoubliée, s’esttue. Unjournalmilitantquiavecdesmots déshabillés dit, sans détour, cequ’estpoureux lamisère, l’exclusion, la solitudeetl’indifférence... Ceux-làmêmequel’oncroiseauborddenosrues et dont nous évitons le regard.

Silepremiers’appuitsurunréseaudediffuseursquesontlesS.D.F.,

lesecondentendaussileurdonnerlaparole, etleurproposerunespacede dialogueetd’échange.

L’écriturecréatriced’unliensocialestaussiunedémarcheconscientisante que les Travailleurs Sociaux, lecteurs probables de ces deux journaux, devraientimiter.

Car, iln’yapire détournement que celui d’êtreparléparunautre.

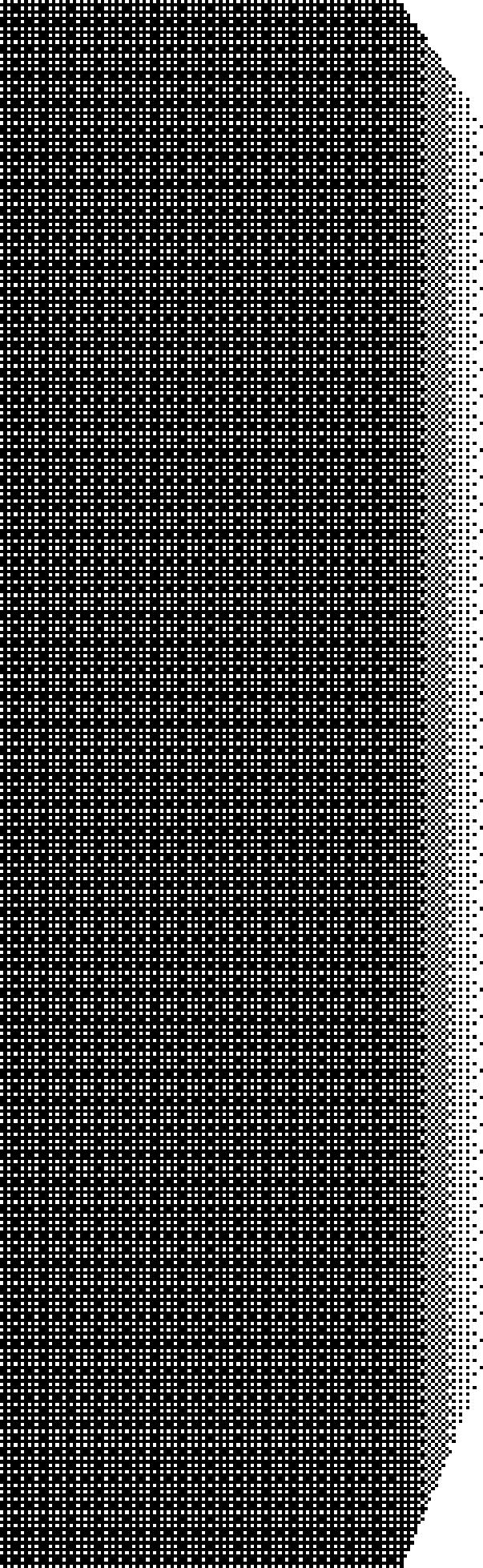
L’écriturepeutdeveniralors, sichacuns’enempare, unvéritableoutil professionnel.

Eric AUGER

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

*3*





Eric AUGER, Hugues BAZIN, Pa­trick BRUYAS, Catherine BOULENGER, Laurent DEFOSSE, Jean-Luc DUMONT, Mehdi FARZAD, Guy JOUANNET, Damien MABIALA, Max MANNIEZ

**Nous remercions pour leur
  
participation à ce numéro :**

Hélène COIFFET, Jean-Jacques DELUCHEY, Mohamed TOUSSIRT, Georges LAPASSADE, Charles SEGA-LEN, Michel TALEGHANI, René BAR­BIER, Annick RELIER, Françoise ULM, Françoise COLLANTIERS, Isabelle BILLAS-BRIQUET, Marc GINOT, Berna­dette JOST, Alain FREYTES

**Imprimerie :**Rotographie 48.57.03.21

Reproduction des articles et illustrations autorisée avec mention de leur origine et adresse.

CPPAP 64819 - ISSN 0754-8761 - Dépôt légal : décembre 93

Trimestriel - Association PEPS - Loi 1901 - J.O. du 11.04.82 - 163, rue de Charenton 75012 PARIS - Tél: 16 (1) 40 02 09 56.

Le numéro 43 est coédité avec la CONCASS

**DIR. DE PUBLICATION :**Eric AUGER
  
**REDACTEUR EN CHEF**Mehdi FARZAD
  
**COMITE DE REDACTION :**

**PEPS**



**Dans3616ASSOS lemotclé: PEPS**

*Vous trouverez :*

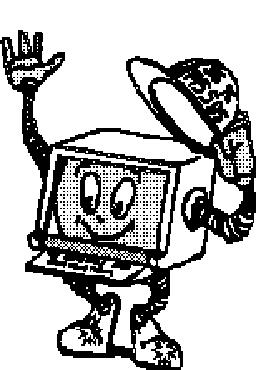
*50 La présentation complète de la revue*

*50 Le sommaire du dernier numéro*

*50 La liste des anciens dossiers*

*50 Les tarifs d'abonnement*

*Et aussi d'autres services : annuaires d'associations, calendriers d'activité, milliers d'adresses...*



A B O N N E M E N T Etudiant\* (130 Frs), Individuel (160 Frs), Institutionnel (250 frs), Soutien (300 Frs)

N U M É R O 45 Frs (port payé)

CASSETTE VIDÉO

"Banlieue Cent Visages" 150 Frs (+ 20 Frs de port) \*photocopie de la carte d'étudiant

**NUMEROS**

No 20: TRAVAIL SOCIAL ET TRAVAIL POUR LA PAIX

Formation en marketing social. Travailleurs sociaux acadiens. L’image de l’AS en entreprise

No 21: LES FORMATIONS INITIALES DES TRAVAILLEURS SOCIAUX

Approches de la toxicomanie. Les régies de quartier. La formation des Travailleurs sociaux.

No 22: LE DEVELOPPEMENT SOCIAL EN MILIEU RURAL

Travail en milieu psychiatrique. Service Social et réhabilitation. A.S. sanctionnées à Paris

No 23: LE CODE DE LA NATIONALITE

Réseaux en travail social. L’aide alimentaire à Los Angeles. Réforme du diplôme d’A.S.

No 24: QUE DITES VOUS APRES AVOIR DIT TOXICOMANIE ?

Des travailleurs sociaux et chercheurs s’expriment : éléments théoriques et pratiques.

No 25: TRAVAIL SOCIAL ET RESEAUX

Répression de travailleurs sociaux au Chili. Insertion et emploi. La sécurité sociale en question.

No 26: LIBERER LES IDEES POUR SORTIR DES PRISONS

T.S. et chercheurs s’interrogent sur les «pratiques prisonnières» et les effets de la prison.

No 27: FORUM SUR LE R.M.I.
  
Enfance en Danger

No 28: BANLIEUE CENT VISAGES

Actions menées par des jeunes dans des quartiers, analyse des politiques locales.

No 29: REUSSITE SCOLAIRE

Formation des T.S. en Grèce. Le secret professionnel. Accompagnement en milieu carcéral.

No 30: TRAVAIL SOCIAL ET BICENTENAIRE DE LA REVOLUTION

Révolution et droits de l’homme. Révolution et institutions. Révolution et minorités.

No 35 INSERTION DES HANDICAPES ET TRAVAIL SOCIAL

La catégorisation des pauvres, Pratiques informelles en service social

No 36 ...LES CULTURES DE LA RUE

Réflexion collective sur les pratiques culturelles des jeunes et les mutation sociales

No 37 : EPUISEMENT PROFESSIONNEL DANS LE TRAVAIL SOCIAL

La mobilisation des assistants sociaux, police et politiques de préventions

No38 LES TRAVAILLEURS SOCIAUX DOIVENT-ILS DISPARAITRE ?
  
Mémoire & culpabilité, quels rôles & quels statuts, formation d'une identité

No39 "IMMIGRATION", dans quel sens ? (Figure Eclairée, Regard Etrange)

Los Angeles, Le Brésil, Les Cultues de la Rue, Etats Généraux des Educateurs

No 40 FEMME IMMIGRÉE, D'UNE RIVE À L'AUTRE

Logement et exclusion, Toxicomanie: statégies de réduction de risque, Culture jeunes: ethnogalère

No 41 LES FIGURES DE L'INSERTION

Ce qu'écrire peut vouloir dire, L'Allemagne : politique et travail social, Un éducateur pour la FAC ?

No 42 "SENS DU TRAVAIL SOCIAL ET PROJETS POUR L'AVENIR", Actes de la rencontre nationale PEPS Pratiques d'écritures, La négation du social dans le scolaire, La formation dans la prévention en Italie

No 43 "Assistantes sociales : un movement CONCASS", No spécial de la Coordination nationale des Collectifs d'Assistants de Service Social

**VIDEO**

Une cassette vidéo retrace les temps forts de la RENCONTRE BANLIEUE CENT VISAGES (VHS, 35 mn). Voir aussi No 28 Banlieue Cent Visages

Nom/Prénom
  
Adresse

Je désire prendre abonnement(s) Frs

Je commande les numéros suivants : Frs

Je commande la vidéo Banlieue Cent Visage : Frs

(chèque à l'ordre de PEPS) TOTAL : Frs
  
**A retourner à PEPS - 163 rue de Charenton - 75012 PARIS**

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Artsetœltures

**AU RISQUE DE VOUS PLAIRE**

**SUR GRAND ECRAN...**

ou ELOGE DE LA CURIOSITÉ

|  |  |
| --- | --- |
|  | *Le cinéma aura 100 ans en 1995... Le bel âge ! Malgré toutes les turbulences et les crises endémiques, malgré l’essor de la vidéo et le prix des places, il reste un art populaire et vivant.* |

La manifestation CINÉ-MÉMOIRE (28 octobre/14 novembre 1993) qui en est à sa troisième édition, montre des films retrouvés et res­taurés à travers toute la France et célèbre le passé glorieux d’un art qui a survécu à toutes les révolu­tions technologiques et qui de­meure une magnifique “Machine à explorer le (les) temps”.

Sauvegarder cette mémoire en images et explorer notre patrimoine international est la superbe mis­sion de ce festival, véritable fil rouge du Centenaire du Cinéma. Il nous permet des bonheurs rares.

On peut souhaiter à chaque amou­reux du 7è art de découvrir, une fois dans sa vie, des perles fabu­leuses comme LA ROUE (1920 FRANCE) ) d’Abel GANCE ou LA TERRE QUI FLAMBE (1922 AL­LEMAGNE) de Wilhem Friedrich MURNAU, des films que l’on ap­pelle muets mais d’une éloquence fantastique qu’un piano discret so­norise comme jadis.

On peut découvrir des documents historiques comme Les Films du Parti Communiste Français (1939­1950) ou encore les films de pro­pagande contre la syphilis (1909­1935), ces derniers nous renvoyant à une actualité brûlante, etc...

Qui oserait dire encore que le ci­néma n’a jamais eu de visées pé­dagogiques ou sociologiques ?

Notre triste télévision, à quelques exceptions près, nous diffuse les mêmes éternels films et pro­gramme le rare, le précieux, l’in-connu à des heures où l’honnête spectateur devrait logiquement se coucher.

La curiosité intellectuelle et ciné­phile est une vertu à encourager, encore et toujours.

\*\*\*

Aujourd’hui la distribution française paraît saturée (36 films sortent sur les écrans pendant le seul mois de novembre, combien d’entreux trou­veront un public ?) Seuls les mas­todontes continuent d’écraser des productions indépendantes et fra­giles qui auraient besoin de temps et du fameux bouche à oreille.

Encore le manque de curiosité d’un public frileux qui fait un triomphe à JURASSIC PARK de Steven SPIELBERG et à GERMINAL de Claude BERRI, promotionnés par les médias jusqu’à la nausée, quel­les que soient les qualités respec­tives des deux films en question.

\*\*\*

J’espère que ce cher public aura envie de répondre par l’affirmative à un chaleureux premier film fran­çais : FAUT-IL AIMER MA­THILDE ? d’Edwin BAILY avec la délicieuse Dominique BLANC.

Ce portrait d’une femme du Nord, ouvrière dans une usine de textile, partagée entre une nombreuse fa­mille et un quotidien morose, pos­sède une saveur et un ton profon­dément attachants .

L’urgence du bonheur est le mo­teur de ce film et Mathilde et ses hommes, Mathilde et ses soeurs, Mathilde et ses enfants le méritent entièrement.

“il y a de la place pour tout le monde dans un jour” nous dit un des per-sonnages du film. FAUT-IL AIMER MATHILDE ? est à cette image, profond, versatile, grave, léger comme la vie.

( à partir du 24 novembre distribué par SWIFT DISTRIBUTION).

SOLEIL LEVANT (RISING SUN U.S.A.) de Philip KAUFMAN, d’après le roman homonyme de Michael CRICHTON (1), est un curieux film qui prend pour thème la guerre économique qui rassem­ble et oppose les Etats Unis et le Japon.

*5*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Artsetcultures

*6*

Une puissante société japonaise s’installe dans une tour luxueuse de Los Angeles. Lors de la soirée d’inauguration, une call-girl est as­sassinée... Un fait divers qui fait salement désordre.

Le film s’ouvre à plusieurs niveaux.

Au choc culturel des deux mentali­tés, s’ajoute bienentendu l’enquête policière et la manipulation des ima­ges vidéo (les fameuses caméras de surveillance qui ont fleuri depuis longtemps sous nos latitudes franco-françaises).

Le réalisateur mélange habilement l’ensemble. Il a en outre la superbe idée de faire un audacieux dépla­cement. La bonne vieille relation de maître à disciple, chère à l’Orient, se conjugue ici à l’Améri-caine et embarque même le fa­meux préjugé anti-noir. C’est en effet Sean CONNERY, vieux sage blanc, familier de la culture japo­naise, qui a pour disciple, un jeune et vindicatif flic noir (Wesley SNIPES).

SOLEIL LEVANT souffre cepen­dant des qualités mêmes du film. Le scénario, trop riche, trop touffu, part dans toutes les directions et nous perd parfois en route.

A noter que le Japon fascine déci­dément les cinéastes américains. On se souvient de MISHIMA (1985), l’ambitieux film de Paul SCHRADER sur le célèbre écri­vain-samouraï ou encore de BLACK RAIN (1988) de Ridley SCOTT, somptueux polar autour d’un policier new-yorkais face à la société “yakusa”, la mafia japo­naise.

(à partir du 10 novembre, distribué par la FOX).

\*\*\*

Décidément le Cinéma Britannique malgré son décès régulièrement annoncé possède de formidables éclats de survie, après le remarquable RAINING STONES de Kenneth LOACH, toujours à l’affiche et avant NAKED de Mike LEIGH voilà THE SNAPPER de Stephen FREARS d’après le roman de Roddy DOYLE, dont l’affiche décline la traduction

française : le marmot, le mioche, le gosse etc...

Centré sur une famille irlandaise nombreuse et bruyante qui se trouve bouleversée par l’arrivée non programmée de l’enfant sans-père que la fille aînée attend, le film est une comédie familiale au goût doux-amer où la drôlerie n’exclut pas la gravité et donne un portrait authentique d’une certaine classe ouvrière.

Stephen FREARS, célèbre pour des réalisations explosives comme MY BEAUTIFUL LAUNDRETTE (1985 G.B.) ou HEROS MALGRÉ LUI (1992 U.S.A.) nous offre un film tonique et salutaire.

(à partir du 27 octobre, distribué par BAC FILMS.)

\*\*\*

Signe des temps, le cinéma amé­ricain ne pouvant plus ne pas parler des “sans-abri”, véritable phéno­mène social là bas (comme en Europe ?), deux films aussi diffé­rents que possible, abordent ce qui pourrait devenir un nouveau genre cinématographique.

\*\*\*

LE SAINT DE MANHATTAN (U.S.A.) de Tim HUNTER avec Matt DILLON et Danny GLOVER nous montre l’association affective de deux “homeless” d’âge et de couleurs différentes et leur difficile survie.

L’un est un vétéran du Vietnam traînant un éclat d’obus dans la jambe, l’autre est un jeune schi­zophrène qui a des dons surnatu­rels.

Leur amitié, digne des protagonis­tes de L’EPOUVANTAIL (1973) de Jerry SCHATZBERG (Al PACINO et Gene HACKMAN) nous donne les plus belles pages de ce SAINT DE MANHATTAN, pudique et chaleureux.

(à partir du 3 novembre, distribué par U.G.C.).

\*\*\*

CHASSE A L’HOMME (HARD TARGET) premier film américain de John WOO, l’un des réalisa­teurs les plus réputés de HONG­

KONG, avec Jean Claude VAN DAMME, propose une toute autre mise en scène des sans-abri, ici à La Nouvelle Orléans.

Un chomeur revenu de tout, ac­cepte d’aider une jeune femme à retrouver son père disparu, devenu un sans-domicile. Il va devoir af­fronter un gang redoutable qui a pour distraction de traquer le gibier humain !

CHASSE À L’HOMME, lointainement inspiré du célébrissime CHASSES DU COMTE ZAROFF (1932) d’Ernest SCHOEDSACK et Irving PICHEL est avant tout un film d’action, bru­tal, précis, un rien sadique et d’une richesse visuelle étonnante qui vaut surtout par son climat à la fois oppressant et envoutant.

La toile de fond du film, solitude, chomage et indifférence, forme un curieux décor, parfaitement inté­gré à un scénario convenu et à une mise en scène chorégraphiée avec talent. Ames sensibles s’abstenir.

(à partir du 17 novembre, film UNIVERSAL distribué par U.I.P. )

\*\*\*

Enfin je ne voudrai pas passer sous silence les reprises des films de l’un des plus grands cinéastes du monde, l’Indien Satyajit RAY (1921­1992), reconnu internationalement pour des films comme LE SALON DE MUSIQUE (1958), LA GRANDE VILLE (1963), CHARULATA (1964) ou encore LA MAISON ET LE MONDE (1984), un distributeur courageux (Gérard VAUGEOIS et LES FILMS DE L’ATALANTE) nous promet pour 1994 six films inédits du met­teur en scène Bengali.

Au fait, je faisais plus haut l’éloge de la curiosité...

**Guy JOUANNET**

(1) : Michael CRICHTON est un romancier-cinéaste né à Chicago en 1942. Il est l’auteur de JURASSIC PARK dont il a adapté son propre roman pour Steven SPIELBERG. Il a cosigné le scénario de SOLEIL LEVANT avec Philip KAUFMAN également d’après son roman.

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

**LA PLACE DE L'ÉCRITURE DANS**

**LE TRAVAIL SOCIAL**

L'ÉCRITURE PEUT-ELLE DEVENIR UN OUTIL DE

TRAVAIL, DÉVALUATION ET D'AUTO-FORMA-

TION DANS LE CHAMP SOCIAL ? PEUT-ELLE

PRENDRE UN AUTRE SENS ?
  
CE DOSSIER CONSTITUE UNE TENTATIVE DE RÉPONSE AUTOUR DE CES QUESTINS.

QUE CE SOIT UN MOMENT D'ANGOISSE, DE

PLAISIR, D'EXPRESSION, D'INFORMATION OU

DE PRISE DE DÉCISION... QUE CE SOIT UN MOMENT DE RÉCIT DE VIE, DE DÉFINITION D'UNE IDENTITÉ PROFESSIONNELLE, L'ÉCRITURE

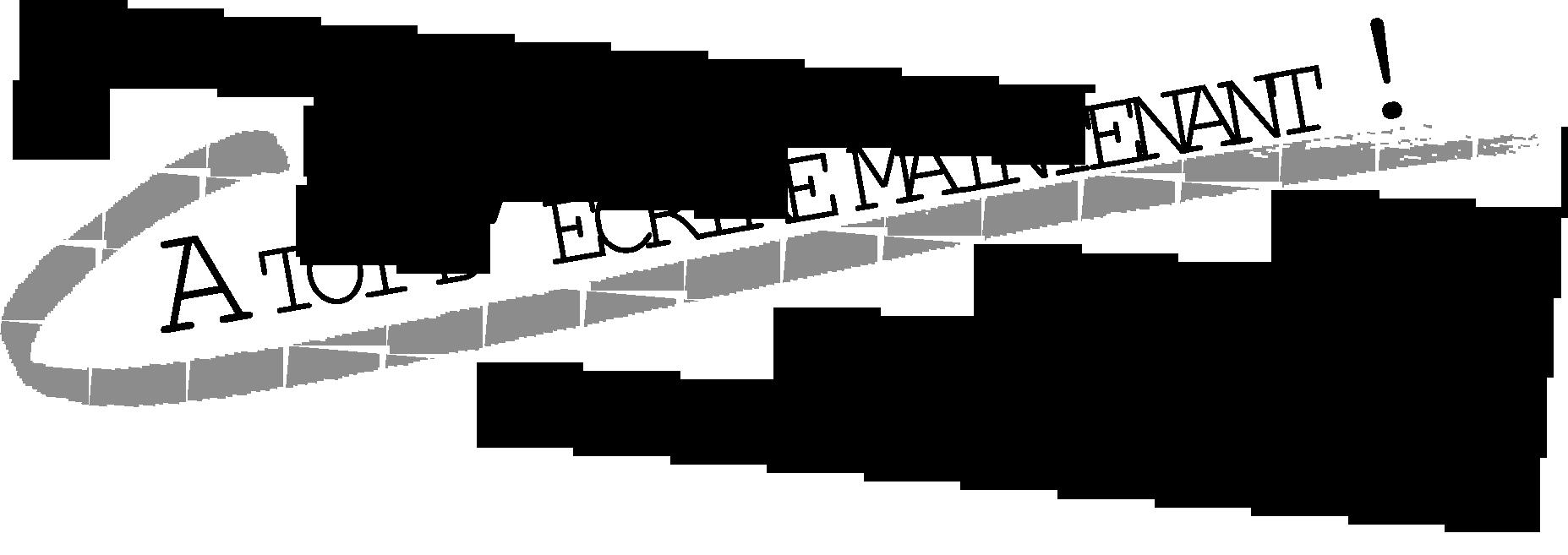
POSSÈDE UNE FONCTION MULTIPLE.

LES PERSONNES QUI ONT PARTICIPÉ À CE *7*

DOSSIER ONT CHACUNE ESSAYÉ DE DONNER UN

SENS À CETTE DÉMARCHE DE L'ÉCRITURE. C'EST LE POINT COMMUN À TOUS CES ARTICLES D'INSTAURER UN AUTRE RAPPORT À L'ÉCRIT.

PEPS no 44 octobre-décembre 1993



*a*

*suitedunesollicis est intéressant, si tu nous le racontais?».*

Françoise ULM,

coordinatrice d’un Comité de

Liaison etde Coordination

des services Sociaux, elle

nous livre son expérience et

sapratique rédactionnelle

d’untrimestriel destiné aux

Assistants Sociaux du

Département de

Seine-St-Denis.

Vous me contraignez à écrire, moi qui passe mon temps à réclamer des écrits à mes collègues sur la présentation de leur service, leur travail quotidien, leurs expériences innovantes, leurs travaux de ré­flexion, de recherche...

|  |
| --- |
| POURQUOI LEUR DEMANDER  *8* D’ÉCRIRE ? |

Le maître-mot de ma mission de coordinatrice du Comité de Liaison et de Coordination des Services Sociaux et privés du 93 est... la COMMUNICATION. Permettre, faciliter, entretenir... la communication entre les 876 Assistants Sociaux que compte le Département de Seine-Saint-Denis

COMMUNICATION ORALE lors des journées-dé­bat, et COMMUNICATION ECRITE par l’intermé-diaire de PLUME, journal des Assistants Sociaux du Département qui leur est diffusé individuellement 4 fois par an.

L’objectif de PLUME est de mieux faire connaître le fonctionnement des divers services sociaux, pour amorcer des échanges et un dialogue ...

Mission entendue, comprise - oui-mais que mettre dans le 1er numéro = trouver un thème porteur. Une suggestion d’une collègue de la DDASS : TRAVAIL SOCIAL et SIDA.

Aussitôt décidé, aussitôt le téléphone sonne chez des collègues impliqués par leur fonction dans l’ac-cueil et l’aide des personnes confrontées au SIDA : Assistantes Sociales hospitalières, de pouponnière, du Réseau «Ville Hôpital 93 Ouest», une collègue ayant choisi comme sujet de mémoire DSTS «les représentations sociales de la maladie grave et contagieuse chez les Assistants sociaux». Les col­lègues ont accepté volontiers de faire part de leur expérience. En lisant leurs articles, j’essayais d’être dans la peau des quelques centaines d’autres collè­gues ! AMBITIEUX., avec comme idée «si je ne comprends pas quelque chose, d’autres sans doute se poseront la même question».

Avec ces questionnements, je me permettais comme convenu de rappeler les auteurs de l’article et ainsi nous nous mettions d’accord sur son contenu final. Je devais jouer -seule- le rôle d’un Comité de rédac­tion. En effet, pour les deux premiers numéros de PLUME, le Comité de Coordination n’était pas en­core doté d’un Comité de Rédaction : outil indispen­sable pour que les services qui constituent le Comité de Coordination puissent faire part de leurs attentes.

PLUME n°3 a été réalisé avec un Comité de Rédac­tion composé de 13 membres, représentant des employeurs (Conseil Général, DDASS, Hôpitaux, CAF, CRAMIF, Inspection Académique, Associa­tions) les usagers, les Assistants Sociaux. Le souci du Comité de Rédaction n’est pas de censurer mais de mieux comprendre les missions, les limites du

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Dossier: pratique d'écriture

travail de leurs collègues pour le connaître sans ambiguité et ainsi mieux le présenter aux usagers susceptibles d’y avoir recours.

Dans cet objectif, si des compléments d’informa-tions sont nécessaires, je suis le porte parole du groupe auprès de ceux qui ont rédigé l’article PAS facile de RE-demander des précisions : DIPLOMA­TIE, TACT...sont de rigueur.

Les collègues se plient volontiers à la règle du jeu car ils me disent que ce travail leur apportent un approfondissement de connaissance de leur propre pratique, par le questionnement des autres collè­gues. Il s’agit de trouver les mots JUSTES pour qualifier son travail quotidien.

PLUME est un outil de diffusion d’informations **loca­les** et aussi une tribune d’expression des Assistants de Service Social sur leurs pratiques professionnel­les.

Les collègues ont ainsi commencé à se saisir de PLUME sans être sollicités :

- pour faire part des réflexions inspirées par leur pratique professionnelle

- pour parler de leur participation comme intervenant à un colloque où leur expérience était sollicitée



- pour s’exprimer dans la Rubrique «Humeurs» sur le Mouvement des Assistants Sociaux débuté à l’automne 1991

- pour témoigner d’un travail avec un usager à partir d’un contrat écrit (1).

- pour faire partager les conclusions d’un travail de recherche dans le cadre d’une maîtrise en scien­ces sociales et d’un DSTS...

PARFAIT, j’espère que le message de PLUME a bien été entendu car qui dit diffusion de l’information dit recueil de l’information...

Parallèllement lors de rencontres informelles, je suggère qu’un article dans PLUME... serait le bien­venu je sollicite, je rappelle MAIS AUSSI je lis beaucoup les revues de presse du Conseil Général, de la DDASS, les ASH, la Gazette des communes, Lien Social, PEPS...Si un article retient mon atten­tion sur une association qui me semble inconnue et peut aider un Travailleur Social dans son travail avec les usagers, je prends contact avec cette associa­tion, en privilégiant toujours les associations loca­les.

Je lui présente les objectifs de PLUME et lui propose de présenter ses missions et ses objectifs.

Celles et ceux qui ont accepté seul(es) ou en groupe d’écrire un article pour PLUME m’ont tous dit, malgré les difficultés qu’ils ont eu à s’y mettre, **que s’obli-ger à formuler sa pensée** leur ont été d’un apport fructueux sur les plans personnel et professionnel pour écrire leur pratique et les questions que les mots ECRITS leur ont suscité - Auto-évaluation des pratiques professionnelles? Auto-formation? -

Cette production écrite a-t-elle eu des incidences, même minimes, sur leurs pratiques?

Se transformera-t-elle en besoin, pourquoi pas en plaisir d’écrire?

Mais JE n’avais toujours rien écrit... sauf des sollici­tations, des appels insistants sur la première page de PLUME. Cette fois-ci c’est chose faite...

**Françoise ULM**

Coordinatrice du Comité de Liaison et de Coordination des Services Sociaux Publics et Privés

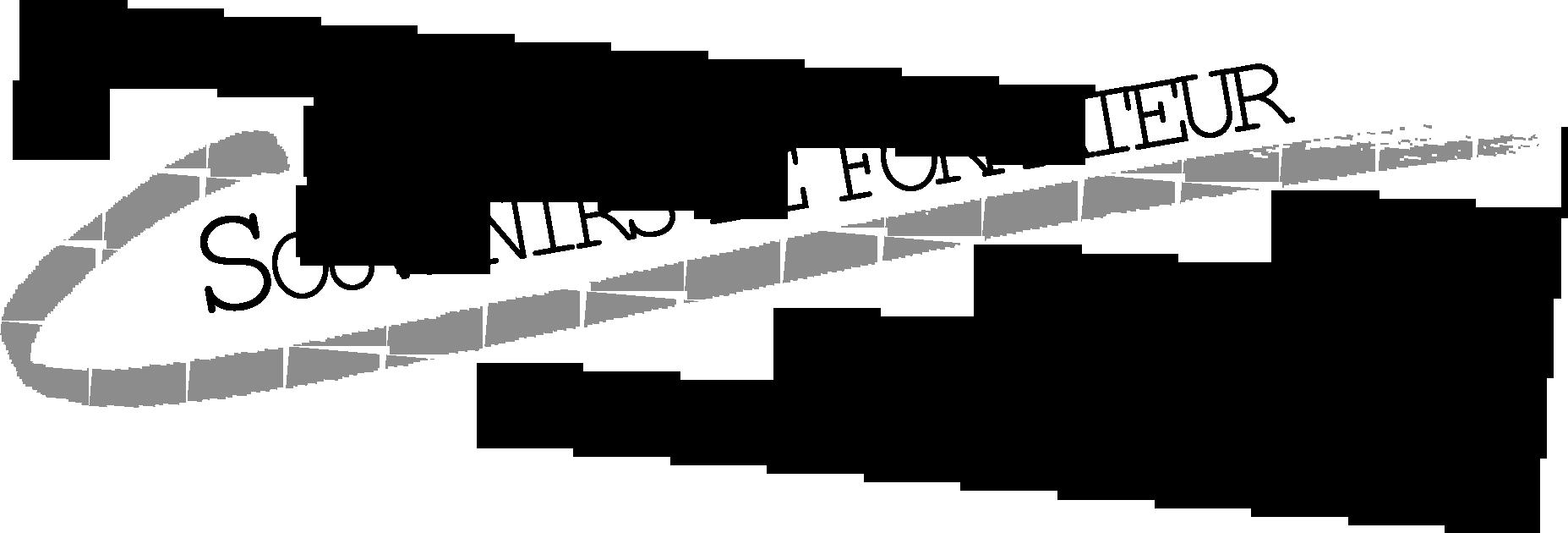
de SEINE ST DENIS

NB : Les propos exprimés par l’auteur n’engage que lui-même et non son service employeur.

(1) Cet usager a écrit aux deux Assistants Sociaux partenaires du contrat et ce témoignage d’usager paraîtra dans PLUME ainsi que le contrat passé entre l’usager et les deux Assistants Sociaux.

*9*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993



*10*

1981, c’est la réforme !

Réforme des études,

réforme du Diplôme d’Etat d’

Assistant de Service Social .

C’estl’introductiondu

mémoire, c’estl’introduction

del’écritureetdel’écriture

«scientifique».

C’est la joie aussi , c’est l’expérience due à la langue de bois, au langage ésotérique, à la pensée peu claire. Certes les Travailleurs Sociaux se compren­nent entre eux, le jargon professionnel est fait pour cela et il remplit merveilleusement sa triple fonction (ou protection ?), maintenir solidement des habitus professionnels bien encrés, masquer une identité et se donner sans doute ; et cela paraît légitime ; courage et énergie pour agir ou encore se justifier.

Enfin, la voie s’ouvre sur un chemin mais que l’on découvre, oh combien, aride et caillouteux, épineux et pour courronner le tout parsemé de pièges de toutes natures. Chemin de formalisation, de conceptualisation, de théorisation en un mot de langage. Cela gagné, les travailleurs sociaux vont eux aussi et ils le désirent ! pouvoir écrire, et écrire pour eux, sur eux, ne plus être à la remorque du langage de tel ou tel : sociologue, psychologue, enthnopologue et autre habitué du «logos».

«Il n’y a pas de pensée sans langage « disait Jean Bernard PAYET dans son article «Action sociale, formation et langage» du n°22 de la Revue Rencon­tre en 1976.

Il discernait 3 niveaux de langage : 17 ans déjà, et qu’en est-il devenu ?

- Le niveau I est fait de jugements de valeur touchés et abrupts, en opposition simple «c’est juste», «c’est pas juste», «tous les médecins sont des ânes, ils ne comprennent rien», «si j’étais au gouvernement, ils verraient ce qu’ils verraient»...

- Le niveau II, est un langage plus subtil : «il est difficile de juger», « nous avons tous nos faibles­ses», «il faut aller vers les plus pauvres». Réfé­rence en serait faite ici aux notions de morale, de péché, de tolérance...

- Le niveau ,

que : «il se culpabilise», «c»est un refoulé», il a sans doute des problèmes». C’est le domaine de la déculpabilisation, de l’explication par instincts et pulsions.

- Le niveau IV resterait-il, 12 ans après la réforme du D.E, à apprendre ou à appréhender ? Se forger un outil opératoire pour rendre compte de la réalité sociale et expliciter ses pratiques, cela serait pour­tant bien source d’identité professionnelle puisque devenant porteur de pensée écrite donc transmis­sible.

Ici, la tentation devient trop grande pour ne point y céder. Qui ne verrait là, et hormis soit qui mal y pense, se déroulant sous nos regards incrédules... L’histoire du travail social. N’a t-il pas, en effet, au début de ce siècle, propagé une bonne parole : respect du pauvre, des bonnes moeurs et de la bonne conduite, éducation populaire qui ne va pas nous évoquer le niveau II de J.B. PAYET ? N’a t-on pas ensuite pensé dans les années 50 que le «Case-Work» ou aide psycho-sociale individualisée allait être un outil opératoire et transmissible puis­que emprunté aux Sciences Humaines, ici la psy­chologie et la psychanalise ? 2 % seulement des assistants de service social savaient l’utiliser 10 ans après son introduction en France et 50 ans après le début de son utilisation dans les pays anglo-saxons. Outil technique non utilisé, non enseigné, malgré son introduction dans le programme d’études, mais vocabulaire tentateur, porteur certes... mais de quoi au juste ? de sens ? Encore faut-il qu’il ne se réfugie pas derrière un ésotérisme certain. Le service social en est marqué de façon semble t-il quasi indélébile et fait figure ainsi de groupe culturel figé quand il n’est pas inaudible.

Réalité ou procès ? Il n’en demeure pas moins que ce procès fait irrésistiblement écho au niveau III de langage mis en avant par J.B. PAYET. Un peu facile tout cela peut-être... Et notre niveau IV alors, qu’en est-il 12 années après. Ces espoirs nés de sa mise en place ? Les étudiants se sont montrés dans leur ensemble, affirmons-le, ouverts, questionnants, in­téressés, demandeurs mais aussi amers et désabu­sés dès le diplôme passé.

Dure l’écriture quand elle veut, quand elle doit se revêtir de la rigueur du discours scientifique.

Ici, je voudrais m’adresser directement à Laurence MILLET puisqu’elle apparaît dans les pages de cette revue (1) non pas par son écriture mais par sa parole

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Dossier: pratique d'écriture

d’inteviewée. Je l’y reconnais bien : sa manière de réagir aux évènements, sa réflexion, sa modestie aussi, son réalisme, son souci de communiquer en vérité. Des images, des souvenirs s’accrochent comme des images lorsqu’elles s’efforçaient de m’apporter par écrit, pour en discuter, des éléments de problématique à travers un sens aigu de l’autre, de ce que l’homme» peut vivre et ressentir, de ce qu’il peut exprimer aussi. Comment cela peut-il s’articuler avec le langage du chercheur qui fait appel à une ou à des sciences de référence ?

Il semble que le travailleur social courre après son objet de travail, lequel se cache, se fait chercher. Cependant, s’il n’y a pas de science de référence, cela ne veut pas dire qu’il n’y a pas d’objet.

Objet ou sujet ? La question est d’importance, merci Laurence et avec vous les nombreux autres visages tour à tour enjoués ou anxieux qui se sont appliqués à entrer dans un processus de recherche, de nous le rappeler opportunément.

Cela dit, et pour finir : conceptualiser, certes, cela est non seulement important mais nécessaire et capital voire vital. C’est ce qui permet questionnement et problèmatique. Un concept n’est pas figé, c’est un mot qui travaille, que l’on soumet à la question qui est libérateur : des idées toutes faites et des à priori, des «c’est parce que» de toutes sortes. En un mot, c’est une notion qui permet de mieux travailler et d’accéder à l’écrit, plus précis, plus concis. Est-ce pour autant la construction d’un modèle théorique, d’un paradigme pouvant être opératoire sur les pratiques ?

Attention de ne pas ainsi figer les choses : le travail social est en mouvement, c’est une mécanique fragile, l’heure pourrait s’arrêter...

Nos étudiants de tout à l’heure nous ramènent au sujet et nous en voici heureux,. La question méritait d’être posée. A suivre.

**Françoise COLLANTIERS**

(1) PEPS n° 41 - Page

REGARD SUR UN ARTICLE (\*)

**Les étudiants assis­tants sociaux qui, pour la première fois doivent écrire un article, se retrouvent confrontés à la difficultés de l’exer-cice.**

Jeudi 31 septembre, 9h 45, IRTS salle 202. Martine (\*\*) arrive flan­quée d’un inconnu au bataillon. «Je suis journaliste»(\*\*\*). «Ah» murmure la salle étonnée. «Vous allez devoir écrire un article sur ce que vous voulez». Le «ah» étonné se transforme en grimaces dou­loureuses pour les uns et en mines déconfites pour les autres... Après quelques heures d’explication sur la façon dont on écrit un article, Martine nous salue en nous de­mandant de lui remettre pour le lendemain, le thème de notre arti­cle.

12h 30 la cafétéria. Les commen­taires vont bon train. ça va du «qu’est ce qu’on va pouvoir faire comme article ?» au «c’est pas possible, c’est trop dur». L’air de rien le travail d’élaboration se met en place.

En effet rappelons-nous que pour écrire un article il faut un sujet. Un

sujet ? Oui oui, vous savez cette idée principale, ce fil conducteur duquel vous ne devez pas vous éloigner... Ah oui!

Donc vendredi 1er octobre. 13h. Martine note les sujets. Des mots reviennent souvent «phénomènes de société», «mode», «problème». LesAS de la promo sontdes chefs, ils ont compris qu’un article doit INFORMER !

La plupart des étudiants se sont regroupés en cellule de travail. Il y a «partage des tâches», «on orga­nise le travail pour que l’on soit toutes dans l’axe». Tous les grou­pes ont fait cette division du travail comme s’il s’agissait d’écrire un dossier car «cela rassure». Mais la mise en commun des éléments ne va pas sans mal. «C’est difficile parce que chaque personne veut garder ses idées.» ça se ressent surtout lorsqu’il faut choisir un titre. «Faire le deuil de son titre, confie une étudiante en souriant, c’est pas facile».

Les étudiants qui ont choisi d’écrire seul, sont moins touchés par la contrainte d’être en groupe. «Moi j’ai mes idées, j’organise tout dans ma tête, après j’écris.»

Mais quelques jours plus tard, il n’y a toujours pas d’écriture. L’an-

goisse de la page blanche ? «Le passage à l’écrit c’est le plus dur». Tous éprouvent la «difficulté de la première phrase».

«Comment faire, comment situer les informations sans prendre par­tie ?» Des questions qui ennuient tellement... Y’a qu’à voir les feuilles de brouillon : ratures, renvoi deux lignes plus haut, phrases souli­gnées, paragraphes barrés. Des signes qui ne trompent pas! Il y a comme un malaise...

Le passage d’une idée dans la tête, à une idée claire, précise sur du papier vous parait pourtant simple? Essayez... vous verrez!

**Isabelle Bilas-Briquet**

Etudiante AS, 2ème année - IRTS-

Paris

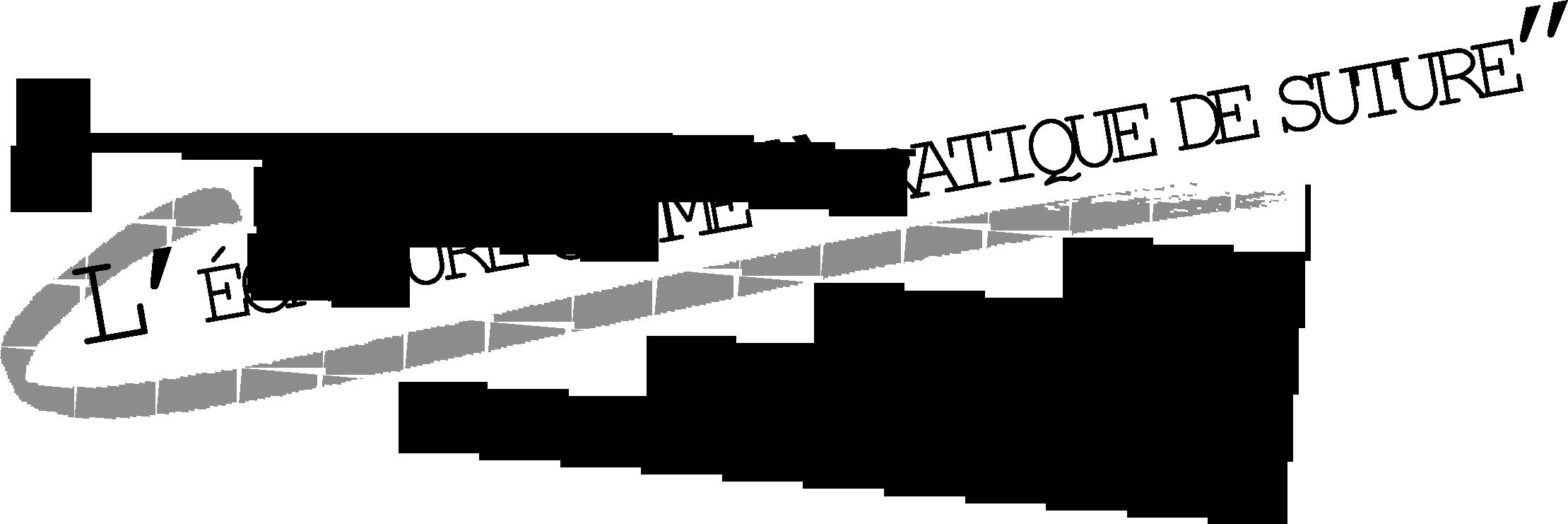
(\*) Ne vous demandez plus le pourquoi de l’écriture de cet article dans la formation ! Il s’agit en fait de la première étape d’approche de la synthèse de dossier. Qu’est ce ? ! C’est une épreuve du diplôme d’ƒtat au cours de laquelle l’étudiant doit réunir des infos disper­sées dans une trentaine de pages. Il devra ensuite ordonner ces idées dans un texte des­tiné à être lu par un public précis. A ce titre écrire un article prépare à synthètiser des idées et à les ordonner... D’où l’exercice !

(\*\*) Martine Plonquet formatrice au départe­ment AS, IRTS - Paris.

(\*\*\*) Jean Louis Debieuvre - journaliste.

*11*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993



L’écriture est un moyen de

s’assurerunerespiration

dans un parcours de vie, de

faire le bilan de ce que l’on

sait et du sens de ce que

l’onfait. Ecrirec’estaussi

s’inscrire dans un contexte

nouveau, réinvestir ses

compétences dans une

activitéautre.

RUPTURES DANS
  
L’ITINÉRAIRE PERSONNEL
  
ET PROFESSIONNEL

Ce malaise (ce *mal être*) est fortement ressenti par les travailleurs sociaux pour la raison évidente qu’ils se trouvent, au contact des usagers, quotidienne­ment confrontés à des situations “de dérive”. Ils sont, de ce fait, constamment renvoyés à leur propre pratique, à leur difficulté de se situer dans une profession qui doit elle-même se repositionner so­cialement. L’épuisement professionnel, dont on a tant parlé ces dernières années1 à propos des métiers du social, peut apparaître comme symp­tôme d’une inadéquation entre le désir pressant de se définir autrement face aux usagers et aux diffé­rents partenaires et un statut qui, lui, se modifie plus lentement.

Mais la seule uffit pas à

transformer une position mal tolérée, que faut-il donc faire ? Nous ne prétendons pas, ici, fournir une solution à ce problème, mais seulement apporter un élément de réponse, ou plutôt désigner une action possible, en souhaîtant qu’elle soit développée dans et par la pratique des travailleurs sociaux.

ECRITURE, RUPTURE
  
ET RÉAPPROPRIATION
  
DE L’EXPÉRIENCE

L’écriture est *cette action* dont nous voulons parler. Qu’elle consiste en la rédaction d’un journal, d’un roman ou d’un travail de recherche de type universitaire, elle nécessite qu’une rupture2 ait eu lieu sous forme d’une mise à distance du vécu (même si ce dernier est lié à des apprentissages, des savoirs ; il les enveloppe). L’écriture peut donc être ce qui se produit grâce (ou à cause) d’une rupture. Par conséquent, elle se définit comme travail sur soi et pratique de changement. Comme travail sur soi, elle fait appel à la mémoire et à l’histoire personnelle, comme pratique de change­ment, elle explore des possibles, anticipe, définit les lignes d’un projet. Le passé n’est plus alors *ce qui s’est écoulé*, mais *ce qui advient.*

L’écriture renvoie à son auteur et le met en demeure de soumettre son expérience d’acteur à l’épreuve actuelle des mots. Elle est, comme nous l’avons dit, écriture d’un projet puisqu’elle capitalise et valide des acquis, même à travers des évènements dou­loureux ou considérés comme des échecs et qu’elle exprime, par ailleurs, une revendication qui n’a pas été satisfaite. Elle permet donc de faire un bilan, d’articuler capacités et aspirations, de relier ce que l’on peut *effectivement* faire avec le sens projeté de ce que l’on voudrait faire, car l’expérience qui cu­mule des savoirs est celle-là même où s’élabore le désir d’une alternative.

LA FERMETURE :
  
BOUCLER LA BOUCLE

On écrit pour qu’une expérience se referme et livre son contenu, voilà pourquoi l’écriture est à la fois

On observe aujourd’hui de fréquentes ruptures dans la vie familiale, professionnelle, personnelle : fa­milles éclatées, emplois précaires, activités dont la finalité n’est plus perçue. Les intérêts des person­nes sont médiatisés, redéfinis sans cesse et, finale­ment, pervertis. La mode du changement gagne, d’autant plus qu’elle occulte cette perte de sens ; en prétendant y remédier, elle accentue ce mode d’*être*

*12 en rupture.*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Dossier: pratique d'écriture

*ouverture* (elle met en perspective en s’inscrivant dans des espaces de rupture) et *fermeture* (elle donne forme, spécifie et fait reconnaitre l’acquis). Son *opération* vise à articuler de façon sensée des évènements de vie disjoints, c’est pourquoi nous affirmons qu’elle est une “pratique de suture”. Le texte est produit, il fait irruption dans la vie par la nécessité même d’objectiver le contexte qu’il ex­prime. C’est la raison pour laquelle l’écriture, sou­vent, est douloureuse ; elle touche à l’existentiel, à toutes nos blessures. Il faudra bien qu’ensuite l’écrit se referme, comme la blessure et que la vie re­prenne son cours, mais pas comme avant car l’écri-ture constitue l’auteur comme sujet de son histoire

LE RÉINVESTISSEMENT:
  
ÉCRITURE ET ACTION
  
SOCIALE

Toute pratique -a fortiori celle de l’écriture- s’insère dans un contexte, un tissu3, une trame, s’échange et devient un lieu de relations interindividuelles. Le fait qu’on ait pu rompre avec le passé et suturer, par l’écriture, une période critique de sa vie4, permet un réinvestissement dans l’action présente, une recon­version, un redéploiement des ressources dans un sens plus clairement appréhendé. Ce temps est celui de la production de savoirs5 dont le transfert,.au service d’une action nouvelle, est alors possible.

Ceci est particulièrement vrai pour les travailleurs sociaux qui reçoivent de l’extérieur une image d’eux-mêmes -parfois stigmatisante- dont ils ont du mal à se débarrasser. Voila pourquoi il semble important, dans la formation des futurs professionnels du so­cial, d’insister sur l’écrit6. C’est peut-être la condition d’une plus grande cohérence et d’une plus grande compétence dans l’exercice de ce métier. Plus tard, également, il leur faudra encore écrire pour des raisons diverses, mais surtout lorsque leur pratique n’aura plus de sens et pour retrouver force et auto­nomie lorsque l’épuisement guettera.

**Jean Luc DUMONT**

1 cf , notamment, la revue *PEPS* , n° 38, jan-mars 1992 ainsi que le dossier : “Malaise dans le travail social”, in : n° 31, décembre 1989.

2 “La rupture sur le plan sociologique doit être entendue comme une crise qui rend manifeste l’irruption dans le champ du présent d’un ensemble de conflits qui se déroulent dans des temporalités différentes” A. Gras : *Sociologie des ruptures*, Paris, PUF 1979, p.165

3On remarquera, en passant -et pour filer la métaphore- qu’un tissu se coud (ou se recoud) comme une plaie.

4 Un point de rupture appelant un point de suture...

5 “...l’action elle-même, l’action sensée, peut devenir objet de science sans perdre son caractère de signifiance à la faveur d’une sorte d’objectivation semblable à la fixation opérée par l’écriture” P. Ricoeur : *Du texte à l’action*, II, Paris, Seuil, 1986, p. 191.

6 Insuffisamment valorisé, par exemple, dans le diplôme d’Etat d’Assis-tant de service social.

ECRIRE

EN IMAGES

**Lorsque nous dressons le stylo et sa pointe au dessus de la page blanche, dans cet espace vide où n’apparaît que l’angoisse d’un inconnu encore à distance, mais déjà inévitable, et que nous rassemblons nos idées, peut-être entrevoyons-nous une phrase-clef, un plan ?**

*Comment se rassurer ? Comment trouver les garanties pour que l’évidence intérieure ne soit pas transposée en un texte qui va trahir l’inten-sité du «ce que veux dire».*

*C’est alors, au delà de l’exposé clair et logique des idées, que nous faisons appel aux images. Que l’image soit transcrite sur le papier par un dessin , ou plus directement par une tournure poétique, un trait d’humour, une comparai­son,... nous invitons le lecteur à nous rejoindre par suggestion, par évocation, par analogie. La littérature surréaliste, des formes de cinéma comme celui de Bunnel, la peinture non-figura­tive, la poésie de Jacques Prévert... nous ont confirmé la liberté de s’exprimer par images. L’image n’est pas une illustration anecdotique pour distraire et reposer l’attention. Non, car l’image est un déclencheur. Elle est de l’ordre du symbolique, c’est à dire, qu’elle touche l’objet transmis dans sa vitalité affective, dans sa forme énergétique la plus vigoureuse, dans sa vibration, son empreinte...*

*Bien sûr, elle n’est pas suffisante par elle-même car elle reste floue et ne désigne pas son contenu avec précision. Une présentation descriptive et utilitaire de l’information est né­cessaire. Sans quoi, le message restera dans la confusion. Mais inversement, le texte et sa claire signification restent décharnés.*

**Marc GINOT**

Formateur à l’IRTS de PARMENTIERS

*13*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993



*14*

Formatrice intervenant auprès d’Educateurs

(éducateurs spécialisés, moniteurs éducateurs, préparant leur examen ou diplômés), j’ai coutume d’animer des sessions ou atelierscentréssurl’écriture: regroupements d’une semaine ou journées hebdomadaires réparties sur deuxmois, soit au total 30 à 60 heures de travail;

L’ECRITURE

AUX DEUX VISAGES

Au début de ma carrière en Centre de formation d’Educateurs, je proposais aux étudiants deux types d’activités :

- sessions ou ateliers d’*expression écrite*, à base d’exercices de type ludique, dont certains emprun­tés aux Surréalistes. Les participants découvraient l’intérêt de productions favorisées ou provoquées par des consignes dont le seul objectif était de stimuler l’imagination et la créativité. Dans ce pro­cessus, la raison raisonnante et raisonnable faisait place à la spontanéité, source de créations souvent insolites et inattendues, parfois surprenantes de beauté ou de drôlerie. L’absence de jugement criti­que négatif était de règle. Le plaisir d’écrire surgis­sait ainsi que celui d’être lu.

- sessions ou ateliers de *méthodologie de l’écriture*, destinés à aider les participants à rédiger leurs travaux écrits (en particulier : devoirs, rapports, mémoires). Il s’agissait là d’une activité visant à intégrer les notions de clarté, précision, concision de l’écriture, d’objectivité et de subjectivité dans la

relation des faits ou l’expression de la pensée, de présentation logique des idées, d’argumentation efficace, pour être compris du lecteur et, éventuelle­ment, le convaincre.

Je remarquais que dans les sessions d’expression écrite, les étudiants prenaient un grand plaisir dans les différents exercices proposés, s’engageant avec intérêt dans leurs propres productions, la plupart communiquant volontiers leurs textes. Un climat de détente, de gaîté, de convivialité, s’installait. Je me sentais moi-même dans une énergie positive facili­tant le contact et par là même l’animation du groupe. Je prenais plaisir à proposer les jeux d’écriture, à en inventer certains, à être témoin de l’activité intéres­sée des participants, à écouter la lecture des textes produits, à partager avec tous ces moments d’in-tense communication.

En revanche, l’activité méthodologique m’apparais-sait austère, obligeant chacun à soutenir son atten­tion, dans une démarche certes intéressée, mais laborieuse, fondée sur l’effort et la volonté. Le travail se faisait avec sérieux, mais la notion de plaisir me paraissait absente. Je percevais parfois des signes de fatigue, voire de lassitude. Je me trouvais moi-même fort différente dans mes interventions : je ne me sentais plus dans l’animation génératrice d’éner-gie créatrice, mais dans un enseignement de type traditionnel, dans la transmission de savoirs (métho­des, notions de grammaire, de syntaxe) - trop *sco­laire* selon l’expression des participants.

Je m’interrogeais sur le contraste que j’observais dans l’attitude de certains étudiants qui avaient participé avec dynamisme à une session précé­dente d’expression écrite et que je retrouvais relati­vement passifs, en quelque sorte «éteints», déçus.

ENTRE CONTRAINTE
  
ET PLAISIR

Il me vint alors le désir très fort de jeter un pont entre ces deux mondes : celui du plaisir d’écrire et celui de la contrainte d’écrire. Je décidai de proposer un atelier que j’intitulai *«Plaisir d’écrire, nécessité d’écrire»*. Mon intention était d’introduire tout d’abord les participants dans une démarche ludique mettant en oeuvre leurs capacités d’expression et de passer

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Dossier: pratique d'écriture

progressivement à un travail centré sur des produc­tions scolaires ou professionnelles. J’informai les étudiants de ma préoccupation et des étapes que je prévoyais pour la démarche d’écriture, les invitant à communiquer leurs impressions, leurs désirs, leurs idées.

Je fondais mon projet sur l’hypothèse suivante: introduit dans le plaisir d’écrire, un groupe peut développer une forme d’énergie permettant aux participants d’entrer avec dynamisme dans une démarche d’écriture formelle, telle que l’exige le cursus scolaire ou l’exercice professionnel.

Je constatai, lors d’une première expérience, que dans l’ensemble l’activité se passait bien, que le niveau d’énergie restait assez élevé. La plupart des participants, éveillés au plaisir d’écrire par les jeux et exercices de créativité dans la première partie de l’atelier, continuaient à manifester de l’intérêt dans le travail dit «sérieux». J’avais pris soin d’introduire des exercices à caractère ludique dans l’approche méthodologique pour illustrer celle-ci et en faciliter la compréhension.

Certes, le fossé n’était pas comblé entre «plaisir» et «nécessité», mais les deux rives s’étaient rappro­chées et le passage de l’une à l’autre s’était fait dans un certain confort. Le pont existait. Il s’agissait de le consolider et d’en améliorer le passage.

Alors que j’avais déjà mené deux ou trois expérien­ces de ce type, il me fut demandé d’animer des sessions centrées sur l’*écriture professionnelle*. Il n’était plus question de proposer une activité en deux temps, mais d’assurer une démarche de travail globale, centrée en particulier sur la rédaction de rapports «de situation»ou «d’évolution» (selon le vocabulaire propre à chaque institution). Il me sem­bla nécessaire de concevoir cette formation de telle sorte que les participants y trouvent du plaisir et, ce faisant, prennent intérêt à l’ensemble de la démar­che. En quelque sorte, il me fallait désamorcer les résistances possibles, voire probables.

Entre temps, j’avais découvert l’*Analyse Transac­tionnelle*, approche psychologique de la personne, donnant des éléments particulièrement intéressants de compréhension de nos modes de fonctionne­ment intra psychiques et inter relationnels. J’utilisai cet outil pour réfléchir sur ma pratique de formation à l’écriture, analyser les situations qui m’avaient interrogée et comprendre les problèmes que j’avais rencontrés ainsi que l’efficacité des solutions que j’avais mises en place. Je pus alors mieux expliciter le sens de ma démarche, prendre conscience de l’origine des phénomènes de blocage pouvant inter­venir dans le processus d’écriture et envisager les actions à mettre en place pour déverrouiller les

portes interdites. Il était clair qu’il s’agissait d’inter-ventions pédagogiques, c’est-à-dire se situant dans l’ici et maintenant, et qu’il n’était pas question de traiter des problèmes individuels pouvant relever d’un processus thérapeutique.

DU JEU A L’ECRIT
  
PROFESSIONNEL

Je me trouvai confirmée dans l’utilité - voire la nécessité - de proposer des jeux favorisant l’accès aux concepts, tant il est vrai que la source de nos dynamismes se trouve dans la partie la plus archaï­que de notre psychisme, celle que l’Analyse Tran­sactionnelle appelle Enfant, où sont inscrits nos désirs, nos envies, nos émotions, nos sentiments. La satisfaction des besoins de l’Enfant nous permet d’accéder à la pensée, c’est-à-dire à la réflexion, au raisonnement à partir des données de la réalité (la partie dite «Adulte» de nous-même) et d’intégrer les normes (en matière d’écriture : les données de la méthodologie, les règles de l’orthographe et de la grammaire, les conditions d’une communication ef­ficace ...), ces normes étant enregistrées en nous dans l’Etat «Parent».

Pour stimuler l’»Enfant» en chacun des participants, susciter l’intérêt et favoriser ainsi l’accès aux notions théoriques, je développai une gamme d’exercices à caractère ludique. Par exemple, un jeu de puzzle me permet d’introduire une comparaison métaphorique entre les pièces du puzzle et les idées : ainsi, la manière de rassembler les pièces destinées à com­poser l’image peut être comparée à la façon de *regrouper les idées* pour élaborer un écrit. Autre exemple : décrire un objet sans le nommer, de telle sorte que le lecteur puisse l’identifier, permet aux écrivants de prendre conscience de la nécessité d’écrire avec suffisamment de *clarté* et de *précision*; l’aspect ludique de l’exercice réside dans le jeu de la recherche, chaque participant ayant à trouver l’»objet caché» dans le discours de l’autre, éventuellement à repérer les informations manquantes pour les demander à l’auteur. Les commentaires et réflexions qui suivent sur le processus d’écriture, les qualités à développer, les éléments de méthodologie à élabo­rer, peuvent ainsi s’»accrocher» sur les images créées par l’expérience préalable et, sortant de l’abstraction, faire plus facilement sens que dans le seul discours théorique.

J’introduisis en outre des récréations permettant de détendre les esprits à la suite d’un travail soutenu. Ces récréations consistaient bien entendu en des jeux d’écriture, collectifs ou individuels : «cadavre exquis» ou jeu des questions-réponses empruntés aux surréalistes, portrait japonais, acrostiches et

*15*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Dossier : l'artd'écrire

autres divertissements suscitant la créativité, provo­quant amusement et bien-être.

Ainsi stimulés, les participants trouvent alors intérêt à étudier un écrit apporté par l’un d’eux, rapport ou compte-rendu, et à l’analyser selon les critères définis antérieurement. L’excitation que crée la re­cherche de ce qui convient, de ce qui manque, de ce qu’il faudrait retrancher ou ajouter, se substitue à l’excitation ludique provoquée par les jeux. L’ap-prentissage s’effectue sans lassitude, sans rejet, dans une interactivité entre les participants et entre ceux-ci et l’animateur. Sont alors accueillies favora­blement les grilles facilitatrices du travail, porteuses de repères, outils méthodologiques utiles pour se remémorer les étapes d’un travail ou les points sur lesquels porter l’attention.

ACCOMPAGNER

LA DEMARCHE

Dans ces actions de formation il est nécessaire d”être attentif au processus d’animation et d’intro-duire une relation empathique et authentique avec les participants. Cela suppose que le formateur prenne lui-même plaisir (Etat du Moi Enfant) à impulser la démarche, à proposer jeux et exercices, à conduire le travail méthodologique sous cette forme dynamique, tout en gardant la vigilance né­cessaire pour s’inscrire dans la réalité des objectifs de travail (Etat du Moi Adulte) et rappeler les nor­mes, les règles et l’attention à apporter à la qualité de l’écriture, avec exigence et souplesse (Etat du Moi Parent).

Nous voyons la nécessité pour le formateur d’inves-tir les trois Etats du Moi selon la tâche à effectuer, les besoins du groupe et ses propres besoins. Il s’agit là

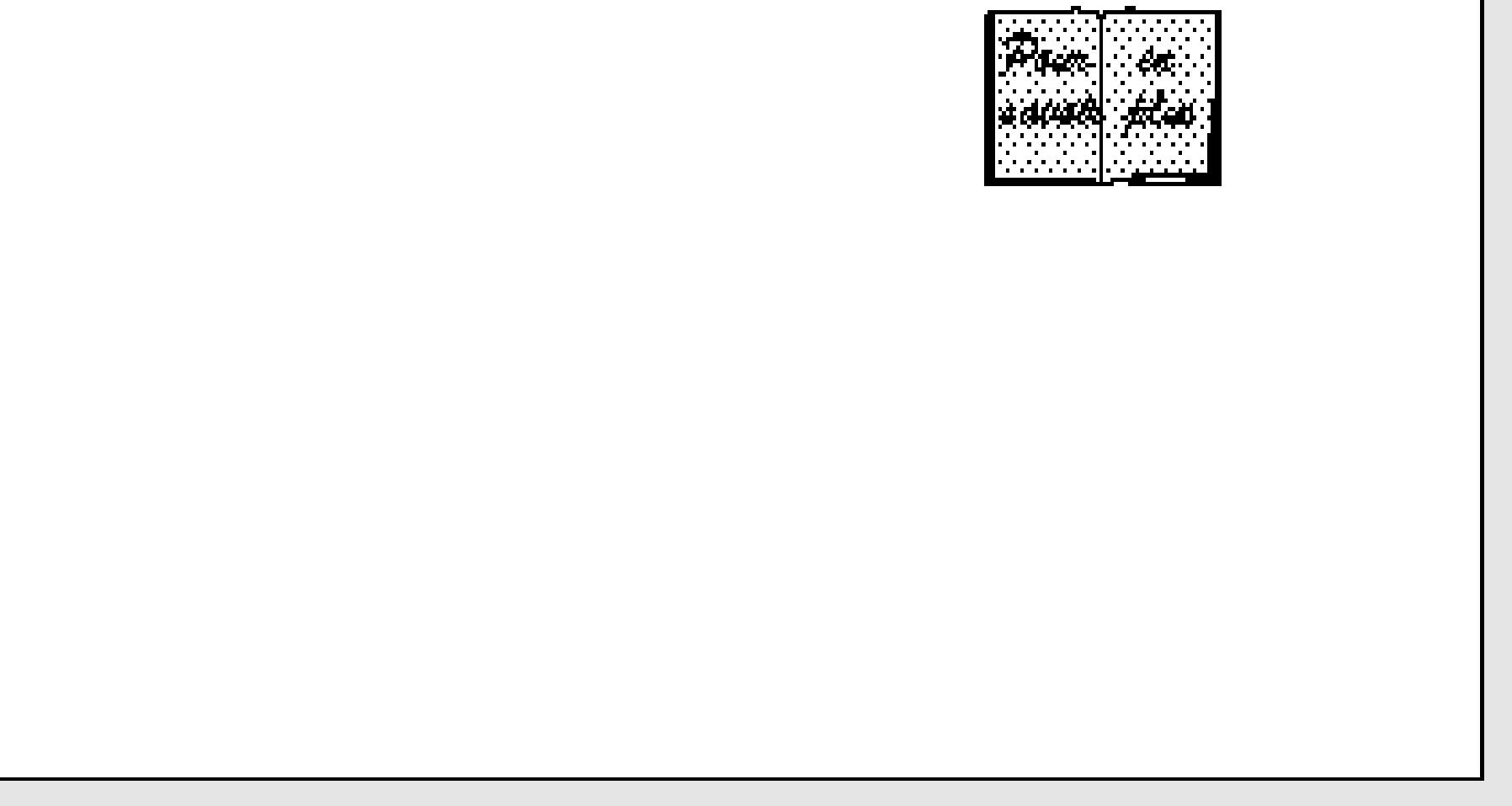
de la dynamique de la communication sur laquelle se fonde toute action pédagogique.

L’idée de réussite est à la base de cette action. La plupart des blocages à l’écrit se sont installés dans l’enfance : dévalorisation de l’élève déclaré nul, exigences excessives de la part des parents ou du maître refusant le droit à l’erreur et décourageant les efforts, manque d’espaces de liberté favorisant l’ex-pression personnelle des sentiments et des idées. L’»Enfant» n’ayant pas trouvé son compte (non satisfaction des besoins d’être reconnu, d’explorer, de s’exprimer), les valeurs de l’écriture n’ont pu être reçues dans l’»Adulte» ni intégrées positivement dans le «Parent». La session ou l’atelier d’écriture peut être l’occasion de découvertes réparatrices: prise de conscience que ce que l’on écrit peut être intéressant pour le lecteur, permission reçue de faire des erreurs, de s’aventurer hors du confor­misme de l’expression ou des procédures de travail, de réussir et d’en tirer satisfaction.

Cela suppose que le formateur ne soit pas centré seulement sur la tâche, mais qu’il soit attentif à encourager, stimuler, permettre, afin de libérer les capacités de faire et d’être de chacun. Cela suppose un climat de liberté, de non jugement et de respect des *personnes,* qui n’est pas exclusif des exigences et de la rigueur que nécessite l’*action* d’écrire.

Pour que les participants puissent être partie pre­nante dans cette acte de formation, il est indispen­sable d’établir avec eux un contrat clair définissant les objectifs et les contenus de la session ou de l’atelier et prenant en compte leurs besoins. Ainsi les plus rebelles pourront lâcher leurs résistances et les plus traditionnalistes accepter l’aspect parfois inso­lite du travail.

*16*



**Ecriture** :

BING (Elisabeth) - ... Et je nageai jusqu’à la page (Vers un atelier d’écriture) - Paris, Ed. des Femmes, 1ère édition 1976

ROBERT (Michel), LESBATS (Elisabeth) - L’écri-ture sans peur et sans reproche - Paris, ESF 1992 - Collection Guides pratiques pour l’encadrement dirigée par Jean-Louis Muller.

TIMBAL-DUCLAUX (Louis) - L’Ecriture créative (Cinq techniques pour libérer l’inspiration, produire des idées pour communiquer avec efficacité) - Paris, Retz 1986

Pratique d’écriture et champs professionnels - Bulletin du CERTEIC (Centre de recherche en techniques d’expression information et communica­tion) - 1990 N° 11, 1992 N° 13 - Université Charles de Gaulle - LilleIII - BP 149 - 59653 VILLE-NEUVE D’ASCQ CEDEX.

**Analyse Transactionnelle** :

BERNE (Eric) - Que dites-vous après avoir dit bonjour ? Paris, Tchou, Laffont 1977

JAOUI (Gysa) - Le Triple Moi - Paris, R.Laffont, Coll.Réponses 1979

KRACK (Mariette) NASIELSKI (Salomon) VAN DE GRAAF (Jacques) - L’Analyse Transaction­nelle - Méthodes d’application en travail social et en psychologie clinique - Paris, Privat, Coll. Mésopé 1981

RAMOND (Claudie) - Grandir (Education et Analyse Transactionnelle) - Paris, La Méridienne 1989

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Dossier: pratique d'écriture

EN CONCLUSION

Je citerai cet extrait d’un texte rédigé par une étu­diante à l’issue d’un atelier, parce qu’il illustre bien l’importance que représente l’expérience du plaisir d’écrire :

*«... C’est en fait par ce que j’ai envie de résumer en ces quelques mots : oser dire,* oser écrire, oser lire, que s’est amorcé mon travail de réconciliation avec l’écriture.

Le plaisir n’est pas étranger à ce bénéfice. J’ai pu m’amuser à écrire plutôt que de m’y forcer laborieu­sement. Cependant, au lendemain de cette action de formation, il serait trop optimiste de penser que la contrainte a laissé place au bonheur d’écrire. Par contre le goût en est né. Il est un moteur actif et

essentiel d’un travail d’écriture qui s’amorce. Cette approche s’oriente désormais vers un avenir plus souriant.

C’est aussi pourquoi je souhaite retenir de la péda­gogie de cette formation la formule «travailler dans le plaisir». Bien sûr elle ne se révèle pas à moi, mais prend, après ces journées de travail, un sens parti­culier. J’ai pu en effet sur moi-même et pour moi-même, en ressentir toute l’efficacité...»

Dédramatiser l’accès à l’écriture, c’est permettre à chacun d’entrer dans l’aventure de la création écrite, personnelle ou professionnelle, et de trouver dans la solitude de l’écrivant face à sa feuille, au-delà des difficultés et des errances inévitables, souvent le plaisir d’écrire, et toujours le plaisir d’avoir écrit.

**Bernadette JOST**

LE CHEF DE SERVICE : SON ROLE

DANS L’ECRIT PROFESSIONNEL

**Réflexion à propos du rôle du Chef de Service Educatif dans l’élabora-tion d’un écrit professionnel.**

*Le travail social, ayant achevé depuis longtemps l’étape de sa professionnalisation, il se voudrait nettement différencié du bénévolat...*

*Or, il est indiscutable qu’une profession ne peut avoir d’existence reconnue comme telle, si elle laisse d’abord une trace écrite de ses réalisations.*

*En effet, comment peut se révéler le caractère professionnel d’une pratique si ce n’est en rendant compte de cette pratique par le langage profession­nel ?*

*Comment rendre compte des objectifs, des métho­des et des techniques hors de ce langage?*

*Comment enfin, progresser dans l’élaboration de la pensée et de l’action professionnelle sans le support du langage écrit ?*

Le rôle du Chef de Service dans l’élaborationdesécritsprofessionnels

*Selon ses fonctions, et le lieu où il travaille, il est amené à produire des écrits mais il a surtout la responsabilité que des écrits soient faits.*

*Les Travailleurs Sociaux se plaignent souvent de n’être pas entendus, de porter, seuls, ces problè­mes, sans moyens suffisants pour les résoudre.*

*L’écriture pourrait être un moyen d’intervention con­sidérable pour le bénéfice des usagers. L’écriture ne pourrait elle être reconnue comme une action au lieu de lui être opposée .*

Le ChefdeServicea un rôle multiple

*Il a une position hiérarchique par sa notation des membres de l’Equipe ainsi que par l’écrit d’une évaluation professionnelle, et par la signature qu’il appose au bas de tous ces rapports en tant que responsable de service. Il a un rôle d’animation, de médiation, de représentation. Il veille à ce que le travail écrit soit fait correctement.*

*Il est indispensable pour une équipe de rendre compte positivement du travail mené. La seule preuve de cela réside dans l’existence et le contenu des rapports. A cet égard, il est à remarquer que le Chef de Service est particulièrement vigilant à ce que ceux-ci soient rédigés en temps voulu.*

*Il a aussi l’obligation de clarifier la commande, de trouverla forme qui convienne, de trouverles moyens. Selon à qui s’adresse l’écrit, le contenu pourra différer.*

*Selon le déficit ou les difficultés à produire des écrits, le Chef de Service doit se rendre compte des be­soins de formation de l’Equipe. La notion d’investis-sement appliquée à la formation est à la mode. Mais il semble nécessaire qu’investir dans une formation, c’est investir dans le potentiel intellectuel de la personne qui fait une formation.*

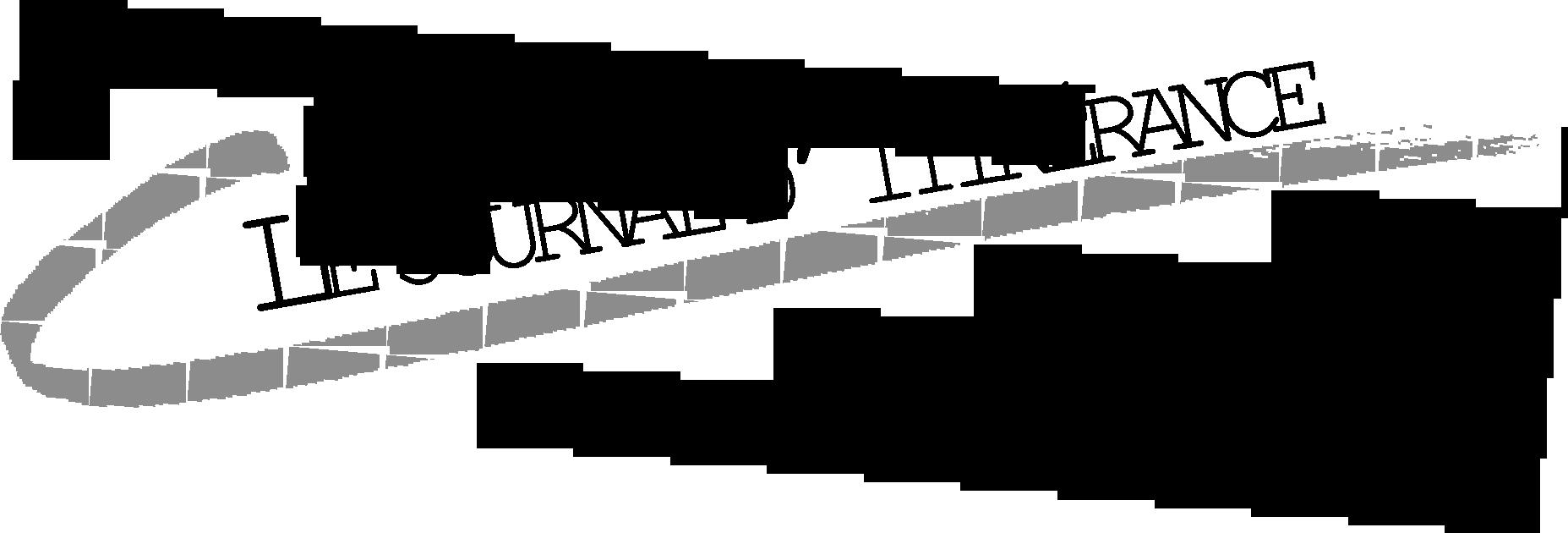
*«Sortir de soi une expérience, c’est en faire un lien partageable : l’écrire c’est l’immobiliser dans un objet tangible, mesurable, transmissible. Comment ne pas voir que la recherche d’un nombre croissant d’entreprises est dans la matière grise de ses mem­bres et non des les biens matériels qu’elle pos­sède». (1)*

**Alain FREYTES** Assistant Socio-éducatif Principal

(1 ) In «Les Adultes et l’Ecriture» JOBERTG. Ecrire l’expérience est un capital Edition Permanente - 10/02/1990 -

*17*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993



*18*

Dans toute situation

éducative, enparticulierdès

qu’il s’agit de la comprendre

dans le cadre d’une

recherche-action1,

l’imaginairealimenteles

attitudes àtravers les

implications visibles par les

produits, les pratiques et

lesdiscoursdusujet.Le

dépliage des implications de

chacun et de tous se fait

par le truchement de

techniques d’expression de

l’imaginaire au premier

rang desquelles je place la technique du “journal d’itinérance”.

Plus qu’aucun autre sujet social, le travailleurs so­cial ne peut éviter la confrontation avec l’imaginaire dans le cours de sa pratique. A partir de mon intérêt de longue date pour la recherche-action, j’ai exploré cet objet de connaissance - l’imaginaire - en éduca­tion et dans le travail social. Dès 1973, je montrais qu’une analyse institutionnelle du travail social per­mettait de mettre au jour un certain non-dit du

“désintéressement” de l’assistante sociale2 . Plus tard, je soulignais l’ambivalence fondamentale de la pratique professionnelle du travailleur social et j’ouvrais des pistes pédagogiques pour une forma­tion adaptée à la dimension paradoxale de ce type de pratique3 . Enfin, plus récemment je proposais une théorie de l’**écoute sensible**4 liée à une théorie de l’imaginaire tri-dimensionnel, avec comme ins­trument technique privilégié d’investigation, en re­cherche-action existentielle, le “journal d’itinérance”.

Il s’agit d’un instrument d’investigation sur soi-même en relation avec le groupe qui met en oeuvre la **triple écoute/parole clinique, philosophique et poéti­que** de l’Approche Transversale5 . Carnet de route dans lequel chacun note ce qu’il sent, ce qu’il pense, ce qu’il médite, ce qu’il poétise, ce qu’il retient d’une théorie, d’une conversation, ce qu’il construit pour donner du sens à sa vie.

Le journal d’itinérance est un instrument méthodolo­gique spécifique. En tant que tel, il se distingue de toute autre forme de journal.

Il parle d’une “**itinérance**” d’un sujet (individu, groupe ou communauté). Rappelons que dans l’itinérance d’une vie, nous trouvons une multitude d’itinéraires contradictoires. L’itinérance représente le parcours structural d’une existence concrète tel qu’il se dé­gage, peu à peu, et d’une manière inachevée, dans l’enchevêtrement des divers itinéraires cheminés par une personne ou un groupe.

L’itinérance dans sa dimension planétaire, reflète le **Jeu de l’Homme** pris dans l’essor du **Jeu du Monde** caractérisé par son **Errance**. *CELA* s’ouvre dans l’espace et le temps, en faisant émerger la *Poéticité du Jeu du Monde* (Kostas Axelos), mais reste inef­fable et insaisissable en dernière instance. Seule nous est donnée, intuitivement, notre implication inéluctable dans son Errance et son avatar existen­tiel dans notre itinérance. Un de nos itinéraires nous

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Dossier: pratique d'écriture

conduit à l’expression de cette intuition. Il constitue, en fin de compte, l’essentiel du journal d’itinérance

Il emprunte au **journal intime**6 son caractère relati­vement singulier et privé. On consigne des pensées, des sentiments, des désirs, des rêves très intimes dans un journal d’itinérance. On n’hésite pas à mettre en cause des personnes ou des événements que d’aucuns n’ont pas envie de voir apparaître au grand jour. Mais, le plus souvent, dans un journal intime, les personnes ou les situations concernées ne sont jamais réellement exposées parce que le journal intime reste dans les tiroirs de l’écrivain et n’est pas publié.

Le journal intime disparaît à la mort de l’écrivain, ou reste cantonné dans les papiers de famille qui croulent sous la poussière du temps. Il faut beau­coup de notoriété pour qu’un journal intime soit publié, le plus souvent après la mort de l’écrivain. Le journal d’itinérance comporte bien ce caractère d’in-timité avec l’affectivité et les réactions à l’égard du monde environnant, mais il présente également la caractéristique d’ être publiable, ou pour le moins diffusable en tout ou partie. Certes, l’écrivain fera le choix des événements concernés, mais une partie sera exposée et, du même coup, exposera les uns et les autres au regard d’autrui.

Un autre rapprochement se situe dans le processus même de l’écriture du journal d’itinérance. Comme pour le journal intime, il s’écrit au jour le jour, sans attendre et dans les situations les plus imprévues. Néanmoins, il se combine également avec l’autobio-graphie dans la mesure où l’écrivain du journal d’itinérance n’hésite jamais à revenir sur des faits déjà passés, des souvenirs d’enfance, des événe­ments marquants de jadis.A lire, par exemple, le “*Journal des Indes*” de Mircea Eliade, nous consta­tons un rapprochement évident. Ecrit au moment où, jeune encore, il étudiait en Inde sur une thèse de doctorat sur le Yoga (entre 1928 et 1932), cet ouvrage est “un roman d’aventures au quotidien”7 .

Le journal d’itinérance peut également se comparer au **carnet de route** de l’ethnologue. Tout se passe comme si l’écrivain transversaliste parcourait sa vie et la vie d’autrui avec le même esprit d’implication et de curiosité heuristique que le chercheur en anthro­pologie visitant une société primitive en voie de disparition. Certains carnets de route d’ethnologues sont des véritables chefs-d’oeuvre littéraires. Gide, de retour du Tchad, nous en a donné un avant-goût, continué par Michel Leiris dans son “*Afrique fan­tôme*” (1934)8 . L’ethnologue ne se contente pas ici de décrire et d’analyser le matériel ethnographique,

il met en relief également les relations complexes avec l’équipe de recherche et les rapports avec les observés. Comme l’a fait remarquer René Lourau, l’objectivité s’affirme alors dans l’usage paroxysti­que de la subjectivité et la reconnaissance scientifi­que du témoignage. Michel Leiris opère, ce que Lourau nomme “*une mise en abyme*”, c’est-à-dire une rétro-action de l’écrivain sur lui-même et à une mise dans le tableau.

Le journal d’itinérance emprunte tout aussi sûre­ment au **journal institutionnel.** R. Hess définit cette méthode comme une technique qui “*consiste à écrire au jour le jour comme dans un journal intime, des petits faits organisés autour d’un vécu dans une institution*”9 . On note dans son journal institutionnel, chaque jour, un fait marquant ayant un rapport avec l’objet que l’on s’est donné pour ce journal : l’institu-tion à laquelle on appartient (conjugalité, éducation, système de recherche etc.).

Le rapprochement du journal d’itinérance avec le journal institutionnel provient d’une des dimensions du concept de transversalité qui est au coeur des deux instruments de recherche. Chaque individu, en tant que “socius”, est relié aux autres par tout un réseau d’appartenances et de références extrême­ment complexe et souvent plus ou moins conscient. Ce réseau constitue sa transversalité que le journal institutionnel éclaire dans sa composante principa­lement économico-fonctionnelle.

Il me semble, par contre, que sa composante plus imaginaire est laissée un peu de côté dans le journal institutionnel, ou repérée seulement dans sa struc­ture sociologique. Sans nier cet aspect, le journal d’itinérance fait la part plus belle à la fonction poé­tique, proprement créatrice, de l’imaginaire lié à la transversalité. Plus encore le journal d’itinérance n’hésite pas à explorer les voies non scientifiques de cette transversalité en laissant parler l’inquiétude métaphysique et l’ouverture mystique, sans perdre pour autant un esprit critique bien occidental qui débouche sur l’humour.

Le journal d’itinérance peut également se comparer à un **journal de recherche** (cf. R. Lourau) lui-même d’ailleurs affilié au carnet de route ethnologique. Le journal de recherche est tenu par les étudiants apprentis-chercheurs pendant le cours de leur thèse de troisième cycle. Il leur permet de mieux compren­dre l’ “échafaudage” de leur recherche en situant les éléments dans leur quotidienneté. Pour ma part, je m’efforce toujours de l’écrire aussi à propos de mes recherches en cours10 . Le journal d’itinérance est un journal de recherche dans la mesure où il représente

*19*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

bien un instrument méthodologique d’investigation exprimant, de jour en jour, l’appropriation et la mise en oeuvre d’une problématique centrale : l’Approche Transversale.

Le journal d’itinérance, concrètement, se compose de trois phases: un journal-brouillon; un journal élaboré; et un journal commenté.

PREMIÈRE PHASE:

LE JOURNAL-BROUILLON

Le chercheur transversaliste tient son journal d’itinérance quotidiennement sous la forme d’un journal-brouillon dans lequel il écrit tout ce qu’il a envie de noter dans le feu de l’action ou dans la sérénité de la contemplation. A ce moment, il ne recherche pas des effets de style. Il s’efforce de consigner ce qui lui semble important dans sa vie reliée à celle d’autrui. Il peut avoir son propre code d’écriture abrégée. Il est susceptible d’écrire dans ce journal-brouillon de n’importe quelle façon et sur n’importe quoi et n’importe qui. C’est la partie la plus intime du journal d’itinérance : celle qui ne sera lue vraisemblablement que par son auteur dans son intégralité.

Ce brouillon est un fouillis de références multiples à des événements, des réflexions, des commentaires scientifiques ou philosophiques, des rêveries et des rêves, des désirs, des poèmes, des lectures, des paroles entendues, des réactions affectives (colère, haine, amour, envie, crainte, angoisse, solitude etc.) Il est écrit quotidiennement et chronologiquement, mais il comprend déjà des événements, des souve­nirs, qui peuvent remonter à plusieurs mois ou à plusieurs années, par des phénomènes d’échos, de retentissements avec les faits du présent.

DEUXIÈME PHASE : LE JOURNAL ÉLABORÉ

Il va être constitué à partir du journal-brouillon dès que le chercheur transversaliste veut dire quelque

*20* chose à quelqu’un d’autre par son intermédiaire.

Si, je veux parler de la finitude à des étudiants, par exemple, je reprends dans mon journal-brouillon tout ce qui touche, de près ou de loin, à ce thème. Je le fais avec une sorte d’écoute flottante de ce qui est déjà écrit, en me laissant aller au retentissement créateur , à la dérive analogique. De cette manière, d’autres réflexions, d’autres faits me viennent à la mémoire que j’inscris immédiatement.

Puis, je compose le texte de ce que je veux transmet­tre à autrui. Je pars de l’idée que j’ai une estime

certaine pour mon lecteur ou mon auditeur (si je désire simplement lire mon texte). Je me dois de lui présenter un texte travaillé, respectant ainsi sa qua­lité de lecteur11 . J’organise la structure de mon écrit comme je l’entends et je peux modifier complète­ment la chronologie des faits. Je n’hésite jamais à insérer, à ce moment, des commentaires scientifi­ques, philosophiques ou poétiques trouvés dans des ouvrages ou improvisés par moi-même. J’ai envie que mon lecteur ressente à la fois l’ordre et le désordre, le silence et le bruit, la nuit et le jour, la haine et l’amour, l’action et la contemplation, la rationalité et l’irrationnalité, la naissance et la mort de toute existence. Mon texte doit pouvoir le toucher dans son site le plus secret, l’interroger sur ses “allant-de-soi” . Si son habitus est constitué d’ordre et de rigueur, j’introduis le mystérieux désordre. Si c’est un habitus anarchique, je lui propose un récit organisé, presque planifié en invoquant Paul Valéry “*la rigueur engendre des rêves*”. Mais toujours, la première place est accordée à l’humour et au para­doxe. Et sur les choses ultimes, elle débouche sur l’affirmation de Ludwig Wittgenstein du droit au silence : *“Ce dont on ne peut parler, il faut le taire*” (Tractatus Philosophicus, 7), et à la vie mystique “*La solution du problème de la vie se voit dans l’éva-nouissement du problème. (N’est-ce pas la raison pour laquelle des hommes à qui, après une longue période de doute, le sens de la vie est devenu clair, ont été alors incapables de dire en quoi consistait ce sens ?)*” (6.521). “*Il y a en effet de l’inexprimable (Unaussprechliche). Celui-ci se montre, il est le Mystique*” (Tractatus...6.522)12 .

Je m’efforce d’écrire avec simplicité ce qui est de l’ordre de la complexité, sans renier cependant ma culture, mes références, mes régions de connais­sance, ou mes expressions affectives. J’entretiens avec mon lecteur ce que le philosophe Kostas Axelos nomme “*une amitié conflictuelle*”.

Considérant l’événement dans toute son ampleur existentielle, et me logeant en son sein, je tente de devenir un philosophe-clinicien.J’appelle “philoso­phie clinique” l’activité du penseur au sens où il englobe dialectiquement, et d’une manière dynami­que, le corps, l’âme et l’esprit, la nature et la culture, l’imaginaire et le symbolique, la modernité et la tradition, dans un élucidation du rapport d’un sujet à “son monde”. Sans nier les tendances générales qui orchestrent la vie individuelle “sans chef d’orches-tre” (P. Bourdieu), le sujet humain est, avant tout, considéré positivement dans son ipséité.

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Dossier: pratique d'écriture

TROISIÈME PHASE :

LE JOURNAL COMMENTÉ

C’est la phase cruciale : celle de l’épreuve! Je n’ai pas écrit que pour moi et, maintenant, je vais en avoir le coeur net. Je donne à lire, ou j’expose, le fragment (ou la totalité) du journal élaboré pour le lecteur, ou le groupe de lecteurs, que j’ai devant moi. Si j’ai bien choisi mon thème, mon texte doit nécessairement l’intéresser. Il se sent concerné, impliqué et il va réagir, pour le meilleur ou pour le pire. Je suis à l’écoute de ses réactions et je ne cherche pas la polémique. J’essaie de comprendre ce qu’il veut me dire dans sa critique ou dans ses louanges. Je repère en quoi il exprime un retentissement-analy­seur de sa propre condition humaine, et en quoi j’y retentis moi-même. Je me laisse aller à des associa­tions d’idées, à des analogies poétiques que j’ex-prime ou non suivant la circonstance.

J’anime le groupe, en l’occurence, dans le sens d’une ouverture au jeu de la poéticité du monde. Je n’hésite pas à soutenir la nécessité d’affirmer une *éthique problématique* dans l’instant décisionnel. Je fais en sorte que le journal commenté devienne un instrument de démocratisation du groupe, ou une trace de conscience critique dans la relation interpersonnelle. Les gens avec lesquels je m’ex-prime alors (mes amis, ma famille, mes enfants, mes collaborateurs, mes étudiants, mes voisins, les membres de ma communauté de vie, mes collè­gues, les membres du groupe de recherche, etc.,) deviennent les participants actifs d’une recherche-action existentielle sur le thème retenu par mon journal élaboré. Je note tout ce qui est dit et qui m’intéresse dans mon journal-brouillon. Ainsi je pourrai y réfléchir plus tard et recommencer un autre journal élaboré, qui sera, de nouveau, commenté et ainsi de suite, dans l’inachèvement de toute vie.

J’emploie également d’autres techniques d’expres-sion comme le photo-langage, le dessin collectif, les photographies de famille, la vidéo portable, le pola­roïd, la bande dessinée, l’expression corporelle et le théâtre d’improvisation et, évidemment, le psycho­drame et le sociodrame. Une place essentielle est réservée à l’**improvisation**13 . Des psycho-sociolo­gues comme Michel Lobrot ou Max Pagès et Burkhard Müller 14 ont déjà largement contribué à l’élaboration

de tels dispositifs d’expression existentielle.

**René Barbier**

Professeur de Sciences de l’éducation

(Université Paris VIII)

Notes

1 René Barbier, *La recherche-action dans l’institution éducative*, Paris, Gauthier-Villars, 1977

2 René Barbier, Une analyse institutionnelle du service social, Paris, *Sociologie du travail,* 1, 1973, 177-195

3 René Barbier, Champs du social et méthodologie d’action, in *Pour ,*n° 100, février-mars 1985, et, Travail social, ambivalence et formation, *Pratiques de Formation/Analyses*, Paradoxes du travail social : quelles incidences sur la formation ?, Université de Paris VIII, Formation Permanente, n°16, Novembre 1988, pp.43-55

4 René Barbier, L’écoute sensible en Approche Transversale, *Pratiques de Formation/Analyses*, L’approche multiéférentielle en formation et en sciences de l’éducation, université Paris 8, Formation Permanente, s/ dir. J. Ardoino et R. Barbier, n°25-26, avril 1993

5 René Barbier, *L’ Approche Transversale. Sensibilisation à l’écoute mytho-poétique en éducation*, Habilitation à diriger des recherches, université Paris 8, 1992, 619 p. (deux tomes) et *L’Approche Transver­sale. L’écoute sensible en sciences humaines*, 300 p., à paraître

6 Philippe Lejeune, *L’Autobiographie en France*, Paris, A.Colin,*Le Pacte autobiographique*, Paris, Le Seuil, 1975 ; Georges May, *L’autobiogra-phie*, Paris, PUF, 1984 (1979), 232 p. ; Georges Gusdorf, *Les écritures du moi, lignes de vie 1*, Editions Odile Jacob, 1990, 431 p. et *auto-bio­graphie, lignes de vie 2,* Editions Odile Jacob, 1990, 504 p. Dans la perspective de l’auto-formation, on consultera le très intéressant livre, de Christine Josso, tiré de sa thèse de doctorat, *Cheminer vers soi*, Genève, L’Age d’homme, 1991, 447 p.

7 Mircea Eliade, *Journal des Indes*, Paris, Méandres L’Herne,1992, 221p

8 Michel Leiris, *L’Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, 1934. Voir aussi Rémi Hess, *le lycée au jour le jour, ethnographie d’un établissement d’éducation*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1989, René Lourau, *Le jour­nal de recherche . Matériaux pour une théorie de l’implication*, Paris, Klincksieck, 1988 et notamment la partie publiée dans Pratiques de Formation/Analyse, un journal de terrain, l’Afrique Fantôme” *Pratiques de formation/analyses,* imaginaire et éducation 2, Le journal dans la recherche et la formation, Université de Paris VIII,F.P., avril 85. En son temps Jean Vial avait tenu un “*journal de classe”* ,Paris, Ed. E.S.F., 1978

9 Rémi Hess, *Pratiques de Formation/Analyses,* opus cité, avril 85,p.81

10 C’est ainsi que cet instrument m’a été très utile lors d’une invitation universitaire pour un voyage d’étude au Brésil de près de deux mois, en août-septembre 1992, durant lequel j’ai effectué près de 8000 kilomè­tres et donné plus de 120 heures de conférences dans dix universités du nord au sud et d’est en ouest du pays. J’en ai extrait, par exemple, un ensemble “élaboré” que j’ai présenté auxétudiantsde D.E.A. sous le titre “l’émergence d’un objet de recherche à l’occasion d’un voyage d’étude” (document enregistré en cassette audio par le service audiovisuel de notre département) Université Paris 8, Service du 3e Cycle,1992.

11 Sur ce point le “journal” de Claude Roy est exemplaire : cf. *Somme toute*, Paris, Gallimard, coll. folio, 1976 (réed 1982 ), *Permis de séjour*, Paris, Gallimard, 1983 et son essai, sorte de “retraitement” de son expérience humaine élucidée, *Les chercheurs de Dieux. Délivrez-nous des dieux vivants, des pères du peuple et du besoin de croire*, Paris, Gallimard, 1981. Dans la même veine, il faut citer également Joè Bousquet, ce poète immobilisé pour trente ans sur son lit par une blessure à la colonne vertébrale durant la Guerre de 14-18, qui écrivit un véritable journal d’itinérance comme je l’entends avec son ouvrage *Mystique*, paris, Gallimard, 1973, 292 p.

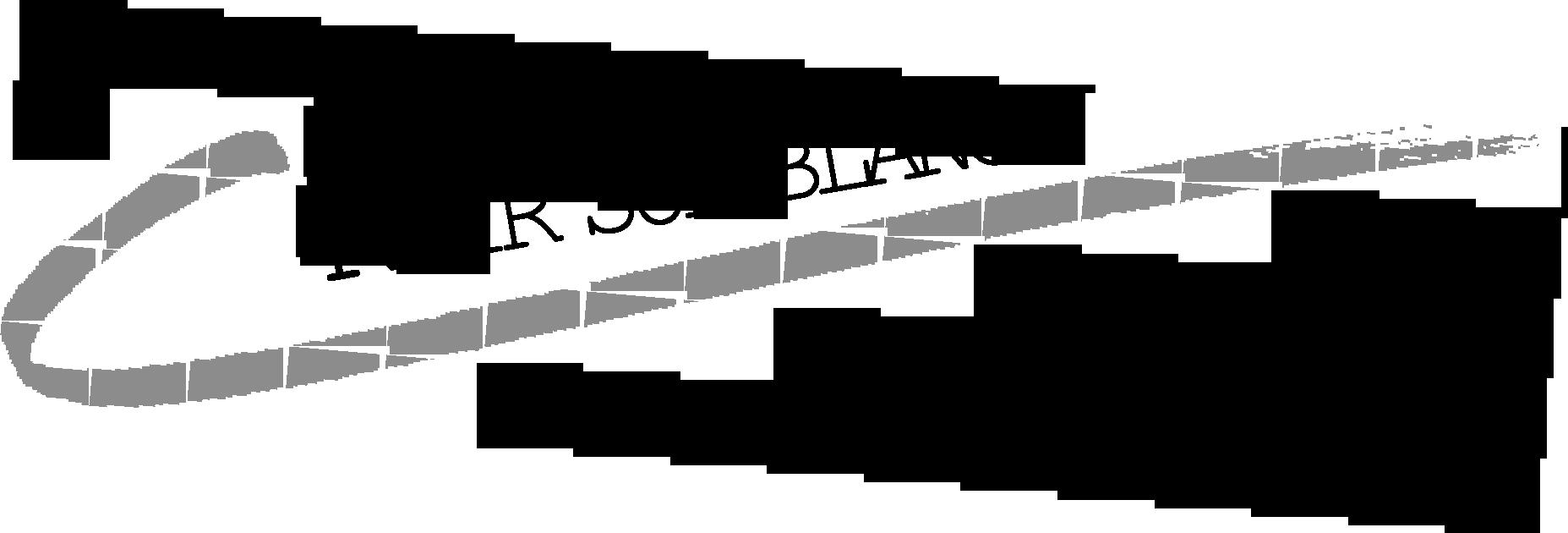
12 Sur Ludwig Wittgenstein, cf. C. Chauviré, *Ludwig Wittgenstein*, Paris, Seuil, 1989, 281 pages

13 René Barbier, L’improvisation éducative, *Pratiques de Formation/ Analyses*, Apprendre à réapprendre, université Paris 8, Formation Permanente, n°2, octobre 1981, 50-75.

14 Michel Lobrot, *L’animation non-directive des groupes,* Paris, Payot, 1974 ; Max Pagès, Bürckhard Müller, *Pour une animation existentie****l****e*, Office Franco-Allemand pour la Jeunesse, Bureau VII (recherche-formation), Février 1979

*21*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993



*22*

L’écriture, dans safonction de reprise de lapensée, révèle le sujet qui livre une partie de lui même en s’adressantàl’autre. C’est à cette réflexion que nous inviteAnnick RELIER, psychanalyste.

L’écrit, quoi qu’on en dise, vient après que ces pensées, ces pensées réelles se soient produites. C’est dans cet effort de repensée, ce «nachträglich», cette répétition qu’est le fondement de l’expérience analytique.

Que ça s’écrive, c’est la preuve mais la preuve seulement de l’effet de reprise. C’est ce qui fonde la psychanalyse.

Cette citation de la séance du séminaire «Ou Pire» du 8 mars 1972 de J. LACAN, va me donner l’occa-sion d’apporter une petite contribution au thème d’aujourd’hui.

En deça des réseaux de distribution et d’édition, une question vient à chacun à un moment de son exis­tence personnelle ou professionnelle, celle de ren­contrer ou d’avoir à fournir noir sur blanc la trace, le signe de ce que l’on a coutume d’appeler son être, son être d’auteur.

Les enfants souvent résolvent le problème en appo­sant sur leur dessin, le nom, la signature ou le signe, qui sert tout simplement à dire à l’autre : c’est moi. C’est un acte qui peut paraître banal, tant nous avons coutume dans notre ère de papier de recon­naître et d’admettre sigles, blasons et signatures comme index de ce que nous conviendrons d’appe-ler le auteurs.

Cependant, si nous nous tournons du côté des registres de l’état civil par exemple, si nous prome­nons notre regard au détour des pierres tombales,

nous entrevoyons alors que l’écrit, sous la forme du nom patronyme vient se poser, s’apposer chaque fois que naissance, mort et filiation se tissent avec le social.

Il y a un impossible qui se répète à l’abri des convenances épistolaires. En effet, les blancs de notre histoire, ce qu’aucun savoir ne vient compléter : sur le désir qui a présidé à notre naissance par exemple, à nos alliances ou à notre mort, les blancs de notre histoire ne pourront qu’être raturés du signe de notre être, l’écriture.

Nombreux nous diront cependant que l’écrit c’est fait pour être lu, déchiffré, compris, ceux qui pris par les maîtres mots de notre société, «communication, efficacité» considèrent la méthode avec gourman­dise, au point de s’en remettre à elle comme mode du bien dire.

Mais dans tout cela, la question intime du sujet reste à la dérive.

Le sujet humain est marqué par l’existence de l’Autre. Des paroles, des verdicts, des destins, des silences se sont imprimés bon gré mal gré, sans que pour autant il puisse toujours assumer cet héritage. Car de l’Autre, il n’a pas de réponse. C’est cela qui est difficile à assumer et qui le pousse à porter la faute sur autrui. Les blancs de son histoire sont alors les espaces où la raison de l’Autre imprime son pouvoir.

LES IMPASSES DE L’ECRITURE

S et son double.

J’ai rencontré S. lors d’une sélection, avant son entré en formation d’éducateur spécialisé. L’entre-tien que nous avons est tout à fait positif. S. décline avec aisance ce qu’il reconnait de ses motivations actuelles au regard de son histoire et indique déjà ce qui l’oriente dans ce métier.

J’apprends alors que sa mère, institutrice, est celle qui lui a appris les premiers rudiments de la langue française. Elle fut sa maîtresse au cours prépara­toire. J’apprends aussi qu’un frère jumeau est mort, l’année de ses six ans, perte exprimée avec beau-

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Dossier : l'artd'écrire

coup de douleur. S. aujourd’hui est marié avec une femme anglaise.

Ces trois informations me permettront d’entendre l’inquiétude qu’il me formule, à savoir : que sa dysorthographie risquait fort de compromettre ses épreuves écrites.

Je me penchai donc sur ses écrits avec attention, m’attendant à y trébucher souvent au détour des «fautes». Et qu’elle ne fut ma surprise de n’en trouver qu’une, toujours la même, le S du pluriel manquait. Trace encore indélébile d’un deuil tou­jours à faire.

A l’issue de tout cela, je décidai de dire à S. le fruit de ma lecture. «Vous m’aviez dit penser être dysor­thographique, mais seul le S du pluriel manque !».

A cela, il répondit d’un sourire où toute la joie de la trouvaille pouvait se lire. «J’ai tout compris me dit-il».

M. et son maître.

M. est une jeune femme qui prépare un mémoire de fin d’études sous ma direction. Son sujet : la relation maître-élève. Elle circule avec aisance de Platon à Lacan, mais sa plume s’arrête sur la feuille qui reste blanche.

Elle se présente à moi avec angoisse, rappelle le temps qui passe, les échéances et finalement me gratifie d’un «Vous savez mieux que moi, écrivez !».

Il ma fallut un effort certain pour résister à cette marque subtile de séduction. Un effort qui consistait à penser que le savoir n’était pas en l’occurrence de mon côté, mais du sien.

Je passe sur les évènements plutôt épiques de ce jeu où angoisse et séduction firent la valse quelque mois.

Au bout du compte, M. fit un travail très intéressant. En route, elle avait compris que sa panne dans l’écriture relevait de ce qu’à l’autre elle imputait tout le savoir sur ce qu’elle même avait à savoir.

ECRIRE RELEVE DE L’ACTE

Ecrire, c’est dire mais aussi trahir l’aune de silence qui auréole nos vies et nos histoires. En ce sens écrire, c’est aussi prendre le risque d’assumer noir sur blanc ce qui frange l’impossible à dire,. Ecrire c’est donc un choix et une responsabilité, de refuser de se rendre à l’irréprésentable.

Roland BARTHES disait dans sa leçon inaugurale au Collège de France «C’est ce refus, peut être aussi vieux que le langage lui même, qui produit dans un affairement incessant, la littérature».

L’écriture est toujours compromis entre liberté et souvenir.

Elle est «liberté souvenante» poursuit Barthes, «qui n’est liberté que dans le geste du choix, mais déjà plus dans sa durée».

En somme l’écriture participe de l’acte. Elle inaugure chaque fois une énonciation nouvelle et assume dans le même temps la part perdue du dicible.

En cela l’écriture est trace de liberté mais aussi de mémoire. Elle cerne ce qui de l’être ne peut rentrer dans le discours. Elle ravine les ères de jouissance où l’homme se perd dans sa solitude. Car l’écrit marque, il s’adresse à quelqu’un, il est lisible, visible, déchiffrable, il se perd parfois, mais toujours arrive à destination.

L’écriture est l’instrument du dire et du lire, elle est toujours signe d’un sujet pour un autre. Charge à chacun d’y trouver son pupitre ou son clavier.

**Annick RELIER**

Psychanalyste

Publicité

**FORMATION A LA SOPHROLOGIE**

ParVéronique ROUSSEAU Masteren Sophrologie

A raison de 6week-ends
  
paran sur2 ans.
  
Certificatd’Etudes
  
Supérieures

délivré par la
  
SOCIETE FRANCAISE
  
DESOPHROLOGIE.

*Renseignements:
  
Madame ROUSSEAU
  
43. Rue Duhesme
  
75018 PARIS
  
Tél. 42.59.20.81*

*23*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993



*«*

*"Seigneur, quedoisj Dieurépondit : "Ecris la destinée de toute chose jusqu’à la fin dumonde" Et la plume écrivit tout ce qui est et tout ce qui doit être jusqu’à la fin des temps.» Le Coran (?)*

*24*

L’écrituœestmilitanteplus

que laparole. Elle est

subversive et même lorsque

son contenu est

réactionnaiœ. Qui écrit

passe une étape nouvelle

dans l’actedepensée.

J’ai eu l’avantage de fréquenter quelque temps Georges Pérec (Voir les références bibliographi­ques en fin de texte) dans la période où il écrivait(1). Cette rencontre a été primordiale dans la façon de gérer mon écriture et j’aimerais, ici, en rendre compte.

J’ai été longtemps tenté de rejoindre Oulipo (2) et je me suis livré avec délices à certains exercices qu’il proposait.

J’en ai même inventé pour mon propre compte.

Le tout dernier exemple de travail sur l’écriture auquel je me suis astreint, a été le difficile exercice accompli pendant presque deux ans et, de façon assez régulière, d’écrire des morceaux d’une pièce de théâtre. Ceci n’était pas un but en soi, mais seulement un exercice d’assouplissement de l’écri-ture, comme ailleurs le pianiste qui fait ses gammes, ou le gymnaste qui fait ses exercices d’assouplisse-ment, ou le danseur qui travaille à la barre : il faut être particulièrement doué pour donner la parole à des gens qu’on imagine sur une scène de théâtre, même si l’on est porté par un sujet. Pour toute cette période, qui n’était que d’exercice, j’avais choisi de tenter de réhabiliter Caïn. Je devais être moins doué que le pianiste ou le gymnaste, je n’ai jamais été capable de terminer cette pièce parce que je n’ai pas

su donner la parole à des personnages différents au-delà de deux ou trois répliques.

Depuis des années j’écris, avec beaucoup de diffi­cultés et presque page par page, une sorte de roman philosophique qui constitue un double pari :

1. un pari épistémologique. Il s’agit, en effet, pour casser les représentations binaires ou dichotomi­ques de notre pensée terrienne, de faire le récit de voyage d’un explorateur des temps à venir qui re­vient d’une planète où il faut être trois pour faire un enfant ; non point, un homme, une femme et un troisième, mais bien trois sexes différents et, en partant de cette idée que si nous fonctionnons en binaire c’est parce qu’il y a deux sexes sur cette terre-ci, et il me plaît d’imaginer un monde ternaire ou trinitaire avec toutes les conséquences sur la vie psychique, sociale et sur une nouvelle épistémolo­gie ;
2. mais le second pari, c’est celui de décrire ce monde à trois sexes dans une langue qui n’en a que deux : je ne vous dis pas les contorsions auxquelles je dois m’astreindre pour rendre compte des réalités de cet autre monde.

Pendant quelques années j’ai accompagné une bien chère amie, Michèle Reverbel (3), qui fut l’une des premières écrivains publics, dans la vallée du Rhône, et qui anime, depuis déjà fort longtemps, des ateliers d’écriture. C’est elle et moi qui avions projeté d’ouvrir une de l’écriture qui aurait été à la fois une sorte d’exposition permanente de tous les moyens de l’écriture (outils pour écrire et supports de l’écri-ture : plumes et papiers) et de toutes les façons d’écrire. Michèle voulait aussi y installer un atelier permanent d’entraînement à l’écriture pour ceux qui éprouvent une grande difficulté à saisir par l’écrit les pensées fugitives ou les élaborations intellectuel­les, les émotions, les sentiments, etc.

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Dossier : l'artd'écrire

J’ai toujours dans mes cartons un projet complé­mentaire à celui-ci qui deviendra, peut-être un jour, un livre sur l’écriture comme on n’en a jamais fait : je veux seulement y exposer, à partir de la seule langue française, les différentes écritures codées qui sont d’usage si fréquent que n’importe qui, vraiment n’importe qui, peut reconnaître : j’en ai déjà repéré 287. Il s’agit d’écritures aussi diverses que :

- le code pénal et les consignes de sécurité dans un ascenseur,

- la liste des commissions et un livre d’amour,

- un texte extrait de la Bible et le commentaire d’une formule chimique,

- un article d’un journal, l’Equipe, sur un parcours de golf et les commentaires qui accompagnent un billet d’avion,

- le texte d’une page d’un livre d’histoire et la publicité d’un produit de beauté dans un journal féminin.

Je n’ai pas la place, ici, pour énumérer seulement les, déjà, 287 textes repérés, mais je veux bien mettre au concours les résultats de l’exercice que vous feriez, d’en repérer vous mêmes déjà 286.

De fait, et malgré tous les efforts consacrés depuis probablement plus de 50 ans à écrire pour le plaisir, et je laisse ici ce sur quoi je reviendrai plus loin, qui est l’écriture professionnelle, je reste un piètre écri­vain et, j’en suis d’autant plus certain que je sais ce que j’éprouve à la lecture des autres.

Je me suis longtemps illusionné sur mes capacités à écrire parce que, tout petit, à l’école primaire j’étais souvent le premier avec une très bonne note en dans lesquelles je brillais par mes idées originales. Les du secondaire m’ont bien valu quelques bonnes notes, mais aussi quelques déceptions liées à trop d’originalité cette fois-ci.

Un peu plus tard, libéré des contraintes scolaires, j’ai pendant et au-delà de mon adolescence, écrit de la poésie. A cette époque Jacques Prévert avait libéré le texte de ses régularités et de la tyrannie de la versification et tout un chacun pouvait enfin écrire de vraies poésies métaphoriques.

Le seul canton de mon écriture, où celle-ci me plaît davantage, c’est celle à lecteur unique que repré­sente la correspondance amoureuse. J’ai été, là, généralement porté, mieux encore, exalté, par le rapport que j’avais avec l’autre et il met arrivé de regretter parfois de n’avoir pas un lectorat plus important, car je n’ai pas fait qu’y exprimer des sentiments, et j’ai trouvé souvent dans ce mode de relation de quoi soutenir bien des projets, et sur le plan professionnel même.

L’écriture professionnelle s’est située en deux temps pour ce qui me concerne.

J’ai d’abord écrit, comme assistant de service so­cial, des textes courts dans des dossiers (des compte-rendus de visite, des appréciations, des compte-rendus d’examen), et des textes plus longs, par exemple des rapports de synthèses et surtout, mais plus rarement, des textes de projets. Dans cette même période j’ai beaucoup milité aux plans politi­que, syndical ou des associations professionnelles ou para-professionnelles, et j’ai là, encore, beau­coup écrit, des textes peut-être un peu plus inspirés.

J’ai dû, entre deux, commettre successivement deux thèses qui m’ont beaucoup passionné :

- la première sur Les Annonces Matrimoniales du Chasseur Français, sous-titrée ,

- la seconde (une thèse de doctorat) m’a fait beau­coup écrire sur .

Vous imaginez le nombre de fois que j’ai pu enten­dre, depuis que j’ai terminé et soutenu ce travail, qu’évidemment on ne pouvait sur le silence qu’accu-muler des pages blanches. J’ai pourtant découvert que le silence n’était là que parce qu’il y avait eu la parole pour le rompre et pour le nommer. J’ai conclu que la parole était tout de même meilleure que le silence, puisque cette thèse était rédigée et, qu’après tout, l’une des premières fonctions de l’écriture était de saisir la parole y compris du silence.

Plus tard, j’ai dû écrire comme chercheur : des projets, des compte-rendus de recherche, des arti­cles, des morceaux de livre, etc. Une grande part de ceux-ci portait, eux aussi, sur des objets qui avaient à voir avec la profession de service social. D’autres, plus centrés sur certains objets sur lesquels j’ai travaillé : l’exclusion, l’alcoolisme, la maladie, il m’est arrivé d’être porté, là encore, par mes motiva­tions.

Il est bien vrai que je n’ai jamais atteint dans l’écriture le niveau d’abstraction et/ou de complexification avec lequel je vois de très nombreux collègues élaborer des discours savants qu’il m’arrive même, parfois, de ne pas comprendre et je n’ai pas réussi à déterminer, jusqu’à maintenant, lequel d’entre nous était un moins bon chercheur :

moi, que je redécouvre à chaque fois incapable d’écrire comme ces gens-là,

lui, que je ressens comme désireux d’écrire de façon différente de moi.

Je n’ai cependant pas encore réussi à écrire un livre à moi tout seul.

L’écriture est militante plus que la parole. Elle est subversive et même lorsque son contenu est réac­tionnaire. Qui écrit passe une étape nouvelle dans l’acte de pensée. Ecrire c’est plus que parler. La

*25*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Dossier : l'artd'écrire

*26*

plupart du temps il ne reste pas trace dans l’écriture des hésitations, des silences, des corrections, des reprises, auxquels on n’échappe pas pendant qu’on parle, sauf sur le brouillon . L’écriture est nette et vous ne verrez pas, ici, en ce temps précis où je dicte (comme si j’écrivais) tous les temps dont est coupé le texte : le texte est propre, net, sans ratures, sans ajouts.

Il y a , puis , puis , mais il n’y a pas d’écriture avant la lecture ou, alors, le serpent se mord la queue ; on passe de lire à écrire et d’écrire à lire. Ceux qui ont une grande bibliothèque devraient être découragés d’écrire et, pourtant, se sont généralement ceux qui écrivent le plus (ma bibliothèque est immense et, je devrais plutôt dire, mes bibliothèques sont nom­breuses : pourtant je n’écris pas assez, on me le reproche toujours et je m’en veux à moi-même). L’écriture a plusieurs fonctions :

- elle réduit la réalité à l’enchaînement des mots, elle concrétise la saisie par la pensée organisée du réel, polymorphe, chaotique et polysémique,

- elle approfondit toute chose : c’est vrai tout autant de la littérature philosophique que du texte porno­graphique : écrire c’est, quoi qu’il en soit des apparences, toujours aller plus loin,

- elle conscientise plus que la parole car derrière toute écriture il y a un second degré : ce n’est pas par hasard si c’est qui a donné naissance au mot.

Mettre en écrit, c’est mettre en durée, bien qu’il ne soit pas tout à fait vrai que et que seuls .

Il m’a fallu découvrir que je n’étais pas prisonnier de ce que j’ai écrit et, qu’au contraire et d’abord, l’écrit était libérateur.

J’ai aimé trouver des paradoxes dans l’écriture, voire des contradictions, soit qu’une écriture en annule une précédente, soit que dans le même texte une contradiction soit présente.

Depuis plusieurs années notre revue, Paroles et Pratiques Sociales, caresse l’idée d’être celle qui éclairera la voie qui mènerait à cet objet auquel nous voudrions tous contribuer : la culture profession­nelle. Nous avons, en effet, l’intuition que la somme d’écritures accomplie par un groupe relativement important de professionnels du travail social consti­tue un trésor culturel de très grande importance et hautement significatif.

De même qu’il y avait une culture professionnelle chez le conducteur de la locomotive à vapeur, dont nous avons tous gardé la représentation qui nous en a été donnée dans de nombreux films où l’on voit ce travailleur, une burette et un chiffon à la main en train de soigner les rouages de sa machine, il y aurait une

culture professionnelle propre au travail social et qui serait faite à la fois des et des , celles-ci étant, non pas comme chez notre confrère le des paroles verbales, mais des paroles écrites. Il serait intéres­sant de faire le recensement de tous les gestes professionnels des différents praticiens du travail social et des autres intervenants sociaux (les univer­sitaires d’un côté, les bénévoles de l’autre), on établirait le dictionnaire complet de ces gestes et de ces pratiques, leurs significations, et d’un autre côté on ferait l’inventaire des nombreux types de textes auxquels sont soumis les professionnels depuis les mémoires de fin d’étude jusqu’aux thèses de docto­rat en passant par les innombrables rapports ou articles de presse, etc. etc.

Il serait alors intéressant, par le biais d’une macro-analyse de contenu, de rendre compte des théma­tiques, des écoles, des courants de pensée et de toutes les théories et/ou idéologies qui meublent cet ensemble extraordinairement séculaire, vivant et polymorphe.

Je n’en écrirai pas plus sur mes propres écritures. Dans mon métier de chercheur (en service social) il faut écrire beaucoup, plusieurs centaines de pages par an longuement énumérées dans un rapport d’activité bi-annuel, mais les exigences et les pres­sions conduisent parfois à écrire un peu trop vite et pas très bien. Heureusement, il me reste d’autres écritures, celle où je délivre mes affectivités, mes émotions, mes implications et celle où je parle de moi-même et parfois à moi-même. Ceci ne veut pas dire que je dédaigne l’autre écriture, la scientifique, mais hélas les contraintes de production, les exigen­ces normatives, les conventions, les stéréotypes pèsent tellement sur cette autre écriture que l’on y perd beaucoup de plaisir sauf à écrire, là encore, de façon un peu subversive.

**Michel TALEGHANI**

Assistant de service social, Chargé de recherches INSERM,

Affecté au Centre Charles Richet des Dysfonctions de

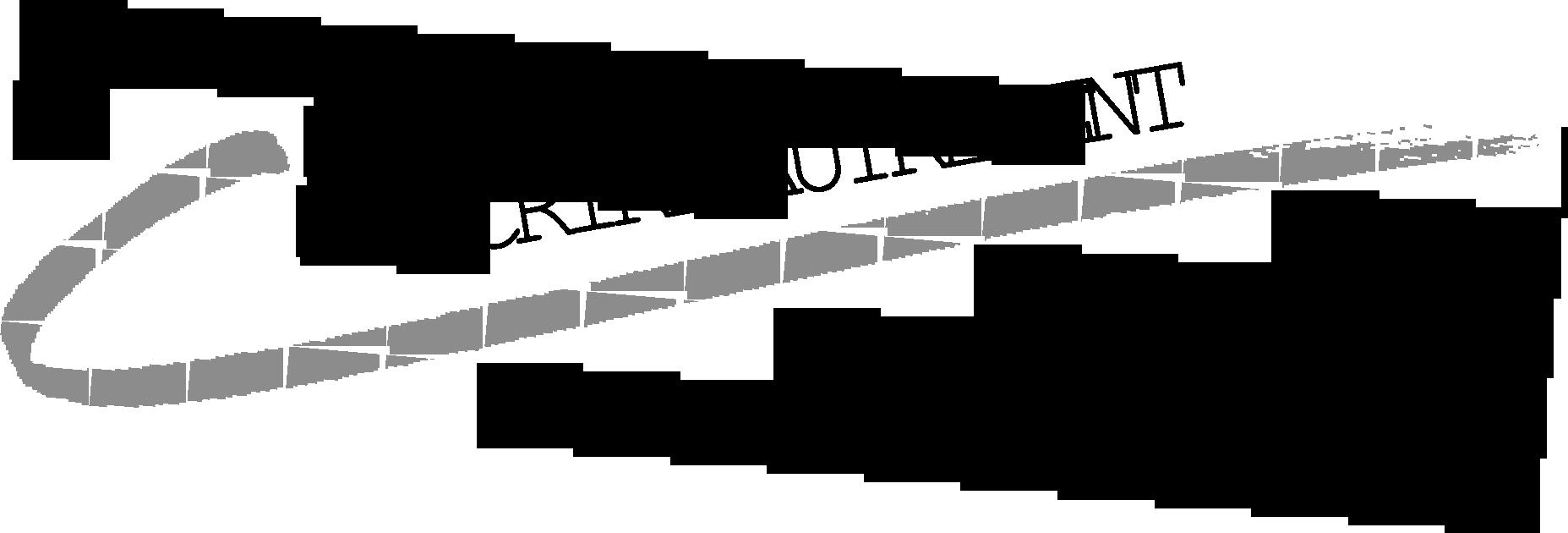
l’Adaptation à l’E.H.E.S.S.

1. PEREC G. *La vie mode d’emploi*. Paris, Hachette, 1978, 700 p.
2. OULIPO *La littérature potentie****l****e*. Paris, Gallimard, 1973, 306 p. Voir aussi OULIPO (présenté par J. Roubaud) *LaBibliothèque Oulipienne*. Genève-Paris, Slatkine, 1981, 367 p.

Voir également OULIPO *Atlas de littérature potentie****l****e*. Paris, Gallimard, 1981, 432 p.

1. REVERBEL M. *Clément Porre. Lettres à Michèle Reverbel*. Seyssel (01420) Editions Comp’act. 1992, 118 p.

PEPS no 44 octobre-décembre 1993



Connaissant la pratique quotidienne de Georges Lapassade\* sur l’écriture, nous sommes allés à sa rencontre pourparler avec lui de son rapportàl’écriture.

*PEPS: Quant est-ce que tu as décidé d’écrire, sur­tout de le faire autrement ?*

Georges Lapassade : J’ai commencé à chercher une autre forme d’écriture peu avant les évène­ments de mai 68. Jusqu’à là, j’avais utilisé l’écriture comme font tous les étudiants pour leur mémoires universitaires pour ma thèse, pour quelques articles et pour un ouvrage intitulé» Groupe, organisation, institution» paru en 1966.

En 1967, Dominique De Roux , directeur de la revue, Les cahiers de l’HERNE» : m’a demandé d’écrire sur l’écrivain Victor Gormbrowicz que j’avais connu au centre culturel de Rayaummont. Son thème central était celui de l’inachevement qui était aussi celui de ma thèse, de l’immaturité. Je l’ai rencontré, puis j’ai perdu mes notes et j’ai reconstitué de mémoire et écrit ce que je savais de lui. J’ai disposé mon texte sur deux colonnes , j’ai tenté de faire plus “littéraire” que dans mes écrits antérieurs, cela me paraissait exigé par le sujet traité et par la revue qui me publiait. C’etait nouveau pour moi et j’y ai pris un certain plaisir.

Puis il y a eu mai 68, qui a été véçu par certains d’entre nous comme une autorisation de parler de soi.

En 1969, à Rabat, j’ai essayé, sans y parvenir, d’écrire l’histoire vrai d’un jeune blessé presque mortellement sur un chantier par un copain qui voulait lui voler sa petite valise de linge. Un peu plus tard, à Tanger, j’ai rencontré Jean Genet, que je connaissais déjà. Je lui ai parlé de ce texte que je n’arrivais pas à écrire. Finalement, j’ai écrit une sorte de texte poétique de cette histoire et j’en ai fait un chapitre du “bordel andalou « une sorte d’autobio-

graphie mélangé de textes poétiques, que j’ai fait paraître en 1970.

*PEPS: Est-ce qu’on peut considérer que «Le bordel andalou» marque le passage d’une écriture acadé­mique, «scientifique» à une forme d’écriture plus personnalisée ?*

G.L.: Oui, mais pas tout à fait ! J’ y ai pris le ton d’une fiction. Par contre, j’ai pris le ton du récit autobiogra­phique dans *L’ arpenteur*, un livre consacré, toujours en 1970, à l’analyse institutionnelle de l’université de Montréal.

*PEPS: Quels a été l’acceuil des tes pairs à ces ouvrages d’une écriture plus personnalisée ?*

G.L.: *Le bordel andalou* m’a fait du tort sur le plan académique: lorsqu’on refusait de m’inscrire sur la Liste d’aptitude à l’Enseignement supérieur, un des arguments utilisés par un membre de la commission de philosophie consistait à dire, en montrant ce livre: «voyez ce qu’il écrit!». Le syndicat autonome (d’extrème droite) en a publié des extraits à ce moment-là, avec un commentaire particulièrement hostile.

*PEPS: En quoi l’écriture peut-elle être thérapeutique pour ceux qui la pratiquent?*

G.L.: En écrivant je faisais - et je fais toujours - ma “thérapie”, une sorte d’auto-analyse permanente. C’est un travail qui prolonge ma psychanalyse. Quand tu te mets devant une machine écrire, ou devant une feuille blanche avec ton stylo, tu dois choisir tes mots. Le fait de passer par les mots, ça calme déjà, ça t’objective, c’est ton thérapeute: l’écran de l’ordi-nateur ou la feuille de papier. Cette blancheur te renvoit à toi-même, te transforme. Quand j’écris dans mon Journal quelque chose comme: “en ce moment-ci j’éprouve une grande difficulté à écrire mon itinéraire de recherche”, le fait d’avoir écris cela calme mon angoisse, elle est objectivée, je peux la lire et tenter de la dissoudre.

*PEPS: Cela concerne t’il seulement ce qu’on appelle un journal intime ?*

G.L.:Faut-il vraiment séparer les genres? *L’Afrique fantôme*, de Michel Leiris publié en 1934, est un

*27*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Dossier : l'artd'écrire

*28*

journal de recherche. Dans le cadre de la Mission Dakar- Djibouti, au début des années 30, il a ob­servé, par exemple, des rites de possession. Il les décrit avec un style particulièrement beau, qu’on dira “littéraire”, et en même temps, dans ce journal, il raconte ses rêves. Est-ce pour autant un journal intime? Leiris avait été étudiant de Mauss qui avait une conception plus académique du journal de route en ethnologie, il le voyait comme un recueil de notes de terrain et de fiches. Leiris n’a pas appliqué à la lettre les recommandations de Mauss .

Le journal de Malinowski qu’a publié en partie sa veuve où il parle de sa sexualité, sa solitude, sa maladie, ses pulsions racistes, ses rêves est très personnel, bien écrit, avec un souci littéraire évident, mais c’est aussi un journal de recherche, puisqu’il y parle de la vie quotidienne des Trobiandais avec lesquels il vivait à ce moment-là.

*PEPS: Peut-on considérer l’écriture comme un outil de la recherche?*

G.L.: Oui, par exemple, un sociologue, Jean Duvignaud a publilé les résultats d’une enquête effectué dans un village du sud Tunisien dans la préface de cet ouvrage, il dit que c’est en écrivant ce livre, à Paris, qu’il a vraiment “compris” Chebika. On pourrait penser qu’il avait compris en faisant des interviews ? Non, c’est en écrivant son rapport, c’est extraordinaire comme réflexion.

*PEPS: Après des années de pratique des journaux: intime et institutionnel, quelle théorie tu en as tiré ?* G.L.: Je n’ai pas de théorie à cet égard. Il faudrait interroger Remi Hess ou R.Lourau, ils ont publié des travaux sur ce sujet. Moi, je tiens mon journal régulièrement, ou presque, il m’arrive de l’écrire dans le métro et de le transcrire ensuite, avec des modifications. En ce moment, je tiens un journal sur ma tentative d’écrire une autobiographie profes­sionnelle, un “itinéraire de recherche”. J’écris ainsi, depuis des années, des milliers de pages qui ne pourraient pas être publiés sous cette forme. Je perds très souvent ces pages... Parfois, j’écris comme si j’allais être publié un jour, mais je sais bien que ça n’est pas publiable. Lorsque j’écris, je le fais rapide­ment, c’est souvent répétitif, du moins je le suppose car je ne relis jamais ces textes. Ils vont dormir dans mes cartons, dans mes disquettes, ce n’est pas très satisfaisant, mais...

*PEPS: R.Lourau dans son ouvrage «Journal de recherche» parle d’une certaine tendance au débor­dement intimiste-diariste dans le monde «universi­taire ou scientifique» comme signe d’une crise. Qu’en penses-tu ?*

G.L.: Ce qui est curieux pour notre petit courant institutionnaliste, c’est que l’analyse institutionnelle

ne portait pas en elle, au niveau théorique, l’exi-gence de tenir les journaux. Lourau est de formation initialement littéraire, son premier projet de thèse était sur le surréalisme. C’est une sensibilité de type surréaliste qui a conduit Lourau, mais aussi d’autres institutionnalistes, à pratiquer le journal et à en théoriser l’usage. Mais traditionnellement, la prati­que du journal de recherche était liée à l’ethnologie et non à la psychosociologie dont l’analyse institu­tionnelle est la fille (il y a quelques exceptions, comme *Le travail amoureux*, de Max Pagès). Les sociologues, en général, ne tiennent pas (ou en tout cas ne publient pas, ou rarement) des journaux de recherches. Or, l’analyse institutionnelle a plutôt tendance à se définir comme une sociologie; mais elle a rempli un moment le vide produit, en sociologie justement, par l’absence, en France, d’un courant qui accepterait l’intervention de la subjectivité dans la recherche (ailleurs, par contre, on trouve cette pratique, en particulier chez les interactionnistes).

Les institutionnalistes sont restés minoritaires, et même isolés, plutôt méconnus, il leur manquait la légitimation que pourrait apporter la mise en relation d’un courant voisin et plus puissant comme le cou­rant américain du fieldwork où la publication des journaux de recherche en sociologie est assez fré­quente et mieux légitimée par une déjà longue tradition...

*PEPS: Tu veux dire que le positivisme conserve le pouvoir?*

G.L.: En France, oui, en particulier dans les Scien­ces de l’éducation. Pour s’en convaincre, il te suffit d’essayer de lire la Revue française de pédagogie: quel calvaire ! Quel cauchemar ! Mais ça répond certainement à des attentes, à ce que demande un certain public. Je serais très étonné si une revue de ce genre acceptait de publier des autobiographies vraiment hors-norme...

*PEPS: Quel est l’espoir pour cette forme d’écriture ?*

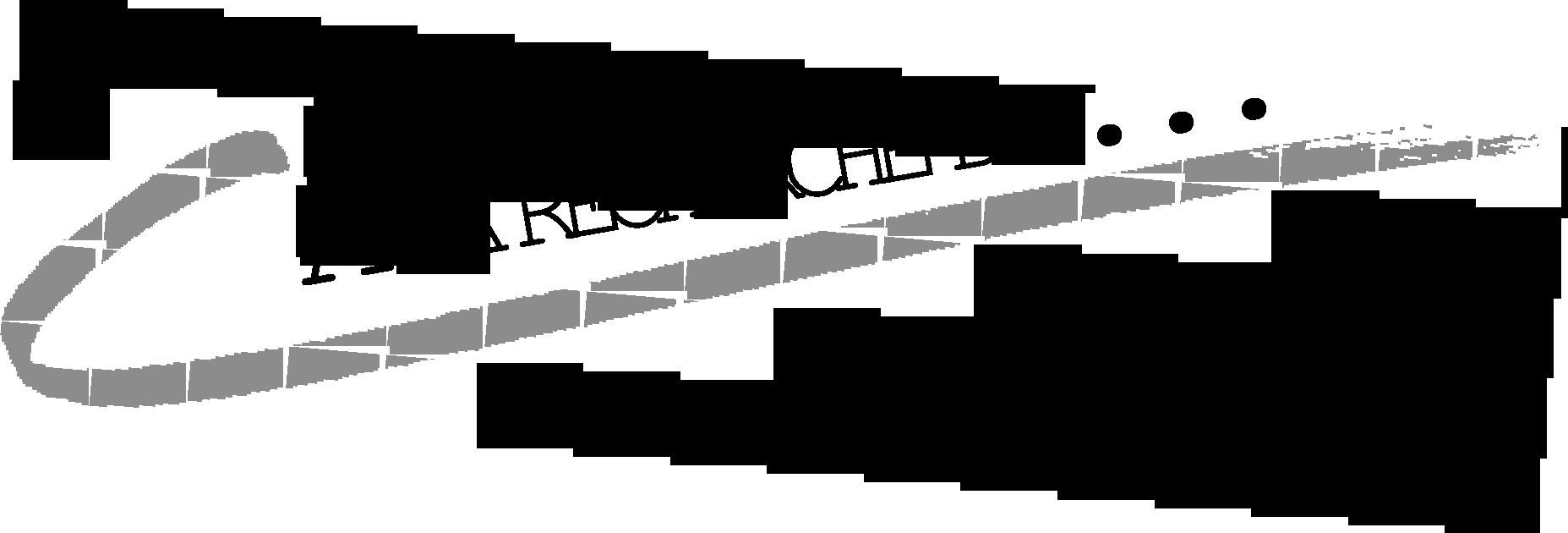
G.L. : Il y a un espoir de rencontrer un petit public, comme pour toute écriture minoritaire. Et il importe que quelque chose existe en marge de l’écriture académique et “savante”. Mais un renversement, à terme, dans la pratique des gens qui travaillent dans les sciences sociales me paraît peu probable, sur­tout en France et dans les pays latins.

**Georges LAPASSADE**

**Interviewé par Damien MABIALA**

\* Georges Lapassade est psychosociologue, ethnologue et philosophe. Il est né le 10 mai 1924. Agrégé de l’Université, docteur es-lettres (1963). Professeur emérit en Sciences de l’éducation à l’Université de Paris VIII et d’ethnologie à Paris VII. Il a publié une vingtaine d’ouvrages et des nombreux articles. Il est l’un des fondateurs du courant sociolo­gique appelé : Analyse Institutionnelle.

PEPS no 44 octobre-décembre 1993



L’utilité, larichessede

l’écriturene font, pourmoi,

aucun doute. Elle est une

façon de dire, de se dire, et,

en même temps, un moment

deréflexion.

Mais, malgré une conviction profonde, je n’en reste pas moins, beaucoup trop souvent, déserteur de cette pratique.

Pour cela, je voudrais relater, brièvement, mon expé­rience, ma rencontre avec les mots. Pourquoi j’écris, ou, tout simplement, au nom de quoi, j’écris, de qui, peut-être... Son origine, je la vois dans les moments passés avec la lecture. Ce «nul part ailleurs» où mon imaginaire a puisé ses substances vitales, son poi­son dont il était vain de vouloir me passer...

Noyé dans les textes de LOVECRAFT, SHELLEY, DOYLE... qui alimentaient mes peurs, mes angois­ses que je m’évertuais à ne jamais réfréner.

L’écriture est venue après, un peu comme un acte manqué. Ce n’était pas moi qui écrivait, mais quel-qu’un d’autre...

La poésie était là, comme une maladie passagère qui, à chaque moment, me disait la profondeur de mon être, ses déchirures, ses ouvertures, ses intéri­eurs oubliés. Un appel de très loin jusqu’ici, jusqu’à moi, où je restaurais quelque chose de moi-même, sans, toutefois, ne jamais atteindre la plénitude de mon désir.

Mais, la satisfaction était là.

Beaucoup de personnes voyaient dans cette produc­tion une certaine aisance facilité d’expression et m’enviaient même.

Pourtant, cette écriture narcissique n’était faite que pour me plaire et allait devenir, dans ma vie d’étu-diant, un lourd handicap.

L’écriture instituée, dont je dois être l’auteur, est, pour moi, presque l’antithèse du plaisir.

Elle est une demande qui ne vient pas de moi, d’où émane, de suite, le sentiment d’une contrainte. Non pas qu’elle soit un arrêt de jouissance... Sim­plement, il est difficile de passer d’une écriture pulsionnelle à une écriture exigeant un travail im­portant de conceptualisation, voire de théorisation.

L’écriture est castratrice... Y retrouver un peu de ce plaisir perdu, c’est réapprendre à écrire dans le sens du travail bénéfique pour soi, un travail cons­tant entre soi et l’environnement.

La connaissance, le savoir, peuvent, peut-être y répondre...

Il y a, en eux, le reflet d’un esprit qui interroge. C’est cet état de curiosité qui est, pour moi, à cultiver constamment.

L’écriture, en ce sens, crée un cadre symbolique, car elle pose les limites à l’imaginaire et permet une lecture de sa pensée.

Je ne veux pas dire que l’écriture soit le seul accès à la compréhension d’une chose, à l’humanisation d’une pensée, mais que, dans la symbolique qui lui est propre, elle le permet.

Signifier, écrire, c’est aussi se détacher de la chose dont on parle, de s’en éloigner, peut-être même, de se désafectiver de cette chose ; c’est avoir un regard autre, prendre en compte la part de l’affectif dans notre compréhension.

Peut-être, peut-on, ici, parler de l’éthique de l’édu-cateur car l’instituant n’est pas de l’écriture, mais de l’écrivant.

Aujourd’hui, dans le désir de préserver une curio­sité la plus permanente dans mon travail d’éduca-teur, j’ai ouvert un journal de bord.

J’y écris ce qui m’étonne, me dérange, ce qui, en outre, m’enrichis, tend à m’équilibrer, à combler mes lacunes.

C’est peut-être de cette façon que j’arrive à conce­voir une place pour l’écriture dans mon travail.

Le journal est un repère, un tiers régulateur qui me fait prendre en compte ma responsabilité, ma place d’auteur et d’acteur dans mon travail quotidien.

**Laurent DEFOSSE**

Educateur en Formation

*29*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Relationéducative

**CASINO RURAL**

Approcheethnographiqued’unJeuclandestin

surun quartierdeGrenoble

*L’observation que je présente dans ce texte a débuté, à la suite de trois jours de formation espacés chaque fois d’un mois avec un formateur de l’I.R.E.P. (Institut de Recherche en Epidémiologie de la Pharmacodépendance) : le travail de rue vu sous l’angle ethnographique.*

*30*

Après avoir approché les données historiques et méthodologiques de l’ethnographie, nous avons dé­gagé un sujet d’observation sur nos propres lieux de travail.

En ce qui me concerne, Educa-trice Spécialisée sur le quartier «J» depuis plus de 3 ans, j’ai choisi d’étudier un de ses « phénomè­nes » : le jeu de dés appelé aussi **la passe**: un certain nombre de jeunes se regroupent dès les beaux jours sur la place centrale du quar­tier - ou dans les entrées d’immeu-bles quand il pleut - pour jouer de l’argent aux dés.

Ce sujet recouvre également un questionnement actuel sur les éco­nomies ou les fonctionnements parallèles et clandestins des quar­tiers.

La méthode ethnographique me donnant des éléments théoriques pour mener à bien cette observa­tion, j’ai donc choisi « trois outils » nécessaires au repérage de la si­tuation puis à l’observation en elle-même, c’est-à-dire :

- l’observation périphérique du groupe

N’ayant jamais approché le groupe pendant les temps de jeu car les jeunes ne sont absolument pas disponibles à la discussion à ce moment-là, cette distance m’a paru

la plus appropriée pour regarder sans paraître intrusive, mais aussi pour d’autres raisons : c’est un jeu clandestin, la place de l’éducateur y est donc délicate et je n’ai jamais vu de femmes jouer, ce qui rendait mon approche encore plus diffi­cile.

- Les entretiens non directifs

J’ai pu parler avec les jeunes, joueurs et non joueurs que l’équipe de Prévention connaît bien et qui m’ont donné des informations sans se sentir menacés. Ils nous ont de plus « introduits » dans le groupe.

- Les conversations informelles

D’autres jeunes et moins jeunes du quartier, une fois qu’ils ont su que je m’intéressais au jeu - et cela est allé vite,- sont venus me l’expli-quer d’eux-mêmes, ou me dire tout simplement ce que cela représen­tait pour eux.

Je n’ai pas rencontré de problème dans la collecte des données, en utilisant ces « trois outils ». Les jeunes habitants se sont mon­trés coopératifs et intéressés par ma recherche. Je leur ai expliqué que la formation en ethnographie me permettait de comprendre mieux ou différemment la réalité et l’ambiance du quartier.

C’est à partir de ce que ces jeunes m’ont apporté et des notes prises durant les mois de Mars et d’Avril 93 que j’ai construit cet article.

**PETIT HISTORIQUE DU QUARTIER ... ET DE LA PASSE**

Le quartier « J » a été construit dans les années 60 à Grenoble pour accueillir des rapatriés d’Afri-que du Nord.

Ce quartier est encadré par deux autres :

- le premier quartier A accueillait et accueille toujours une population à dominante gitan,

- le second, le quartier B était en­core à l’époque un quartier rési­dentiel où les cités n’avaient pas encore été construites.

Les données historiques que l’on m’a données font remonter la pra­tique de la passe au début des années 70 dans une rue séparant le quartier « J » du quartier B.

A cette époque le jeu se déroulait entre adultes d’origine italienne et gitane, et quelques jeunes seule­ment venaient parfois s’y inclure. Ils se cachaient pour jouer « et étaient même parfois armés ».

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Relationéducative

Les rapatriés ne se mêlaient pas à ces jeux.

Les années 75 - 76 correspondent à un renouvellement de la popu­lation du quartier « J » : beaucoup de « pieds noirs » partent s’instal-ler ailleurs et des familles maghré­bines les remplacent. Avec ces changements une nouvelle géné­ration des 18-20 ans émerge et P. (35 ans) situe là les premiers jeux de passe sur le quartier J. D’abord dans les caves, puis après leur fermeture pour cause de dé­gradation, squatt, délinquance sur la place.

« A cette époque, tout le mondre brûlait, flambait ». Apparemment, de grosses sommes circulaient, de nombreux jeunes vivaient de larcins et avaient beaucoup d’ar-gent sur eux.

Le jeu semble avoir été plus impor­tant alors, non seulement en prati­que mais en argent joué.

«Maintenant il n’y a plus l’argent qu’il y avait à l’époque, du coup, ce sont des passes de misérables » dit-il.

**LA REGLE DU JEU DE LA PASSE (DITE PASSE ANGLAISE)**

- Le jeu se joue avec deux dés de taille normale.

- Il faut avoir de l’argent liquide, «de la fraîche », sur soi pour pou­voir y participer.

- Les joueurs se passent les dés dans le sens inverse des aiguilles d’une montre.

- Le premier qui pose sa mise par terre débutera.

. S’il pose par exemple 50 Fr, celui ou ceux qui veulent suivre doivent recouvrir cette première mise en la doublant.

. S’il y a un seul joueur en face qui pose 50 Fr on dit qu’il fait banco, mais il peut y en avoir deux qui posent 25 Fr ou 5 qui posent 10 Fr etc.

- Le premier joueur lance les dés. Si les combinaisons 7 ou 11 sor­

tent au premier jet le joueur rem­porte la mise et peut relancer.

- Si ce sont deux As ou deux Six qui sortent, le joueur perd : il fait « une baraque ». S’il veut rejouer et gar­der les dés en main il doit poser de nouveau une somme d’argent su­périeure ou égale à la première mise s’il veut

- Si la combinaison est autre que celles déjà citées, le joueur ne gagne ni ne perd Mais s’il veut gagner. Il doit jeter de nouveau les dés pour retrouver les mêmes chif­fres.

- Si les combinaisons 7 ou 11 sor­tent au 2e ou 3e jet ,« baraque » ! Le joueur perd quelles que soient les mises qui peuvent aller de 10 Fr à 20.000 Fr et plus.

- La règle de la passe est immua­ble : « le type qui vient jouer même de l’extérieur du quartier, il la con­naît » affirment les jeunes.

- Un autre jeu à trois dés se joue avec d’autres règles : la Barboute.

**LES LIEUX DU JEU**

Si au « début » comme on l’a déjà vu la passe se jouait dans une rue puis dans les caves, aujourd’hui elle se passe sur la place centrale du quartier ; plutôt dans les coins sablonneux, là où le sol est lisse pour que les dés ne soient pas déviés ou qu’ils fassent des « cas­sés ».

Quand il pleut ou à l’automne le jeu se déroule aussi à l’entrée des « montées » ce qui entraîne par con­tre plus de protestations de la part des locataires. Les dessous de reverbères sont aussi des endroits stratégiques, car certaines passes peuvent durer toute la nuit : « les passes peuvent se jouer de 14 heures à 8 heures du matin. C’est un vice ».

M. (35 ans) grand joueur dit même que c’est un « casino rural » .

Cet été le jeu s’est déplacé la nuit dans un local associatif rebaptisé « Bouclar » pour l’occasion. Les dés étaient lancés sur le billard. Mais très vite dans ce lieu fermé, des problèmes d’alcool et de deal

sont venus se greffer, ce qui a provoqué sa fermeture.

Ces jeux de dés se passent à d’autres endroits de Grenoble, en ville, sur le quartierA et sur un autre quartier T. Mais les passes restent cachées, clandestines, de gros­ses sommes s’y jouent et d’après les jeunes de T, le jeu est plus lié à la grande délinquance (drogues, casses ...)

**LES JOUEURS**

Certains jeunes disent avoir com­mencé à l’âge de 10 ans dans les caves, avec des pièces de 20 cen­times. Mais « c’est un jeu d’homme » et aucune femme qu’elle soit jeune ou vieille n’entre dans le cercle : « elle le pourrait, mais c’est mal vu ».

«Les rouleurs sont des gens qui ne travaillent pas, mais aussi qui tra­vaillent, des adultes, des jeunes, des grands-pères ».

Et c’est vrai que lorsqu’on observe le groupe, surtout les samedis après-midi où le cercle est plus important qu’en semaine, on voit qu’il rassemble plusieurs généra­tions, mais aussi plusieurs origi­nes : gitans, français, maghrébins, italiens, portugais de plusieurs quartiers. Tous jouent ensemble. Le jeu et l’argent les rassemblent mieuxque rien ni personne ne pour­rait le faire.

En semaine, du moins dans la journée, le groupe est plus res­treint, composé surtout des 17/20 ans désoeuvrés que nous connais­sons mieux.

Il y a plusieurs catégories de joueurs :

\* les occasionnels, ceux qui savent et peuvent s’arrêter de jouer avant de trop perdre ou quand ils ont gagné.

\* les spectateurs qui parient sur ceux qui jouent à l’intérieur du cer­cle.

\* les spectateurs qui regardent, connaissent bien la règle mais ne jouent pas.

\* et puis les accros : ceux qui disent « il n’y a pas d’arrêt parce que c’est le vice ».

Leur nombre est variable. Le jeu peut commencer avectroisjoueurs

*31*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Relationéducative

*32*

et finir avec plus d’une vingtaine de personnes en rond autour de ceux qui roulent.

La durée du jeu est aussi variable : les après-midi de semaine, les passes sont rapides, elles se for­ment et se dispersent, le samedi par contre, elles rassemblent beau­coup de monde et comme on l’a vu peuvent durer plusieurs heures.

**L’ARGENT**

Il est ce autour de quoi tout tourne.

Ce qu’on en dit est éloquent :

- « la passe c’est un jeu d’argent »

- « il n’y a jamais de problème parce qu’il y a de bonnes règles : ou tu as de l’argent ou tu n’en as pas » et effectivement pour jouer il faut que chacun ait de l’argent liquide en poche, et le pose par terre quand son tour est venu.

- « La passe ce n’est pas un loisir ; les gens, ils se déchirent pour grat­ter de l’argent ».

Mais tous s’accordent à dire qu’ils gagnent rarement quand ils font le compte de ce qu’ils perdent (mais c’est comme dans tous les jeux d’argent !). C’est une drogue, on est hypnotisé par l’argent.

J’ai pu observer le début d’une passe, jouée avec des pièces de 10 Fr et dans le même temps un joueur se détourner du groupe pour compter une liasse de billets.

L’argent circule même si les jeu­nes disent qu’aujourd’hui à « J » ce sont des passes de clochard.

M. a 35 ans, il appelle la passe « la flambe ». Sa perte maximum a été de 7.000 Fr, deux salaires d’un coup.

« J’étais énervé, mais le lende­main c’était fini, par contre j’ai tenu ma parole et je me suis arrêté de jouer un an et demi ».

«S’il y a du fric, c’est toujours réglo : c’est le jeu qui est respecté pas l’homme en face ». Par contre « je ne jouerai jamais de l’argent con­tre quelqu’un que je respecte et que j’aime bien ».

L’argent a des origines diverses, lui aussi ; salaires pensions, retrai­tes, mais aussi vols et trafics di­vers.

Mais la passe ne semble pas être alimentée uniquement par de l’ar-

gent louche. Elle n’est pas en connection directe avec les « mar­chés à gauche » du quartier, les joueurs étant véritablement mé­langés.

Même si le jeu se déroule au vu et au su de tout le monde, un jeune m’a bien rappelé que c’était un jeu clandestin : « Les inspecteurs ils s’en foutent : « Attendez qu’on ait le dos tourné » disent-ils. Mais les képis eux ne s’en foutent pas ». Dans ce cas l’argent disparaît dans les poches et le groupe se dis­perse.

**LA SUPERSTITION**

La suspertision est très présente dans le jeu et fait se « chicaner » les joueurs entre eux. « Tais toi, tu me portes guigne ». Certaines personnes sont connues comme le ou les « guignards »du quartier, quel que soit ce qu’ils jouent, ils perdent.

D’autres sont les « sapins », ceux qui, parce qu’ils se trouvent der­rière un joueur qui perd sont char­gés de tous les pouvoirs maléfi­ques dont celui de faire perdre. « On peut aussi s’aider pour ga­gner en jetant les dés en direction d’un perdant ».

Ce jeu disent-ils n’est pourtant pas que du hasard. « Il faut connaître le vice, le hasard il fait tourner les dés mais il faut savoir aussi où les placer ! »

**PETIT LEXIQUE**

**Barboute** : jeu de 3 dés

**Baraque :** perdre en tirant les mauvais numéros

**Bobs** (ou bobbio) : les dés **Bouclar** : Petit « bouiboui », salle où l’on peut jouer

**Banco** : la mise est couverte par un seul joueur

**Cavale** : dés truqués

**Chicaner** : Pendant le jeu les jeu­nes discutent et se disputent sur tout

**Flambe** : (la) : Nom du jeu de dé décrit

**Fraîche** (la) : Argent liquide **Guignard** : celui qui n’a pas de chance au jeu

**Marché à gauche** : Vente sur le quartier d’objets volés

**Passe (la)** : autre nom pour le Jeu **Passe de clochar**d : ou de misé­rable, se dit quand la mise est faible

**Rouler** : autre nom pour jouer à la

passe

**Rouleur** : joueur de dés à la passe

**Sapin** : nom donné par les joueurs suspertitieux à quelqu’un qui porte la guigne

**PISTES DE
  
REFLEXIONS**

Sur le quartier « J », existent, comme sur tant d’autres, des acti­vités clandestines : drogues, mar­chés à gauche (vêtements, auto­radios ...) vols de voitures etc. L’équipe d’éducateurs connaît leur existence, les cotoie plus ou moins dans son travail de rue, en parle, avec les jeunes et les adultes.

La question qui se pose pour notre profession aujourd’hui est de sa­voir se situer tant physiquement que dans le discours face à ces phénomènes que l’on ne peut igno­rer mais dans lesquels on ne doit pas se laisser absorber non plus. Le Jeu de dés à « J », me semblait être une de ces activités.

La passe est une originalité du paysage de ce quartier où nous intervenons, mais face à ces re-groupementsdejeunes, nous nous trouvions démunis, nous ne sa­vions quelle attitude adopter, et de fait, nous les évitions.

Ce travail m’a permis de repositionner ce Jeu parmi l’en-semble des pratiques clandesti­nes qui traversent la vie du quar­tier : ni loisir innocent, ni réseau déstructurant pour les Jeunes (à l’image de celui de la drogue). Maintenant la passe m’apparaît toujours, bien entendu, comme une pratique illicite, mais aussi comme **un mixage positif inter-générationnel et culturel**, aspect fédératif du Jeu qui peut étonner.

De plus, ses racines ancrées dans l’histoire de la cité sont peut-être le garant pour que ce Jeu reste une pratique à « moindre risque ». Le rôle primordial de l’argent le lais-

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Relationéducative

**UNIVERSITE PARIS VII**

Département de Formation Permanente
  
Deux Stages de 40 heures:

**ECRITURE ET LECTUREA L’ADOLESCENCE**(à partirdu 29Janvier 1994)

**DEPLOYERL’ECRITURE**(à partir de Mars 1994)

*Renseignements:
  
DépartementdeFormationPermanente
  
Université PARIS VII
  
13, RueSanteuil-75005PARIS
  
Tél. 45.87.41.13 - Répondeur: 45.87.42.45*

**INSTITUT DES PRATIQUES SOCIALES**

**85 bis Route de Grigny-91 130 Ris Orangis
  
Tél : 69.06.10.11**

**ENFANCE ET FAMILLE**

L’enfant de 0 à 3 ans
  
3 au 7 janvier 1 994
  
Espaces de jeux. espaces pour le je**u**19 au 21 janvier 1994

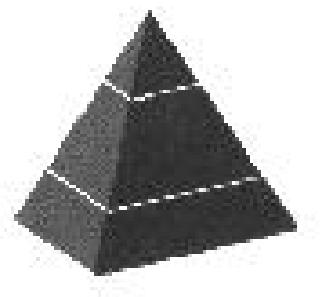
**PRATIQUES SOCMLES**

Insertion socio-relationelle et exclusions sociales
  
10 au 13 janvier 1994
  
L’interculturalité : un projet, une réflexion, une expérimentation
  
24 au 26 janvier 1994
  
Migrations : de l’intégration au phénomène du bouc-émissaire
  
31 janvier au 2 février 1994

**OPTIMISATION DES RESSOURCES HUMAINES**

Bilan de carrière et projet professionnel
  
17 au 21 janvier 1 994
  
La pratique du management des organisations
  
sanitaires et sociales : diriger autrement
  
24 au 28 janvier 1 994

**Programme des formations 94 sur demande**



*33*

sera toujours à la limite et même en connection avec les autres cir­cuits financiers illicites, dont on peut redouter la main-mise.

Toutefois, la facilité avec laquelle les jeunes m’ont donné des infor­mations (et même invité à jouer) montre qu’actuellement la passe n’a pas dérivé dans une totale clan­destinité délinquante. On peut se poser la question d’une « margina­lité intégrée au quartier ? »

Après cette approche ethnogra­phique concentrée sur quelques mois, peut-on déjà dégager des propositions d’actions, telles que cette formation « Recherche - Action » le proposait ?

Je me suis rendue compte au cours de ce travail, de quelle manière une observation systématique (prise de notes, entretiens ...) sur une réalité connue devenue sujet choisi peut :

- amener plus de communication avec les jeunes et une meilleure compréhension des modes de fonctionnement d’un quartier.

- éclairer une partie de la vie quo­tidienne des jeunes quie restait dans l’ombre pour les éducateurs.

- soulever des questions qui nous restent à approfondir :

comment concilier ce que l’on sait aujourd’hui des sommes jouées, avec les propositions de chantiers éducatifs à 25 Fr de l’heure, que nous leur faisons, question liée à la valeur de l’argent

Comment utiliser, dans ce quartier où existe un tel antagonisme entre gitans et maghrébins, cette possi­bilité à se rassembler autour du Jeu (dans le sens large du terme),toutes ethnies et généra­tions confondues ?

Je pense en conclusion que le terme de « Casino Rural » rap­porté par un jeune et qui m’a servi de titre, traduit bien à sa façon que la passe est une pratique de rue, avec ses lois et ses contradictions, ses habitudes et ses risques, et qu’en cela, elle est une pratique vivante.

**Hélène COIFFET**

Educatrice Spécialisée (Service

de P.S. du Co.D.A.S.E.)

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Toxicomanies

**LA RÉDUCTION DES**

**RISQUES :**

**UNE HISTOIRE DIFFICILE**

*Dans un précédent numéro(1), G CHARPY et moi-même avions présenté une notion encore trop méconnue (tout au moins dans l’hexagone) à cette période : les stratégies de réduction des risques.*

*34*

Pour mémoire, je rappelerai que cette loqique d’intervention socio-sanitaire repose sur une considé­ration, peut-être insatisfaisante, mais difficilement contestable (tout au moins pour qui sait s’extraire, ne serait -ce que l’espace d’un moment, de conceptions dogmati­ques) : un certain nombre d’usa-gers de drogues estiment qu’il leur est nécessaire de consommer un ou des produits stupéfiants, et ce durant une période variable. Les constructivistes considéreraient qu’il s’agit-là de leur définition de la situation

. Définition de la situation tout aussi respectable et légitime que d’autres.

En France, les intervenants en toxi­comanie (quelque soit leur professionnalité) ont longtemps ignoré cette réalité et se sont limités à soutenir les démarches de sortie de la toxicomanie. M CHAMI (1986), qui n’a jamais été contestée à ce propos, précise : «Ces mesures (c’est-à-dire l’en-semble de initiatives thérapeuti­ques existantes au moment de la rédaction de l’ouvrage) ont pour objectif d’aider les toxicomanes qui veulent décrocher et se proté­ger contre le risque d’une rechute (p 102). Hors du sevrage donc, ou tout au moins de son intention,

point de salut dans la chaine théra­peutique française.

Jusqu’à la fin des années 1980, l’idéologie du «traitement de la toxi­comanie» est restée prévalente dans le petit monde des pseudo-thérapeutes, et par diffusion dans l’opinion publique. L’échec tendanciel de cette politique, ainsi que la pandémie de SIDA ont amené certains à s’intéresser aux pratiques de nos voisins euro­péens, notamment les Pays -Bas et la Grande -Bretagne .

De longue date, et bien avant l’ap-parition du SIDA, ces derniers avaient élaboré et developpé , certes diverses formes «d’aide à la sortie», mais aussi une autre stratégie, «visant à minimiser les effets négatifs liés à la consomma­tion des drogues « (A. MINO, 1992). C’est au titre de ces straté­gies «d’accompagnement» que se sont multipliées une pluralité d’ initiatives , et notamment :

- Les programmes d’échange (ou de remise) de seringues

- Les progammes de prescription de stupéfiants, dans une logique ou non de substitution. En France, nous avons tendance à considérer que la prescription de stupéfiants se réduit à la substitution (ex : la méthadone). Il est à rappelerqu’en Grande-Bretagne, en particulier,

bon nombre de médecins prescri­vent de l’héroïne aux usagers d’hé-roïne. Par ailleurs, et depuis peu, la Confédération Helvétique a re­tenu cette possibilité en mettant en place un progamme de remise d’héroïne ,de 250 places

En Europe du Nord, plus particu­lièrement, la réduction de risques s’est mise en place sur un mode communautaire : les groupes d’usagers (qu’il s’agissent des grou­pes de shelf help anglo-saxon ou des junkies bonden hollandais) ont incité à son développement, et participé à son élaboration ainsi qu’à sa réalisation . La mobilisation et l activité des usagers de dro­gues contredit totalement l’idée, largement répandue dans nos con­trées, que le toxicomane est un inconséquent majeur uniquement préoccupé par sa dose. Qu’il n’en déplaise aux promoteurs de cette représentation, l’usagerde drogues est tout aussi responsable que quiconque dans ce monde.

Cette politique a eu pour effet :

- D’une part, de réduire, de ma­nière significative, les problémes de santé des usagers de drogues bénéficiant de ces mesures. Le taux très faible (moins de 2%) de séropositifs etde maladesdu SIDA parmi les toxicomanes de Liver­pool est illustratif .

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Toxicomanies

- D’autre part, d’influencer favora­blement les trajectoires sociales de ces derniers.

Ces résultats peuvent paraitre dé­cevants . Ils sont cependant non négligables en pleine pandémie de SIDA, et par ailleurs lorsque que l’on connait quelque peu les situations sociales éminemment problématiques auxquelles sont confrontés bon nombre d’ usagers de drogues.

Bien entendu, mais telle n’est pas leur vocation, il ne résolvent pas le problème (pour peu que cela en soit un) de la dépendance au pro­duit. On peut cependant imaginer que la sortie de la toxicomanie se déroulera d’autant plus aisement que «le sortant» est en bonne santé et insérer socialement .

En France, l’implantation de cette logique , et qui plus est sa mise en oeuvre n’a pas été sans poser probléme. Il a fallu attendre 1987 pour que la première mesure signi­ficative soit adoptée : la mise en vente libre des seringues. Il est à rappeler que, lors des débats préa­lables à la prise de décision ,des pseudo-experts en toxicomanie considéraient que cette initiative n’aurait pour seul effet que d’inci-ter à l’usage de drogue . C. MARTET (1993) précise à ce pro­pos :» En 1985, quand des voix se sont fait entendre pour réclamer l’abandon de la prohibition sur les seringues, les intervenants en toxi­comanie s’étaient montrés hosti­les à toue idée de libéralisation de la vente des seringues, sous pré­texte qu’on fournirait aux toxico­manes les outils de leur toxicoma­nie ! Un médecin, le docteur Jean-Michel ROYER, n’hésitait pas à écrire dans Libération : «A quand les tire-bouchons en vente libre pour éviter que les alcooliques n’at-trapent le tétanos à force de se blesser les mains en ouvrant les bouteilles avec des vieux canifs rouillés» (p. 125)

Les travaux de l’IREP (1992) mon­treront les effets bénéfiques de cette disposition : Plutôt que d’ inciter à la toxicomanie, cette der­

nière a permis aux usagers de drogues que de modifier leurs con­duites, et ce dans un laps de temps relativement court -»les toxicoma­nes apparaissent comme un groupe à risque tout à fait remar­quable quant à la rapidité des chan­gements de comportements visant à réduire les risques de contami­nation, tout au moins pour ce qui concerne la voie sanguine» (P 68 IREP 1992) -

Ultérieurement , et avec une ex­trême prudence (voire réserve)les pouvoirs publics soutiendront l’ouverture des trois premiers pro­grammes d’échange de seringues , considérés comme expérimen-taux(Marseille, Paris, Seine-Saint-Denis). D’autre part,financéespar l’AFLS , quelques initiatives épar­ses, s’inspirant de la réduction de risques, se développeront, princi­palement dans la région parisienne. A titre d’exemple, nous pouvons retenir notammment :

- L’initiative Stéribox, consistant à la mise en vente d’un kit (compre­nant 2 seringues, un préservatif, un tampon alcoolisé, ainsi qu’une brochure d’information),

-Une recherche-action, menée par l’IREP dans le nord parisien, utili­sant des fioles d’eau de javel comme support à la communica­tion mais aussi comme moyen de prévention des maladies liées à l’injection intraveineuse de dro­gues.

- La création officielle du premier goupe d’auto-support français : ASUD. G. CHARPY (1992) préci­sait que la «première raison d’être du groupe ASUD est d’être un agent de prévention. Non pas de la drogue ou de la toxicomanie, mais de tous les facteurs sanitaires aussi bien que sociaux de mortalité et de morbidité chez les usagers de dro­gues». Malgré toutes les difficul­tés, voire l’hostilité de certains, ASUD a réussi à publier 4 numé­ros d’un journal d’information et de prévention, apprécié par la com­munauté des usagers de drogues. Depuis peu, il est à signaler la création de deux nouvaux groupes

d’auto-support ( l’un à Montpellier, l’autre à Metz)

Selon A.COPPEL (1993), la diffi­cile implantation de la notion de .réduction de risques est liée à une conjugaison de facteurs multiples : - En premier lieu, le manque d’in-formation portant sur les expérien­ces étrangères : «Ni la grande presse, ni la presse spécialisée n’ont fait état dans ces comptes-rendus des différentes conféren­ces internationales sur le SIDA, des travaux portant sur les toxico­manes, recherches, expérimenta­tions sociales, changements de politiques. Zurich, Liverpool ont bien fait l’objet de quelques reporta­ges, mais personne ne semblait informé des politiques de santé publique adoptées en Grande Bre­tagne ou en Suisse «(A. COPPEL, 1993

- En second lieu, la frilosité des socialistes à propos de ces ques­tions : «Soupçonnés de défaitisme dans la lutte contre la drogue,les socialistes français se sont préoc­cupés d’abord de rassurer l’opi-nion. L’ampleur de l’épidémie de toxicomanie et SIDA est ainsi de­venue le sujet tabou par excel­lence. «( A.COPPEL, 1993 )

- Enfin, les cloisonnement des res­ponsabilités entre les collectivités locales et l’Etat, mais aussi au sein de ce dernier. A l’étranger, de nom­breuses expérimentations socia­les dans le domaine de la toxico­manie ont été impulsées par des municipalités confrontées, avec acuité, à ces questions. En France, et depuis les lois de décentralisa­tion, la toxicomanie est de la com­pétence de l’Etat,organisation cen­tralisatrice empêchant l’initiative lo­cale. Au sein de l’appareil d’Etat, «SIDA et toxicomanie sont institutionnellement différenciés « (A.COPPEL, 1993), configuration qui a limité la réflexion et l’action à l’interface de ces deux questions.

Ces différents éléments ont certai­nement eu une incidence sur le cours des événements, cependant ils ne déresponsabilisent pas pour autant les pseudo-experts en toxi­comanie qui ont été, et restent,pour un bon nombre, attachés à une

*35*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Toxicomanies

*36*

définition restrictive de l’interven-tion socio-sanitaire en ce domaine : L’aide à la sortie de la toxicomanie. Un récent article (l’Evénement du Jeudi du 23 septembre 93) rela­tant les difficiles relations entre l’équipe d’un bus d’échange de seringues (BIPS, animé par l’as-sociation AIDES) et le centre spé­cialisé en toxicomanie est révéla­teur. M Szac-Jacquel (auteur de l’article) remarque : «Car les vrais opposants au Bips, ceux qui se font le plus tirer l’oreille, ceux que le Bips dérange vraiment, ce sont eux «( c’est à dire les intervenants en toxicomanie). Affirmation que ne contredisent pas les propos de l’assistante sociale du centre en question :»Ici notre démarche vise à sortir les toxicomanes de ce cer­cle vicieux. Alors leur proposer des aiguilles, c’est incitatif pour eux, ça les pousse à se droguer . Moi, ça me met mal à l’aise...»

Il faudra attendre l’année 1992 pour que les pouvoirs publics légitiment et incitent ouvertement à la mise en place d’une politique de pré­vention secondaire. En effet, cette année fut marquée par deux évenements importants :

- Tout d’abord, la publication d’une circulaire (Mai 1992 ,émanant de la DGS) autorisant l’extension du nombre des programmes de se­ringues. Malheureusement, cette première initiative n’aura pas d’ef-fets immédiats, puisqu’il faudra attendre près d’un an pour voir se mettre en place de nouvelles ac­tion en ce domaine .

- Ensuite, la prise de position du Ministre de la Santé en place (B. KOUCHNER). A l’issue d’un très vif débat, qui se déroula durant le second semestre 1992, opposant les intervenants en toxicomanie «orthodoxes «(tel F CURTET) et les promoteurs de la réduction de riques (pour plus de détail cf les nombeux articles parus dans la presse entre septembre et décem­bre 1992), le Ministére trancha, courant décembre, en faveur des seconds, et annonça sa ferme in­

tention de développer des pro­grammes de substitution .Il est vrai qu’en ce domaine , nous nous trou­vions dans une situation tout à fait surprenante : Seuls , 3 program­mes de méthadone ( offrant 52 places ), expérimentaux depuis près de vingt et implantés dans Paris, fonctionnaient dans la plus grande discrétion .

Cette orientation sera contrariée, presque immédiatement, par le plan anti-drogue de son collègue de l’Intérieur, qui préconisait, pé­riode pré-électorale oblige, un ren­forcement de la répression, et émettait bon nombres de réserves à propos des options retenues par le Ministére de la Santé. Dans ce contexte difficile, et certainement par manque de volonté réelle, le Ministre de la Santé ne concrétisa pas ses projets avant son départ, contrairement aux engagements qu’il avait pris lors d’un colloque organisé par ses services (Collo­que tri-ville, janvier 1993).

L’arrivée du nouveau Gouverne­ment a quelque peu perturbé la dynamique qui s’était engagée. C’est en effet avec beaucoup de prudence que les nouveaux minis­tres concernés ont abordé ce dos­sier. Craignant que les orienta­tions retenues ne soient reconsi­dérées, et face à l’urgence de la situation, les promoteurs les plus engagés de la réductions de ris­ques ont pris l’initiative de se cons­tituer en groupe de pression: Ainsi, naquit «Limiter la Casse». Ce re­groupement (qui devint bientôt une association pour des raisons d’or-dre tactique) d’individus et d’asso-ciations s’est, dès sa création, donné pour objectif que de pro­mouvoir une réelle politique de ré­duction de risques, associant les usagers de drogues et les profes­sionnels concernés

Nul ne sait si «Limiter la Casse» a eu une quelconque influence sur les options gourvernementales, ce­pendant il est à constater que cel­les-ci ont évolué, en partie, dans le sens attendu par ce goupe : Alors

que dans un premier temps, le Ministre de la Santé avait envisagé des mesures forts classiques (dé­veloppement des mesures d’in-jonction thérapeutiques, augmen­tation du nombre de lits d’hospita-lisation et des places en post-cure), récemment ont été annoncées des dispositions un peu plus audacieu­ses et, en particulier :

- La création, pour 1994, de plus de 800 places en programme méthadone. Ce qui devrait porter la capacité de prise en charge à environ 1000 places. Par ailleurs, il est envisagé d’assouplir les condi­tions d’accès ainsi que le protocole thérapeutique, extrêmement rigide jusqu’ici .

- La diversification de propositions de substitution : la prescription de buprénorphine (plus connu sous son nom commercial, le Temgésic) devrait, elle aussi, se développer. Rappelons ici, que cette pratique de substitution s’est mise en place à l’initiative de médecins généra­listes qui, de manière courageuse, se sont engagés dans le soin auprès de toxicomanes, sans aucun soutien extéreur. Cette dé­marche volontaire leur a valu, en­tre autre, de sérieux ennuis avec le Conseil de l’Ordre, qui tolérait mal que des médecins de ville prescri­vent des produits de substitution, tel le fameux Temgésic.

- Le doublement du nombre de programmes d’échange de serin­gues (de 13 en 1993, il est prévu de passer à plus de 25 en 1994), - Enfin, l’ouverture de lieux, que le Ministère appelle «dispensaire de vie «. Structure à basse exigence (c’est à dire n’exigeant pas que les usagers s’engagent dans une dy­namique de sevrage), destinée au usagers de drogues «en galère», proposant non seulement un ac­cueil convivial,mais aussi diverses prestations de services. «La bouti­que» (créée depuis juillet de cette année, dans le nord-est de la capi­tale) est un exemple de ce que peut-être un «dispensaire de vie» : Ouvert de 13 à 20 heures, cette

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Toxicomanies

structure propose un accueil cha­leureux, la possibilité de prendre une douche et de laver son linge gratuitement. Depuis son ouverture,ce lieu est fréqenté, de manière assidue,par nombre d’usagers de drogue marginalisés. Comparativement aux décisions des précédents gouvernements, les mesures annoncées sont auda­cieuses (comme nous l’avons vu précédemment, jamais l’intention de développer une politique de réduction des risques n’avait été annoncée de manière aussi expli­cite et avec une telle ampleur par les pouvoir publics), cependant,et dans l’absolu, il faut bien admettre que ces dernières paraissent in­suffisantes et encore trop timides au regard des besoins pressentis. Il est évident que, dans un pays qui compte environs 75.000 usagers de drogues par voie intraveineuse, les moyens retenus ne permet­tront pas la mise en place d’un dispositif efficace.

Pour ne prendre que l’exemple des programmes de substitution, les promoteurs de la réduction de risques estiment qu’il y a urgence à proposer,à court terme, au moins 10.000 places. D’autre part, mais cela n’a rien d’étonnant à l’issue de

près d’un siécle de prohibition exa­cerbée, on peut constater que le lock-out persiste sur tout ce qui a trait à la prescription non substitu­tive (c’est à dire, entre autre la remise d’héroine comme cela se pratique tant en Grande-Bretagne, qu’en Suisse)

Par ailleurs, il est à remarquer qu’à aucun moment n’est fait mention d’un quelconque soutien aux grou­pes d’auto-support d’usager de drogues. Visiblement, le Ministère n’ a pas retenu, en ce domaine, l’option communautaire expéri­mentée dans plusieurs pays euro­péens, et préconisée par «Limiter la Casse».

Enfin, et alors qu’existe une ins­tance chargée de coordonner les actions en matière de drogue et toxicomanie (LA DGLDT), rien n’est précisé quant à l’attitude future des forces de police. Si le Minis­tère de la Santé semble convaincu du bien fondé des mesures d’ac-compagnement de la toxicoma­nie, en revanche et jusqu’à pré­sent, son homologue de l’Intérieur paraît vouloir persévérer dans une logique éminnement répressive ce qui, d’ores et déjà, pose de sérieux problèmes : il est en effet contra­dictoire d’une part de proposer un

soutien aux usagers de drogues, non disposés au sevrage et, d’autre part, de continuer à les réprimer. Les expériences (tant européen­nes que nationales) confirment que la tolérance policière constitue un des éléments importants d’une politique de réduction de risques. Faute de quoi, les efforts déployés dans le domaine socio-sanitaire restent vains ou, tout au moins, d’une efficacité réduite.

Dans un récent article ,P.ROY (le quotidien du médecin du 9/11/ 1993) concluait «Limiter la

casse : telle pourrait être,
  
aussi, la définition de la politique choisie par le gouvernement «. Cette conclusion parait quelque peu optimiste : En effet,bien que l’idée de réduction des risques soit, aujourd’hui, en grande partie ad­mise , il reste maintenant à obtenir les moyens nécessaires pour qu’elle puisse se mettre en oeuvre, de maniére décente et efficace, là ou cela s’avére nécessaire.

**Jean-Jacques Deluchey**

1 Cf PEPS, numéro 40, juillet 1992

|  |  |
| --- | --- |
|  |  |
| CHAMI (M.) : L’intervention sociale en toxicomanie, Edition ESF, Paris, 1986 CHARPY (G.) : ASUD : Groupe d’auto-support, PEPS, n°40, juillet 1992 COPPEL. (A.) : La réduction des risques en France, A paraitre  IREP: La transmission du VIH chez les toxicomanes . Rapport présenté par R.Ingold et Coll., Mars 1992, Renéoté  MARTET (C.) : Les combattant du Sida, Edition Flammarion, Paris, 1993  MINO (A.) : De la réduction des riques., Le journal du SIDA, n° 45, décembre 1992  SZAC-JAQUELIN (M.) : Grenoble: la bataile du bus aux seringues, L’évenement du Jeudi, jeudi 23 septembre 1993 | *37* |

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Toxicomanies

**Ethnographi et recherch**

**actionchezles**

**consommateursdedrogues**

*L’appproche ethnographique de la toxico-dépendance s’effectue essentiellement dans la rue, oùl l’ethnographe se mèle aux consommateurs de drogue en tant qu’observateur participant, selon des modalités qui changent en fonction des situations étudiées. Elle sera illustrée ici parquelques exemples récents.*

.La recherche action appliquée à la même population est une dé­marche plus récente. On en don­nera une idée par la présentation de deux recherches de ce type, menées à Paris, comme les pré­cédentes, par l’Institut de Recher­che en Epidémiologie de la Phar­macodépendance (IREP).

**I. ETHNOGRAPHIE**

La démarche dite ethnographique a été d’abord appliquée par des anthropologues à des cultures di­tes tradtionnelles,. Un exemple très souvent cité est celui de B. Mali­nowski qui passa quatre ans (1914­1918) chez les Trobriandais du Pacifique a étudier leurs “moeurs et coutumes”. Il publiait en 1922 sous le titre: *Les argonautes du Pacifique occidental* (titre de la traduction française) les premiers résultats de ces travaux avec une introduction dans laquelle il évo­

quait sa méthodologie, qu’on dési­gnera plus tard en termes d’obser-vation participante. C’est une mé­thode qui consiste à vivre long­temps dans une population qu’on étudie; pendant ce séjour, des données diverses sont enregistrées à l’occasion de conversations quo­tidiennes et d’entretiens plus sys­tématiques ainsi que de la partici­pation à des rituels, des événe­ments divers, des activités quoti­diennes, etc.

Un peu plus tard, la démarche ethnographique a été appliquée aux sociétés modernes et urbai­nes. C’est l’Ecole sociologique de Chicago, fondée à la fin du siècle dernier, qui a fondé cette démarche.On dit souvent qu’elle trouverait sa première expression dans l’ouvrage célèbre, et volumi­neux, que W.I. Thomas et F. Znaniecki consacraient, en 1918, au *Paysan polonais* immigré aux USA. Cet ouvrage met en oeuvre tout un ensemble de techniques comme les récits de vie, qui ont la préférence visible des deux auteurs, les lettres et autres docu­ments personnels, les statistiques

descriptives, les journaux locaux des associations d’immigrés, les dossiers des tribunaux et des tra­vailleurs sociaux, etc.

Cependant, la tradition ethnogra­phique de Chicago sera véritable­ment fondée par une seconde gé­nération de chercheurs étudiants en maîtrise et en doctorat au dé­partement de sociologie et anthro­pologie dont les travaux sont pu­bliés par l’université. Le premier d’entre eux paraît en 1923 sous le titre: *Le hobo: sociologie des sans-abri* (c’est le titre de la traduction française qui paraît seulement en 1993). Son auteur, Nels Ander­son, est un fils de hobo d’origine suédoise et il a été lui-même hobo -travailleur migrant- avant de com­mencer tardivement des études secondaires, puissupérieures. Son mémoire de maîtrise sur la vie des hobos fût immédiatement remar­qué par ses professeurs - R. Park et R. G. Burgess - et ils décidèrent de le publier comme une sorte de nouveau manifeste. On peut con­sidérer cet ouvrage, à ce titre, comme l’équivalent de celui de Malinowski. Ces deux ouvrages,

A.Del’ethnographie traditionnelleà

*38* l’ethnographie urbaine

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Toxicomanies

d’ailleurs, paraîssent dans le même temps:*les Argonautes du Pacifi­que occidental* en 1922; *le hobo* en 1923.

Toutefois, alors même que cette étude d’Anderson a été menée du dedans, par un hobo, il ne s’agit pas à proprement parler, selon son auteur, d’observation partici­pante. Il le déclarait en effet dans un texte autobiographique publié en 1961 à l’occasion de la réédi­tion de son livre:

“En 1923, nous n’avions jamais entendu l’expression même d’ “ob-servation participante”, même si à Chicago ce type de recherche de­venait à la mode. Si j’ai fidèlement suivi cette méthode tout au long de mon travail, ce n’est pas au sens où l’on entend ordinairement cette expression. Je ne suis pas des­cendu dans la fosse pour y jouer un rôle puis en remonter en ayant bien soin de brosser la poussière. J’étais alors en train de sortir du monde des hobos. Pour utiliser une expression hobo, préparer ce livre fut un mode de “débrouille”, une façon de gagner ma vie au moment où je faisais ma sortie. Le rôle m’étaitfamilieravantque com­mence la recherche. C’était dans le royaume de la sociologie et de la vie universitaire que j’embauchais un nouveau rôle”.

Si l’on suit Anderson, on ne peut donc pas parler, comme on le fait parfois aujourd’hui, d’observation participante menée de l’intérieur ou, comme disent Adler et Adler (1987)“par opportunité”, parce que l’occasion en est offerte. Il faudra trouver un autre terme pour quali­fier cette observation - dite partici­pante par les Adler - interne. On conviendra en tout cas que c’est une démarche ethnographique, comme le souligne dans la *Post­face* de l’édition française Olivier Schwartz lorsqu’il écrit: “La qualité ethnographique peut s’appliquer à tout type d’enquête qui repose sur une insertion personnelle et de lon­gue durée du sociologue dans le groupe qu’il étudie”.

Voyons maintenant comment cer­taines recherches récentes, me­nées à Paris, peuvent elles aussi illustrercette mêmedémarche eth­nographique.

B. Approche

ethnographiquedes consommateursdedrogues

On donnera quelques exemples de cette approche telle que la pra­tiquent, à Paris, les chercheurs de l’IREP (Institut de Recherches en Epidémiologie de la Pharmaco­dépendance).

**1. Une recherche concernant les consommateurs d’héroïne par voie intra-veineuse**

a) Méthodologie

Une recherche concernant les con­sommateurs d’héroïne a été me­née en 1987-88 au niveau de la rue. Ces consommateurs étaient rencontrés sur les lieux mêmes de leurs activités (achat et consom­mation de la drogue) par des cher­cheurs qui, à la différence d’An-derson, l’ex- hobo de Chicago, n’étaient pas membres actifs de la société étudiée des consomateurs de drogues.

Il est nécessaire, pour effectuer un tel travail, de se familiariser, dans un premier temps, avec le site et de se faire connaître en tant que chercheurs, de décliner son iden­tité et de dire la raison de sa pré­sence sur les lieux.

Anderson l’ex-hobo ne disait pas, lui, qu’il enquêtait. Il était un “obser­vateur masqué” qui, vivant dans un hôtel meublé du quartier hobo, tout en menant en quelque sorte une vie de hobo résident, préparait son mémoire mais sans révéler son activité de recherche aux gens qui l’entouraient. Il n’avait pas besoin de se faire accepter dans ce milieu puisqu’il était déjà de ce milieu. Par contre, l’observateur partici­pant, qui vient de l’extérieur - comme le chercheur de l’IREP - doit d’abord négocier son “entrée sur le terrain”, se faire accepter et entretenir en permanence cette autorisation d’accès au terrain. Ce chercheur va ensuite suivre le cheminement des consommateurs de drogue dans leur vie quoti­dienne, voir comment ils dévelop­pent leurs stratégies, comment ils trouvent l’argent nécessaire, puis le dealer, puis établir ce qu’ils vont faire ensuite: acheter une seringue

chez le pharmacien, le citron chez l’épicier, trouver une cuillère, de l’eau et un lieu pour consommer.

b) résultats

Cette recherche, commandée en 1987, par le Ministère de la Santé, visait à évaluer, à la suite de la mise en vente libre des seringues dans les pharmacies, comment les consommateurs par voie intra-vei-neuse réagissaient à cette nou­velle possibilité légalisée.

L’enquête a démontré que les con­sommateurs de drogue étaient capables de s’adapter rapidement à des décisions les concernant, en l’occurence en changeant de com­portement et en adoptant des atti­tudes allant dans le sens de la “réduction de risques” (problème de la transmission des maladies passant par le sang, notamment le sida et les hépatites).

Avant 1987, ils partageaient leurs seringues. Avec les nouvelles dis­positions, ils ont en majorité aban­donné ces pratiques à risques.

Cette mesure provisoire a été ren­due définitive après cette évalua­tion.

**2. Les zonards des Halles, con­sommateurs de médicaments et d’alcool**

a) Méthodologie

Aux Halles, il s’agit de s’asseoir parmi les consommateurs et de décrire ce qui se passe.

Leur mode de vie est totalement différent des précédents. Ils par­tagent tout, la nourriture, les ca­chets; la plupart sont dans l’abri (certains ont vécu durant des an­nées dans le forum des halles, les issues de secours notamment).

Ils se distinguent des clochards qui boivent du “rouge” (alors que ces jeunes boivent du blanc mélangé à du coka et appelé le “blanc-cok”) et autres marginaux qui sont aussi dans le forum (zoulous et autres bandes de jeunes).

Ici, il n’est pas possible de faire des entretiens. L’ethnographe doit donc s’adapter et adapter ses outils eth­nographiques à la situation consi­dérée. Mais la *négociation d’en-trée au terrain,* première étape de toute enquête ethnographique,

*39*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Toxicomanies

*40*

reste nécesssaire, avec des mo­dalités différentes.

Il s’agit de se mêler au groupe, d’ adopter un “look” convenable (jeans, etc), attendre qu’on vous pose des questions et se faire con­naître progressivement sans être obligé de consommer pour “se socialiser au milieu”, pour parler comme les sociologues, et enquê­ter. La notion d’observation partici­pante ne signifie pas que l’on doive participer à la consommation de drogues, mais seulement que l’on “participe” à la vie quotidienne des consommateurs. Il s’agit d’être avec le groupe: certains boivent, d’autres mangent des pizza, d’autres parlent et on peut faire de même, ou non.

Ici, la méthodologie ne consiste donc plus à suivre le toxicomane dans son itinéraire quotidien.

b) description de cette population étudiée aux Halles

Il s’agit ici de populations plus sé­dentaires que celle des héroïno­manes, formée de consomma­teurs, généralement jeunes, de médicaments et d’alcool qui res­tent assis là où ils sont et vivent en “tribus”, par petits groupes plus ou moins stables (alors que l’héroïno-mane bouge beaucoup, est plutôt solitaire à moins de faire tamdem, ou “couple de galère”, comme ils disent eux-mêmes, avec un autre consommateur). Ces jeunes n’ont pas de motivation autre que la “défonce” (à la différence des con­sommateurs d’héroïne qui sont, eux, très actifs, très performants car ils vivent chaque jour une aven­ture difficile, développanttoute une stratégie pour réaliser leurs objec­tifs, et qui se sit3uent dans l’illéga-lité, pratiquent toutes sortes d’in-terdits comme le vol, la prostitu­tion, etc).

Ceux des Halles, par contre, res­tent en général dans la légalité, ce qui n’exclut pas de petits larcins. Ils consommentdes produits en vente libre et ne sont pas engagés dans la délinquance parce qu’ils n’en ont pas besoin. Il suffit de “faire la manche” pendant un temps pour trouver le nécessaire à manger, boire et se procurer les médica­ments.

Ils sont ravitaillés sur place par des fournisseurs-dealers qui vendent les cachets à l’unité ou à la pla­quette (Certains sont en vente li­bre, d’autres sont obtenus avec différentes techniques: copies d’ordonances, ordonances volées, vraies ordonances parfois prescri­tes par des médecins).

**3. Enquête chez les consomma-**

**teurs de cocaïne**

a) La méthode “boule de neige”

C’est une population qui est très difficile à contacter, vu son niveau d’insertion sociale qui la conduit à dissimuler sa consommation de drogues. D’où l’utilisation d’outils ethnographiques adaptés à la si­tuation, parmi lesquels la techni­que “boule de neige” qui consiste à rencontrer un premier consomma­teur et à lui demander de vous en présenter un autre, ou plusieurs autres.

Il s’agit d’autre part de le convain­cre d’indiquer combien de con­sommateurs il connaît autour de lui, ce qui fournit une première évaluation.

Cette recherche a conduit à distin-guertrois milieuxsociauxdifférents: les “toxicos”, les “rock” et les “bran­chés”. Précisons:

- les “toxicos” sont des consomma­teurs rencontrés essentiellement dans la rue; leur mode de vie est proche de celui des consomma­teurs d’héroïne. C’est parmi eux que se trouvent des consomma­teurs de crack (cocaïne en “caillou”).

- les “rocks” sont des musiciens de rock, des techniciens de studios et de scènes et des gens qui gravi­tent autour de ce milieu, y compris les motards.

- le troisième groupe est celui des “branchés”: ce sont des gens très intégrés socialement, qui ont sou­vent fait des études supérieures, occupent des places importantes au niveau social (dans l’enseigne-ment, le monde des arts et des spectacles en général, les entre­prises, etc). Il y a aussi parmi eux des étudiants, mais l’enquête sur la consommation de drogues en milieu étudiant et universitaire reste à faire.

**II. LA RECHERCHE ACTION**

A.Méthodologie

Elle a été mise au point à la fin des années 30 par Kurt Lewin, qui a fourni à la fois des techniques et des fondements théoriques. L’idée de base est qu’une intervention visant à traiter certains problèmes sociaux et faite à la demande de l’Etat, d’une entreprise ou d’une institution peut en même temps fournir de la connaissance sociale. Lewin parle de *spirale* à ce propos: on commence par une première action, on réfléchit sur les premiers résultats, ce qui permet d’engager une nouvelle action qui conduira à une nouvelle évaluation, etc.

Le modèle lewinien est le plus clas­sique. Toutefois, plus récemment, on a élaboré une forme de recher­che action qui prend appui sur des investigations ethnographiques préalables. Les exemples qu’on va donner maintenant illustre cette nouvelle conception.

B). Applications

**1er exemple: l’opération “eau de Javel”**

Des investigations ethnographi­ques de l’IREP ont fait apparaître que si des consommateurs de dro­gues par voie intra-veineuse ont rapidement changé leur compor­tement et ne partageaient plus des seringues dès lors qu’elles elles étaient en vente libre (voir ci-des­sus), ils continuaient à ré-utiliser leurs seringues personnelles.

Le partage avait diminué et aujourd’hui la règle est celle du non partage. Mais la ré-utilisation, concept nouveau introduit ici, sub­siste. Or elle comporte des risques car la personne ne sait pas si en­tre-temps quelqu’un a utilisé sa seringue.

L’enquête a montré aussi que les intéressés ne savaient pas net­toyer leur seringue, la désinfecter et qu’ils utilisaient des méthodes inefficaces: eau, jus de citron, par­fum, etc

Il se trouve que les chercheurs de l’IREP savaient qu’aux USA, les

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Toxicomanies

usagers de drogues utilisent l’eau de Javel, produit le plus efficace en la matière pour nettoyer leurs seringues.

Une recherche action, qui visait à trouver les moyens de diffuser des messages de réduction de risques chez les toxicomanes, a été me­née dans deux quartiers de Paris: Pigalle et la Goutte d’or.

Il s’agissait de leur dire que chaque fois qu’ils utilisent la voie intra-vei-neuse il convient d’utiliser une serin­gue neuve. Mais que s’ils sont obli­gés par les circonstances d’utiliser une seringue usagée, y compris la leur propre, ils doivent la nettoyer à l’eau de Javel, solution éventuelle­ment alternative à l’ausage d’une seringue neuve, qui reste priori­taire.

On est donc parti de l’enquête eth­nographique pour engager ensuite une action dans les deux quartiers indiqués. On a distribué, pour ma­térialiser le message, des petites bouteilles (fioles) d’eau de Javel et d’eau pour enlever ensuite l’odeur d’eau de Javel.

Cette action ayant reçu un grand succès local elle a été reprise au niveau parisien en général et au niveau national par de nombreux réseaux d’intervenants du système social et sanitaire.

**2ème exemple: “la boutique”** Des recherches ethnographiques ont montré que les consomma­teurs de drogues dans la rue con­naissent très peu ou pas les struc­tures sociales et sanitaires qui pour­raient les aider: ou bien ces struc­tures sont telles que les connais­sant, ils refusent d’y avoir recours (elles sont trop exigeantes pour eux). De plus, ils vivent dans la précarité, l’isolement et l’exclusion. D’où la mise en place d’une struc­ture d’accueil ouverte sur la rue qui va accueillir sans condition ce type de population et qui va lui offrir quelques prestations élémentaires: la douche, la machine à laver, des vêtements, le matériel pour se ra­ser, une tasse de café, un bol de lait, des céréales ou tout simple­ment s’asseoir, se détendre et bavarder avec les gens qui sont là.

Dans le même temps, si possible, on pourra parler avec eux de pré­

vention, toujours dans une optique d’hygiene et de santé générale, de réduction des risques (notion qui constitue la base théorique de tout ce que nous avons décrit).

Dans un tel travail, il faut être prêt à innover continuellement. Par exemple: on n’avait pas prévu au départ la distribution de vêtements; puis on s’est rendu compte qu’on pouvait en obtenir gratuitement, que les visiteurs de la boutique en avaient besoin (par exemple pour aller visiter les parents). Quelqu’un qui consomme, reste dans la rue, a honte de retourner chez lui. Mais s’il peut se raser et s’habiller pro­pre, il peut retrouver sa dignité d’homme, il n’a plus honte de lui-même. Il peut aller dans d’autres structures, plus exigeantes, parler avec des spécialistes (on peut leur donner des adresses, les orienter à condition qu’ils en fassent la de­mande).

C’est là une expérience nouvelle, partie elle aussi d’une ethnogra­phie préalable. Elle est prévue pour une année et financée par le Minis­tère de la santé.Il y aura au bout d’un an une [évaluation. et](http://évaluation.et) si l’expé-rience réussit, elle pourra être dé­veloppée et reprise ailleurs.

Après quatre mois d’expérimenta-tion (juin-novembre 1993), on parle déjà de développer ce modèle. Il est déjà repris ailleurs. On n’a

donc pas attendu l’évaluation fi­nale - après un an de recherche-action - pour qu’on sache que “ça marche” et que la nouvelle se dif­fuse.

Et “ça marche” parce que c’est une structure d’accueil ouverte, et pas rigide.

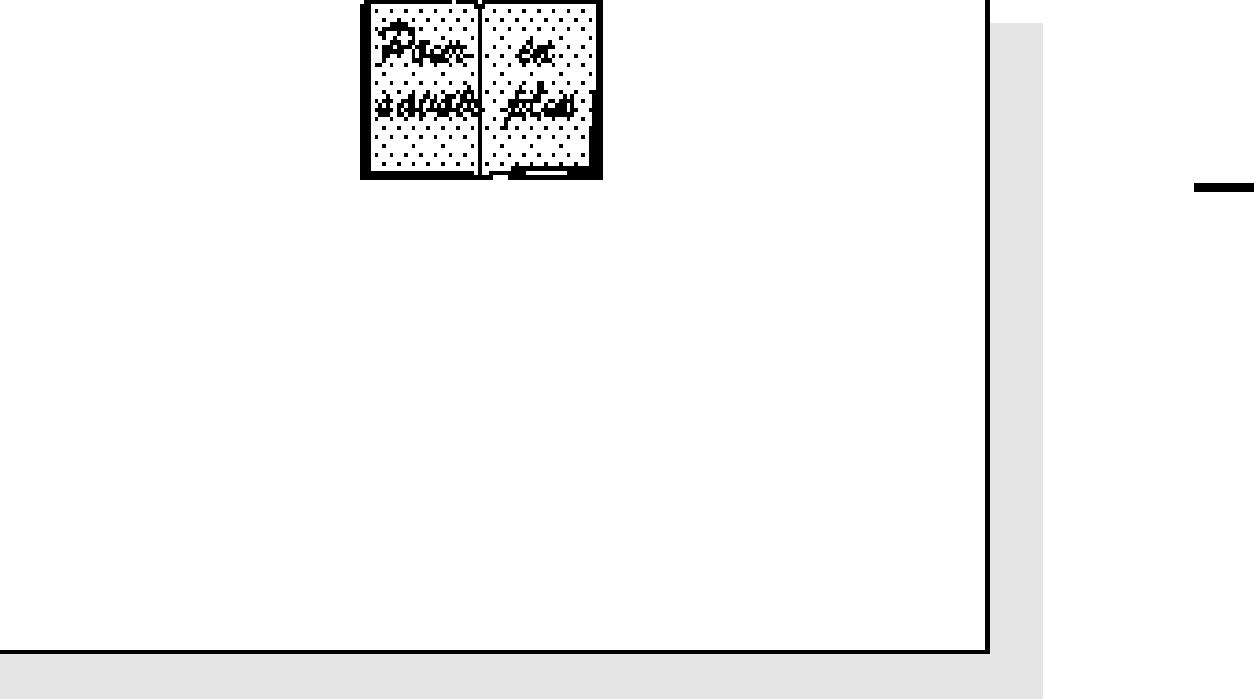
Il y a déjà accord pour constater que “ça marche” chez les usagers ou clients de la boutique parce que ça répond à un besoin. Les déci­deurs, les obervateurs des médias et tous les intervenants dans le champ de la toxicomanie (tra­vailleurs sociaux et autres) ont eux aussi pu constater déjà l’utilité de ce dispositif.

Contrairement à la recherche eau de javel, il n’y avait pas, ici, de modèle antérieur. Il faut donc in­venter au jour le jour et adapter sans cesse, améliorer ce dispositif “boutique” pour tenter de trouver des solutions correspondant à la situation actuelle, tant au niveau de la prévention en général que de la réduction des risques par rap­port aux maladies et à l’exclusion sociale, problème de plus en plus émergeant aujourd’hui.

**Mohammed Toussirt**

Institut de Recherche en

Epidémiologie de la
  
Pharmacodépendance



*41*

Adler P et Adler P: *Membership roles in field research*, Sage, 1987

Anderson N: *Le hobo, sociologie des sans-abri*, Paris, Nathan, 1993 (Ed. orig: 1923)

Malinowski B: *Les argonautes du Pacifique occiden­tal*, Paris, Gallimard, 1963 (Ed. orig. 1922)

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Toxicomanies

**LA LEPENALISATION**

**DE LA DROGUE**

*Le drogué, rebelle au processus civilisateur du langage, vient en découdre avec la Loi qui s’y trame. Si la Justice se dérobe, qu’advient-il de son défi ?*

*42*

La Justice n’entend-elle pas ainsi substituer un non-lieu ou non-dit ? L’espace de parole, à mesure qu’il s’efface, réduit l’interlocuteurà son tour au silence. Que fait le tra­vailleur social de l’invitation à se taire ?

S’entendre sur le sens de la toxico­manie suppose de remonter aux sources de la socialisation, dans ce qui constitue l’élan fondateur du langage. Avant d’être en «rela­tion», disons que l’enfant est en «communication», au sens où ses échanges sont peu ou pas média­tisés, l’élaboration symbolique n’étant qu’à ses balbutiements. Il lui est ainsi permis de confondre ce dont il manque et ce dont l’autre dispose, sa mère notamment, qui vient combler l’attente. A la simul­tanéité de la demande et de la réponse correspond un élan com­mun, qui prête à confusion quant à son possible ressort unique.

C’est pas sans mal qu’opère la désillusion qui consiste à distin­guer chacun pourvu de son propre manque. Il est dit que cette révéla­tion s’amorce dans le miroir qui renvoie à l’enfant l’image de son contour physique et de sa singula­rité. Voilà mise à rude épreuve l’indifférenciation qui pouvait pré­valoir. L’absence momentanée de la mère laisse l’enfant imaginer qu’elle peut, non seulement se passer de lui, mais encore tirer satisfaction d’ailleurs. La présence, à ce sujet, du père, constituerait le prototype de l’expérience d’alté-rité.

C’est l’ébauche du passage de la «communication» - en tant que

rapport à l’autre sans faille - à la «relation», dans le sens de la for­mule de Winnicot : «La relation naît d’une séparation réussie». L’enfant n’a de recours dans l’at-tente, que de se la représenter satisfaite : en imaginant le résultat, il l’anticipe. Il a pour cela à sa disposition des objets (transition­nels) puis des mots aptes à sym­boliser, à médiatiser cette attente et la demande qui la soutient. A la différence près, de l’objet et du mot, que ce dernier est d’un regis­tre quantitatif et qualitatif plus étendu, porteur donc de davan­tage d’espoir mais d’autant de re­lativité, la réponse n’étant jamais exactement à la mesure de la de­mande.

C’est dire que le processus sym­bolique qui instaure la parole, à vocation, selon la manière dont il est intégré par l’entourage de l’en-fant, de s’avérer, au pire insensé, et au mieux paradoxal, puisque jamais résolu.

La fonction symbolique du langage consiste donc à instituer une de­mande qui suppose dès sa formu­lation que quelque chose en soit perdu.

Il n’y a d’économie de ce quelque chose en souffrance qu’au prix de l’appauvrissement du discours, ten­dant à se réduire à de la communi­cation, au sens du «court-circuit» présenté précédemment. C’est la dynamique à l’oeuvre dans la ré­pétition: répéter c’est vouloirtrans-mettre quelque chose d’inaltéré, qui ne souffre pas l’individuation. C’est réfuter ce manque propre, irréductible à l’autre, dans lequel s’articule une parole singulière.

C’est en définitive, se retrouver sans cesse dans l’alternative : pro­duire son discours, ou reproduire celui de l’autre. Cet emprunt du «déjà produit», peut s’élaborer en croyance, pas nécessairement explicite, en l’existence d’un pro­duit, d’un objet, apte à épuiser le manque. Ce à quoi s’attache par exemple l’idéologie totalitaire, où tout est supposé avoir déjà été pensé, la doctrine contenir la vé­rité. C’est plus simplement les te­nants de la stratégie publicitaire, qui met en scène le possible d’un accomplissement de soi - liberté, amour, beauté, jeunesse etc, dans ce qu’ils ont d’»inaltéré» -, un pro­duit étant sensé en contenir l’abou-tissant. L’image, forte de sa pro­priété supplétive des mots, est éri­gée en substitut : le spectacle du produit explique le produit. Habile (pastoujours, certes) opération qui consiste à susciter le vide, auquel on dit la nature rétive, pour suggé­rer au même endroit le plein à bon marché.

La toxicomanie se dessinant entre ces lignes, on conçoit bien que le drogué, faute de prendre la parole, puisse quitter son produit pour s’adonner à une idéologie - reli­gieuse, ethnique, institutionnelle même puisqu’il en existe à usage des drogués, pour peu qu’elle s’at-tache à produire des discours sans faille.

Dans la drogue comme dans cette idéologie, le manque est appa­reillé, telle une prothèse à un mem­bre imaginaire, qui aurait été am­puté.

La toxico-dépendance procède bien d’une problématique de la

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

Toxicomanies

relation, autrement dit de la sépa­ration, de la différence et en défini­tive de la limite. Que chemin fai­sant le drogué s’affiche hors-la-loi n’est donc pas conjoncturel. Bra­ver l’interdit s’inscrit en plein dans ce destin qu’il entend accomplir. C’est son fond de commerce, sa principale et bientôt seule raison sociale.

Par voie de conséquence, dépénaliser sa pratique, pour ten­ter de lui couper l’herbe sous le pied, est aussi intéressant que de prétendre l’interdire d’interdit. Ce n’est pas faute que certains, dans les deux sens s’y soient employés, mais on ne peut guère plus décré­ter qu’abolir l’interdit.

Ce serait, si la maîtrise de l’interdit était concevable, propulser l’indi-vidu hors de son champ, le champ social précisément. Mais il est vrai que la technique parvient bien à hisser l’homme hors le champ de la pesanteur, en le mettant sur orbite extra-terrestre. Le projet ne manque pas d’ambition seulement d’un brin de bon-sens : qu’est-ce à dire que de vouloir opposer au drogué un modèle qui est exacte­ment celui qu’il idéalise et préten­dre par là même l’aider à s’en sortir ?

Tout prête à penser dans ce dispo­sitif que le citoyen ne serait pas fichu de distinguer les deux problé­matiques en présence : celle de la drogue pour le drogué, et celle du drogué pour la collectivité. Que cette dernière s’emploie à rendre le premier inoffensif et moins coû­teux est une chose. Qu’elle adopte des mesures dans ce sens en affir­mant se préoccuper d’autrui est autrechose. L’amalgame des deux n’est pas innocent. Il s’agit là d’un deal de bonne conscience sur le compte du drogué au profit d’inté-rêts si peu louables qu’il faille tant de malhonnêteté intellectuelle et de simplisme à vouloir les blanchir. N’est-ce pas tout simplement veiller à disposer de toujours plus de ré­ponses que de questions ? Ce n’est pas sans évoquer la dynami­que du drogué. La collectivité dans son discours reproduit celui du dro­gué et affirme en ces termes mê­mes lui offrir une alternative.

Le drogué n’a rien inventé.Pareil concert n’est pas de bonne augure. Qu’il ait si bonne presse n’est pas concours de circonstances. Les médias, en effet, s’adonnentà cette activité à bien d’autres enseignes que celle de la drogue. Ne voit-on pas de plus en plus le citoyen, face au défilé des événements, se trans­former en public, auquel est dif­fusé un spectacle du monde sensé expliquer le monde.

Emergeant des bouleversements que l’actualité charrie l’un après l’autre, les appels à la mémoire destinés à conjurerles égarements passés s’efforcent au même mo­ment de taire le présent. Le déca­lage entre les récits publics pro­duits pour donner un sens aux évé­nements, et la réalité, se creuse, tel un gouffre, qu’offre de combler le premier discours venu, pour peu qu’il sache réduire en même temps que la pensée, l’énigme qui, à l’ins-tar de la vie, ne cesse de surgir, imprévisible. Quand pour penser, les images se substituent aux mots, au fur et à mesure que la parole s’efface, qu’advient-il de la démo­cratie ? Ne voit-on par dans cette agitation médiatique, se dévelop­per l’alternative de se soumettre ou de se rebeller.

Pour en revenir à la drogue, le discours actuellement en vogue n’est-il pas celui de sa «lepénalisation» ? Il ne sera com­mode à personne de se départir de «mythe de l’éradication de la drogue» avec son cortège de dis­cours réducteurs ou sécuritaires. L’opération est douloureuse qui consiste à se reconnaître dans le discours toxicomane. C’est pour­tant quelque chose de cette vérité qui peut préserver un lieu authen­tique entre le corps social et le membre qui lui fait souffrir ses manques. C’est une opération de relation, qui se fonde sur ce qui, dans la différence, reste en com­mun.

Elle pourrait porter un nom, quasi­ment et bien curieusement d’ailleurs, tombé en désuétude : la compassion. La réduction de sens dont il est affecté peut s’observer entre les définitions :- du Grand Larousse Universel : «sentiment

de pitié qui rend sensible aux mal­heurs d’autrui ; piété, commiséra­tion».- du Robert qui l’engage plus loin : «sentiment qui nous porte à plaindre et partager les maux d’autrui ; humanité». «On ne com­patit qu’aux misères que l’on par­tage». (Flaubert)Il ne sera com­mode à personne de se départir de «mythe de l’éradication de la drogue» avec son cortège de dis­cours réducteurs ou sécuritaires. L’opération est douloureuse qui consiste à se reconnaître dans le discours toxicomane. C’est pour­tant quelque chose de cette vérité qui peut préserver un lieu authen­tique entre le corps social et le membre qui lui fait souffrir ses manques. C’est une opération de relation, qui se fonde sur ce qui, dans la différence, reste en commun.Elle pourrait porter un nom, quasiment et bien curieuse­ment d’ailleurs, tombé en désué­tude : la compassion. La réduction de sens dont il est affecté peut s’observer entre les définitions :­du Grand Larousse Universel : «sentiment de pitié qui rend sensi­ble aux malheurs d’autrui ; piété, commisération».- du Robert qui l’engage plus avant : «sentiment qui nous porte à plaindre et parta­ger les maux d’autrui ; humanité». «On ne compatit qu’aux misères que l’on partage». (Flaubert)Toute la nuance réside entre le confort bienveillant, à la limite de la con­descendance, qui se dégage du fatalisme de la première proposi­tion, et l’indicible désarroi d’avoir à partager avec l’autre, dans la se­conde, quelque chose de soi, d’in-saisissable. L’inconfort qui en ré­sulte pousse à s’en dégager, mais n’a de cesse que l’autre s’en dé­gage lui-même. L’alternative est alors la suivante : qui du drogué, ou de celui qui ne l’est pas, entraîne l’autre dans la gestion de son man­que? Entre les deux on se dupe, on se dope, et la question devient : qui drogue l’autre ?N’est-ce pas de programmes d’écologie de l’es-prit, plus que de méthadone qu’un groupe social, en manque de sens, réclame?

**Charles SEGALEN**

Educateur Spécialisé

*43*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

**LA REVUE**

*44*

L’EPUISEMENT

PROFESSIONNEL

TOME IETII

SS LA DIR DE DIDIER MARTIN

EDITIONS CHARNOLTAN- SÉRIE
  
«THÉORIE EN ACTE»

TOME I: L’EMPRISE INSTITUTIONNELLE-FÉVRIER 1992 / 192 P. -

TOME II : CHANGEMENT ET VIOLENCE
  
-MAI 1993 / 216P. -

**Voici 2 ouvrages récents qui méritent no­tre attention, par le fait qu’ils sont cons­truits essentiellement à partir de témoi­gnages et d’analyses d’assistants de ser­vices sociaux. Didier MARTIN, Psychosociologue et Formateur à l’IRTS de MONTROUGE a privilégié la parole des gens de terrains aux exposés théoriques.**

*Saluons aussi l’ambition de cette «Série en Acte» qui se veut être un espace de dialogue entre différents formateurs et travailleurs sociaux.*

*Les outils théoriques d’analyse des situations expo­sées, loin de se cantonner à une approche unique, empruntent ici une lecture dialectique et multicritériale, se référant à la fois, à la dimension du sujet, de l’institution et de l’organisation.*

*D’où les multiples références empruntées à l’analyse institutionnelle, à la sociologie des organisations, à la psychologie sociale clinique et à la psychanalyse.*

*Revenons au thème de l’ouvrage. Les causes de l’épui-sement professionnel sont multiples ; c’est ce que tente de montrer D. MARTIN dans son chapitre d’in-troduction du 1er tome.*

*Il pose le lien entre épuisement professionnel et emprise institutionnelle pour expliquer le malaise des Travailleurs Sociaux, placés dans une sorte de «dou­ble bind» institutionnel ; coincés entre les demandes contradictoires, celle des usagers nécessitant une réponse rapide et celle des employeurs repliés sur leurs exigences hiérarchiques et les rigueurs budgé­taires.*

*L’accent est mis sur l’implication du travailleur so­cial qui se trouve pris dans les logiques institutionnel­les. Plusieurs assistants sociaux rendent compte de leur analyse institutionnelle silencieuse, condition nécessaire à un changement social.*

*Claire SABBAGHanalyse les manifestations du «burn out» dans un service AEMO. Françoise DENIER*

*montre l’emprise institutionnelle dans un foyer d’hé-bergement. M.C. JACQUET-VASSART analyse son implication professionnelle dans un hôpital psychia­trique. Au travers de la technique institutionnelle, Martine DEFDANTS décrit dans un style agréable, sa découverte du travail de polyvalence de secteur.*

*Le second tome, «Changement et Violence», Didier MARTIN pose la question d’un changement social. L’ouvrage se décompose en quatre approches articu­lées pour penser les conditions de ce changement et ses freins.*

*. La connaissance de Soi où J. GAURON propose une sorte d’autoanalyse pour expliquer sa difficulté à se positionner tandis que F. DENIEL expose son malaise durant un stage de polyvalence.*

*. La connaissance de l’Autre. M. KONUK montre la nécessité de connaître l’autre, dans le travail social en direction de l’intégration des turcs dans l’Essonne.*

*. Le positionnement de l’individu vis à vis de son institution. Telle est la démarche de Didier MARTIN, Assistant Social dans l’Administration Pénitencière.*

*. Les limites de la praxis : L. HECKMANN montre «La rupture du statu-quo dans un groupe peut entraîner peur et angoisse».*

*. Engagement et violence dans le cadre paradoxal de l’institution.*

*Dans ces deux ouvrages, on pourra regretter la lon­gueur de certains chapitres qui s’apparentent parfois à des mémoires de sociologie. Cependant, on peut, à l’opposé, féliciter l’entreprise des écrivants.*

***Eric AUGER***

LA MALTRAITANCE

SE CRIE, MAIS NE

S’ECRIT PAS ?

**Cette recherche porte sur 300 enfants et adolescents maltraités, pris en charge dans le cadre judiciaire. Il s’agit de mettre en lumière les diverses formes de maltraitance, puis de dessiner les divers profils d’enfants subissant de la violence de la part d’adultes qui transgressent des interdits en osant frapper, violenter ou humilier.**

*Des traces sur le corps... aux traces de l’écriture. C’est autour de la difficile question de la nomination de la maltraitance des enfants que se polarise le deuxième objectif de cette recherche. Une parcelle d’histoire de vie de ces enfants meurtris se trouve déposée dans les dossiers classés et parfois jaunis,*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

**DES LIVRES**

*dans ces écrits de juges et d’intervenants sociaux. Nous sommes à la lisière du visible et du caché, tentant de mettre un peu de lumière par l’analyse de tous ces textes qui portent toujours la même plainte, celle d’une enfance confisquée par ce qu’on pourrait appeler «une pathologie de la parentalité».*

*Après 4 années de recherche cet écrit vient d’être publié aux éditions GLB. Les auteurs sont des tra­vailleurs sociaux de terrain qui ont voulu évaluer leur travail quotidien. Il s’agit de Liliane GEOFFROY (Assistante Sociale), Carlos GOROSTIAGA, Sonia KRUSKOVIC, Bérengère TAILLEUX, Madeleine TERRADE (Educateurs Spécialisés), sous la direc­tion d’André CHANTREAU (Ingénieur de Recherche à l’Université de PARIS XII). Le livre peut être commandé par correspondance 130 Francs + 25 Francs de frais de port (joindre le chèque) à :*

*Association R.I.S.C. - 13, Rue du Terroir - 77850 HERICY*

*Tél. (1) 64.23.61.72 / Fax (1) 64.37.53.66*

*Ce travail vient d’obtenir le prix de la pratique professionnelle 1993 de la Fondation pour l’Enfance.*

L’AUTORITE

PARENTALE:

LE DROIT EN PLUS

PIERRE VERDIER

(AVEC LA COLLABORATION DE
  
SYLVIE CIRIEL)

*BAYAT EDITION- COLLECTION TRAVAIL
  
SOCIAL JUIN 1993 (121 P.)-*

**Droit inaliénable des parents, besoin exis­tentiel de l’enfant, l’autorité parentale est une notion d’une grande portée qui éclaire le statut de parent et celui de l’enfance.**

*C’est par rapport à l’autorité parentale que se défi­nissaient les responsabilités des organismes de pro­tection sociale, administrative ou judiciaire, leurs pouvoirs et leurs limites.*

*Mettant en évidence les incidences concrêtes de l’exer-cice de l’autorité parentale dans la vie quotidienne des parents, des enfants, des éducateurs, des ensei­gnants et des travailleurs sociaux, Pierre VERDIER a réalisé pour eux, un guide intéressant.*

*Un premier chapitre est consacré à la nature et le contenu de l’autorité parentale ; le second précise les conditions d’exercice de cette autorité sur l’enfant légitime, et naturel ou adopté en cas de divorce.*

*Un troisième chapitre s’attarde sur l’assistance édu­cative (procédure et orientation). Le dernier chapitre aborde la question des transferts de l’autorité paren­tale (les principes, la déchéance, l’abandon, la tu­telle, les pupilles de l’Etat et l’adoption).*

LA BASTON

OU LES ADOLESCENTS
  
DE LA RUE

SERGE POIGNANT

*L’HARMATTAN, COLLECTION: LOGIQUES
  
SOCIALES, PARIS, 1992, 160 PAGES.*

**Serge POIGNANT éducateur spécialisé formé en psychiatrie infanto-juvénile, tra­vaille dans la rue. En 1979, il est chargé par son responsable de mettre en place, un «club autogéré» par les adolescents dans le 19éme arrondissements de Paris.**

*Ce lieu avait plusieurs fonctions en même temps: café-bar, l’acceuil des jeunes et échanges en vue d’une certaine responsabilisation. Parti de rien, et ne proposant rien, puisque ne s’estimant pas être «un éducateur alimentaire», l’auteur commencera avec doute et incertitude par aller rejoindre tous les soirs la bande des jeunes de la rue des Fossées sur un banc. Ce travail d’approche, sans intermédiaire, durera un mois et demi. «Accepté» dans la bande, celle-ci consentit à l’offre faite par l’éducateur de récupérer un local de 12 métres carré. C’est ainsi qu’une cinquantaine d’adolescents minimum fréquenteront cet endroit chaque soir.*

*Une charte sera progressivement mise en place, en vue de réguler les pratiques routinière dans ce local. Et, les représentants seront élu démocratiquement.*

*Cet ouvrage est le résultat d’un travail de terrain, de type ethnographique.*

*Où S. POIGNANT décrit avec précision les véçus des jeunes, sous la forme de récits, de nouvelles anecdo­tiques réunis en chapitres de 4 à 6 pages.*

*A travers les cas présentés, l’auteur est confronté à tous les problèmes sociaux concernants les jeunes, notamment: de la bande, la drogue, la sexualité, les bagarres, l’école, la prison, la fugue, la famille... Certains chapitres ont fait l’objet d’une publication dans la grande presse. Ce livre est écrit dans un langage cru, de la rue, parlé par les adolescents.*

*La richesse de cet ouvrage vient de la parfaite con­naissance de son auteur, de la problématique des adolescents étudiés.*

***Damien MABIALA***

*45*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

**INFOS BREVES**

a

*46*

***POLITIQUES
  
LOCALES DE LA
  
JEUNESSE***

*Le Centre de Ressources de l’Institut National de la Jeunesse et de l’Education Populaire (INJEP) propose un dossier do­cumentaire, (réalisé à l’occasion des Journées d’ Etudes à PARIS les 22 et 23 Juin 1993) sur les politiques locales de la Jeunesse.*

*Un répertoire de 145 Unités de Recherches, et de 143 Centres de Ressources classés par ré­gion, ainsi que 325 références bibliographiques.*

*Un outil de travail performant qui sera revu et augmenté réguliè­rement.*

*Pour tout commande : INJEP - Centre de Ressources - BP. 35 - 78160 MARLY LE ROI - Tél. 39.97.27.50*

*Tome I - Juin 1993 - 68 pages - 40 Frs. Franco.*

***ACTION***

***COMMUNAUTAIRE
  
INTERNATIONALE***

*L’Association Internationale de Développement et d’Action Com­munautaires organise un collo­que du 5 au 9 Décembre 1994 à COTONOU (BENIN) sur le thème :*

*«L’action communautaire dans l’instauration d’un développe­ment durable et la consolidation du processus de démocratisa­tion»*

*Pour tout renseignements : A.J.D.A.C. - 179, Rue du Débar­cadère - 6001 MARCINELLE - BELGIQUE - tél. 071.36.62.73 - fax. 071.47.11.04*

***ANNUAIRE DE LA RECHERCHE SUR LE SOCIAL***

*L’édition 1993/1994 de l’annuaire de la recherche sur le social réalisé sous le direction de Mi­chel CHAUVIERE, comprend 5 fichiers de base :*

*- un fichier chercheurs de 408 notices*

*- un fichier de 97 unités de re­cherche opérant dans le domaine du social*

*- un fichier de 87 formations doc­torales et propédeutiques à la recherche*

*- un ficher de 33 revues spécia­lisées*

*- un fichier des principales res­sources documentaires et enfin, une sélection des thèses soute­nues depuis 1990 dans le do­maine social.*

*En vente au : CEDIAS - 5, Rue les Cases - 75007 PARIS - Tél. 45.51.66.10 - (160 Frs)*

***L’INSTITUT
  
NATIONAL DES
  
JEUNES SOURDS***

*L’I.N.D.J.S de PARIS, 254, Rue St Jacques, dans le 5ème arron­dissement (métro: Luxembourg) fête son Bicentenaire (1794/ 1994) du 6 Avril au 27 Mai 1994.*

*Deux manifestations sont pré­vues :*

*- une exposition : L’ Education de l’écolier sourd à l’Institution Nationale de PARIS : une his­toire, A CORPS ET A CRI, à la salle des fêtes de l’ I.N.J.S. ouverte tous les jours de 13 h 30 à 18 h, sauf le dimanche.*

*- un festival de films intitulé IMA­GES, SIGNES ET PONCTUA­TION ou LES REPRESENTA-TIONS DU SOURD DANS L’AUDIOVISUEL à la vidéothè­que de PARIS (Nouveau Forum des Halles) les 29 et 30 Avril 1994.*

*Pour tout renseignement com­plémentaire, veuillez appeler le Comité d’Organisation du Bicen­tenaire au 43.29.24.13, Mr SEGUILLON, MrJOUANNET ou Mme ALPERINE.*

***R.I.S.C.***

*Notre association est née le 11 Septembre 1992 mais sa matu­ration et son origine remontent à plusieurs années. Souvenons nous...*

*En 1988, un groupe de six per­sonnes se constitue au sein du Service d’Action Educative. Son souci, mettre en place une re­cherche exploratoire, dont le thème programmé «les mauvais traitements à enfants dans le cadre judiciaire en Seine et Marne» est le point de départ.*

*Devant l’importance des don­nées, les difficultés méthodolo­giques d’une exploitation rigou­reuse et la nécessité d’étaler la recherche sur au moins deux années, le groupe s’adjoint un chercheur extérieur et l’utilisa-tion de l’informatique. Le groupe passe ainsi de statut ‘équipe évaluative» au statut d’équipe «Acteurs-Chercheurs» définis­sant avec précision ses objectifs et repart pour plus de deux ans de travail.*

*Nous avons vécu cette expé­rience collective pendant plus de quatre années, parsemées de découragement, d’impa-tience, de découvertes, d’ap-prentissages, de moments de partage et d’affrontements maî­trisés, d’efforts de rigueur et d’écriture, de conquête sur soi-même pour achever la tâche depuis longtemps initiée.*

*Arrivés au terme de ce long par­cours nous avons voulu que no­tre expérience ne reste pas vaine ; de ce désir est né R.I.S.C. (Recherches, Initiatives Socia­les et Communications).*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993

**ANNONCES**

a

*Notre objet :*

*- Encourager à l’initiative des Travailleurs Sociaux, des travaux d’études et de recherches dans le secteur social*

*- Communiquer et diffuser les travaux des membres de l’asso-ciation*

*- Favoriser des journées d’infor-mations, de formation et de ren­contres ayant pour thème le tra­vail social.*

*Nous avons un savoir faire ; sachons le faire savoir.*

*R.I.S.C. - 13, Rue du Terroir - 77850 HERICY*

***EMPLOI***

*Monitice éducatrice, dernière an­née de formation, cherche cours d'emploi, contrat de qualification ou mi-temps, pour suivre une formation d'éducateur spécialisé en septembre 94. Claire CO-CHIN - 11 rue de l'Archevêché - 94220 CHARENTON - Tél : 49 77 03 47*

***LES 15-25 ANS,
  
AU COEURS DES
  
MUTATIONS
  
SOCIALES***

*Une société des jeunes
  
GRENOBLE
  
Colloque National
  
27-28-29 janvier*

*CODASE - 21 rue Anatole
  
France - 38100 GENOBLE - Tél
  
76 84 10 91*

***LES FILMS POUR EN PARLER !***

*La série UN FILM POUR EN PARLER produit par la Cathode Vidéo se propose de traiter, cha­que année, 2 thèmes sensibles concernant les 14-16 ans et d’ouvrir ainsi un espace de dia­logue et de réflexion.*

*Cette année, ont été réalisé en cassette VHS :*

*- La POTKA, 29 mns, film d’in-formation et de prévention sur la sexualité à partir de 4 thè­mes:*

*la première fois, la préven­tion, l’amour, l’ami séropositif.*

*- La TEUTE, 26 mns, film pour oser parler de la drogue, là aussi à partir de 4 thèmes :*

*le délire, le mauvais délire, la drogue, on ne s’en sort pas tout seul.*

*Bien sûr, ces thèmes ont déjà été traités mais ce qui fait la particularité de ces films, c’est leur construction, alternant té­moignages simples et courtes séquences de fiction.*

*C’est vivant, gai (La Teuté com­mence en disant que l’adoles-cence c’est avant tout une pé­riode formidable de la vie), sans dialogues inutiles.*

*Cela rend ces films séduisant et accrocheurs.*

*Autre intérêt, c’est que ces films bénéficient d’un travail avec des jeunes de 18-24 ans qui peuvent tirer un premier bi­lan de leur adolescence et aider à cerner le thème traité. Ainsi la Potka et la teuté ont été réali­sés en collaboration avec des jeunes des LP de ROMAIN-VILLE et DRANCY et du Foyer de jeunes Travailleurs de BONDY.*

*N’hésitez donc pas à vous les procurer et retenez dès à pré­sent qu’en 1994,2 nouveau films réalisés dans le même esprit sortiront : Risquer sa route (sur le thème du goût du risque au travers des accidents de la route) et le mal de vivre (sur le thème du suicide et de sa pré­vention)*

*Catherine BOULENGER La Cathode Vidéo*

*BP n° 29 - 2 rue Boïeldieu 93501 PANTIN Cedex*

***LA C.O.N.C.A.S.S. :
  
ADRESSES A
  
RETENIR***

*Voici la liste des collectifs ayant participé à la rédaction du N° 43 «Assistantes Sociales, le mou­vement CONCASS».*

***AGASS***

*ASSOCIATION GARDOISE DES ASSISTANTS DE SERVICE SO­CIAL*

*155, Impasse du Fenouil - 30900 NIMES / MINITEL : 3614 CHEZ \* AGASS 30*

***CASIF***

*COLLECTIF DES ASSISTANTS SOCIAUX D’ILE DE FRANCE*

*Chez Michèle BRETTE*

*1, Rue de Savies \_ 75020 PARIS*

*MINITEL : 3614 CHEZ \* CASIF* ***CASS 44***

*COLLECTIF DES*

*ASSISTANT(E)S DE SERVICE SOCIAL DELOIREATLANTIQUE*

*La Raffinière - 44640 ROUANS MINITEL : 3614 CHEZ \* CASS 44*

***CONCASS***

*21, Impasse Jean Mercy - 69200 VENISSIEUX*

***COLLECTIF GIRONDE***

*C H E Z M a r i e - Odile PECASTAINGS - 2, Square Belle France - 33700 MERIGNAC MINITEL : 3614 CHEZ \* AS 33*

***COUAS***

*COLLECTIF VENDEEN DES AS­SISTANTS SOCIAUX*

*BP. 227 - 85006 LA ROCHE SUR YON CEDEX*

*47*

PEPS no 44 octobre-décembre 1993



PROCHAIN TRIMESTRIEL PEPS

**LES ENJEUX DE LA FORMATION**

Dans plusieurs numéros de la revue, nous avons déjà eu l’occasion de parler des turbulences qui agitent l’ensemble du Travail Social.

Après avoir ouvert sa tribune à la CONCASS dans le N° 43, PEPS se propose de prolonger cette forme de coopération, à travers une réflexion sur les enjeux de la formation dans le Travail Social.

Alors que les centres de formation connaissent aujourd’hui à la fois une certaine «grogne estudiantine», et sont confrontés à plusieurs impératifs:

- nécessité de positionnement par rapport à l’université,

- alternative difficile des formateurs dans un contexte de concurrence et

obligation impérieuse d’obéir à de nouveaux textes législatifs.

Il nous parait aujourd’hui opportun d’ouvrir un débat d’idées sur cette question fondamentale. Quelle formation des Travailleurs Sociaux aujourd’hui ?

Ce prochain numéro se veut avant tout une récolte de témoignages de ceux qui vivent à l’intérieur de ces institutions. Nous souhaitons aussi qu’un débat élargi s’amorce entre tous les acteurs concernés par ces interrogations, autour de ce vaste champ de recherche que représente la formation des futurs professionnels du Travail Social.

- Les étudiants en formation initiale : D’où viennent-ils ? Qui sont-ils ? Que veulent-ils ?

- Rapports formateurs / formés : Comment sont perçus les nouveaux programmes de formation ?

- Face aux réalités d’aujourd’hui (sociologiques, économiques, politiques), quelles sont les stratégies et les enjeux institutionnels qui se dessinent dans les centres de formation ?

- Quel regard les étudiants, les formateurs portent-ils sur l’histoire du Travail Social et les professions sociales ?

- Comment la formation initiale est-elle vécue, et analysée par les travailleurs sociaux en exercice ?

-Que penser des nouveaux textes législatifs qui sont à l’origine des modifications des programmes et de certains autres en préparation annonçant une refonte globale de la formation ?

Afin d’apporter des réponses à ces questions, un appel à contribution est

lancé.

Merci d’écrire à la revue avant le 15 Février 1994.